
Le Club Très Fermé des Raconteurs d'Histoires

(Hervé Thro)

1 - Intronisation

Je me souviens encore très bien du jour où j'ai entendu parler pour la toute première fois du Club très fermé des Raconteurs d'Histoires.

Nous étions en train de siroter un vieux fond de whisky dans un bar de la rive gauche. L'heure légale était passée depuis belle lurette, ce moment à partir duquel une conversation peut facilement glisser vers une succession de propos sans queue ni tête, des bribes de dialogue où l'absurde le dispute à l'extravagant. Ces instants que l'on ne se rappelle pas avec exactitude le lendemain, le cerveau encore embrumé des vapeurs d'alcool, la tête lourde comme une enclume.

Je me souviens pourtant avec précision des paroles prononcées par mon ami, alors que je serais bien incapable de situer l'ensemble vaguement jazzy qui diffusait une musique de fond, une chanteuse qui n'avait de sexy qu'une robe rouge qui ondulait lentement au rythme des accords plaqués sur une antique guitare. Je ne puis me rappeler les serveuses, le barman, ni aucun des clients de ce soir là. Je serais même bien incapable de retrouver cet endroit. La conversation roulait autour de ce que nous avions dans nos verres, comme bien souvent quand on n'a rien à se dire. Plus tôt dans la soirée, j'avais retrouvé par hasard cet ancien camarade que j'ai présenté comme étant mon ami. En fait, ce n'était qu'une connaissance universitaire perdue de vue depuis nos diplômes respectifs.

« Le meilleur scotch que j'ai jamais avalé, je crois bien que

c'était sans doute possible au Club très fermé des Raconteurs d'Histoires. Ces gens-là savent vivre. »

Il avait piqué ma curiosité, pourtant ce n'était visiblement pas son intention. Il avait lancé sa phrase d'un trait, juste entrecoupé de regards tendres vers son breuvage qu'il remuait doucement, faisant rouler l'épais verre entre ses doigts. Je misais sur une histoire d'ivrogne, mais je voulus en savoir davantage.

Il m'expliqua qu'une bande de fêlés se réunissaient régulièrement tous les multiples de sept de chaque mois, soit une fois par semaine. Pourquoi ce chiffre? Il n'en savait rien. D'ailleurs il ne faisait pas partie de ce cercle d'accès sévère. Devant ma curiosité naissante, il me donna le peu de renseignements qu'il avait.

Il me donna l'adresse où il avait été invité et précisa avec importance qu'il fallait se présenter avec son téléviseur en bon état de marche. Je partis d'un rire incontrôlable. Outré, il s'énerva, soulignant chaque mot d'un doigt dont il frappait l'innocente table sur laquelle il avait reposé son verre. C'était la condition sine qua non de pouvoir participer à la réunion. Mais que je ne me fasse pas d'illusions. Lui avait été évincé dès sa première séance. J'étais de plus en plus intrigué. Que fallait-il accorder comme crédit à des propos imbibés d'alcool, tenus par un ancien collègue que je n'avais pas revu depuis plus de dix ans? Il poursuivit, rien ne pouvait plus l'arrêter maintenant alors qu'il m'avait semblé peu enclin à donner des précisions au départ. Que faisait-on dans ce club? Simplement déguster les meilleurs cognacs, bourbons, liqueurs du monde, fumer les havanes les plus capiteux, bref, prendre du bon temps, confortablement assis dans d'épais fauteuils devant un feu en train de mourir doucement. Et écouter des histoires. Celles des autres membres et raconter la sienne. Peu importe le sujet, nul besoin qu'elle voie vécue ou totalement inventée, que

l'action se passe au coin de la rue ou dans un pays imaginaire. Il fallait déclamer un texte assez prenant pour captiver l'auditoire très exigeant, y mettre la conviction, le ton, l'accent. Car à l'issue de chaque réunion était organisé un vote. Chaque participant devait donner son suffrage à la meilleure histoire entendue ce soir là. Il convenait donc d'être à la fois attentif afin de donner son avis en son âme et conscience et savoir choisir son histoire et la manière de la raconter pour récolter au moins un vote. Lui n'avait pas eu cette chance. Il était rentré bredouille de tout bulletin et était de ce fait exclu du cercle, à jamais.

Dans un dernier hoquet, il me confia qu'il regrettait moins les histoires à dormir debout qu'il avait entendues ce soir là, relatées avec un certain brio il en convenait, que le scotch dont il s'était gargarisé avec délectation pendant des heures.

Je voulus en savoir davantage, ferré que j'étais à son étrange révélation, mais il ne put m'en dire plus. Il n'avait participé qu'à une seule de ces réunions et ne se souvenait que de ce qu'il y avait dans son verre finalement.

Devant mon insistance, il conclut fermement, en tapant une nouvelle fois la table de son majeur comme si il voulait convaincre la table elle-même de la véracité de ses propos.

« Tu n'as qu'à t'y présenter, après tout. Chaque multiple de sept du mois et avec un téléviseur en bon état sous le bras. »

Le silence s'installa quelques longues minutes au milieu du brouhaha ambiant des conversations voisines, quelques éclats de voix et des rires lancés au milieu de la nuit. Lentement, je percevais à nouveau tous ces bruits, cette agitation, des conversations noyées dans des verres à moitié vides. L'orchestre jazzy jouait en sourdine et la chanteuse à la robe rouge avait disparu.

Nous nous levâmes sans un mot de plus et sortîmes dans la nuit glacée. Sur le trottoir, en guise d'adieu, il me répéta comme un code secret:

« N'oublies pas le téléviseur ».

J'avais presque oublié cette soirée quand, quelques jours plus tard, devant la stupidité déversée par mon écran plat, je pris la décision d'aller à cette adresse. Le lendemain était un quatorze, ça tombait bien. Je débranchais en hâte mon appareil, l'enfournais dans ma petite berline et pris le chemin du Club.

On peut en effet parler de chemin, plus exactement de parcours du combattant pour pilotes de 4x4 aguerris. Ma petite japonaise cahotait tant et plus dans les ornières remplies d'eau boueuse, des branches surgissaient comme autant de bras tendus par des fantômes dans la nuit. Je ne pus les éviter toutes au risque de m'embourber une bonne fois pour toutes dans ce chemin menant nulle part.

La chaumière apparut alors dans la lumière des phares. Une vieille ferme à qui les ombres de la nuit donnaient un aspect fantastique. On m'aurait affirmé que c'était là le repère de barbe bleue ou le domicile de n'importe quel ogre, je n'aurais pas été surpris pour le moins.

Je descendis de voiture, m'avançais vers une petite lumière provenant d'une simple ampoule fixée sous l'avant toit que le vent faisant osciller dans une ambiance de film d'horreur. Je frappais directement sur le bois de la lourde porte d'entrée, n'ayant pas décelé la moindre sonnette, la plus petite clochette. Un domestique en livrée qui semblait tout droit échappé d'un roman d'Agatha Christie vint m'ouvrir, me toisant d'un regard suspicieux.

« Monsieur? »

Je ne sais pas quelle raison m'obligea à déclamer mon nom comme lors d'un appel au collègue, information qui ne signifierait rien du tout à mon hôte. Je balbutiais ensuite

quelques mots à propos du Cercle de Lecture (alors que c'était un Club de Raconteurs) et m'embrouillais davantage devant son air de proviseur. Je m'attendais à me voir consigné pour le weekend, le restant de ma vie même, renvoyé à mes années peu glorieuses de collègue, redevenu sous son regard inquisiteur le frêle élève que je n'avais cessé d'être.

« Nous sommes désolé, Monsieur. Vous devez faire erreur. »

Et sans un mot de plus, il referma doucement la lourde porte dans un bruit mat qui me fit penser à l'entrée d'une prison et bien qu'étant à l'extérieur, je fus prisonnier, sans même être jugé d'un hypothétique méfait que je n'eus jamais commis. Je ne pensais pas à ajouter quoi que ce soit. J'étais humilié. Je retournais piteusement vers ma voiture quand je vis l'écran de mon téléviseur briller sur le siège arrière.

J'avais oublié le passe.

« Surtout n'oublies pas ton téléviseur! »

J'empoigna l'écran à pleins bras et retournai vers l'ancre où l'homme austère allait sûrement m'envoyer balader, peut-être même allait-il lâcher une meute de chiens affamés à mes trousses. J'entendais déjà leurs aboiements impatients provenir d'une remise caché dans l'obscurité.

Lors de notre rapide premier échange, je n'eus pas le loisir d'observer l'homme en livrée. Je le détaillais davantage lors de ma seconde entrevue.

Il avait tout du majordome, cependant il arborait une pénétration dans le regard qui fait régulièrement défaut au personnel de maison, souvent apathique ou désabusé quand ce n'est pas arborant un certain dédain, voire une franche dérision envers toute personne ayant l'audace de se présenter sur le seuil de la demeure de leur vénérés maîtres. Celui-ci était d'un bloc, raide comme un mélèze, le maintien impeccable (pas un pli disgracieux sur sa

mise), des manières d'un autre siècle mais un entendement parfaitement contemporain. Son visage engoncé dans un col hermétiquement clos ne trahissait aucun âge, il eut pu avoir quarante comme soixante ans, cela ne faisait aucune différence. Le nez fin sans être pointu, des pommettes inexistantes mais point de joues gonflées, le front haut sans être dégarni, les oreilles gigantesques mais nullement décollées si bien qu'on ne les remarquait qu'en le détaillant de profil, le menton à peine effacé et pourtant volontaire. Aucune émotion ne traversait ce masque. Même ses yeux ne reflétaient que mépris et condescendance. Un regard qui m'avait déstabilisé au premier abord.

Je dus me résoudre à admettre que c'était bien là le maître de maison en personne. Il ne daigna même pas jeter un œil à mon humble personne lorsqu'il ouvrit pour la seconde fois la lourde porte de la petite chaumière délabrée. Son regard se porta sur le téléviseur auquel je m'agrippais, tel le sésame qui me ferait pénétrer dans l'ancre de cet étrange club.

Pas un sourire, mais une légère inflexion dans sa voix lorsqu'il m'annonça que cela changeait tout en levant son menton vers l'appareil. Il me fit entrer sans plus de cérémonie.

« Mais avant tout, il convient de procéder à un rapide test. »

Et, sans ajouter un seul mot de plus, il saisit l'écran de mes mains, l'installa provisoirement sur un guéridon, brancha le câble électrique et y ajusta un cordon relié à une antenne, du moins le supposais-je. Tous ces gestes indiquaient qu'il avait le plus parfait dégoût pour cet ustensile, qu'il tenait cette boîte à images pour le plus vulgaire des objets jamais inventés par le cerveau humain. Apparut alors le tronc d'un présentateur au brushing parfait, au sourire conventionnel. Le majordome haussa

les épaules pour me démontrer que tout cela était du vent, puis quelques chaînes défilèrent. Une pin-up se trémoussait devant une carte du pays où nuages et soleils se partageaient le territoire, deux flics américains dans toute leur attitude grotesque poursuivaient un dangereux malfrat, sillonnant les rues invraisemblablement désertiques d'une cité de gratte-ciels puis vint la scène qui offusqua grandement mon nouveau compagnon, je vis son visage se contracter et ce fut le seul instant où quelque émotion traversa sa face, fut-ce un rictus de dégoût. Une jeune fille à peine pubère s'échinait à massacrer un standard de la chanson devant un jury réjoui. Ce fut le coup de grâce et il débrancha aussitôt le dispositif. Toute cette scène n'avait duré que quelques minutes mais je pus à loisir essayer de décrypter les traits de mon hôte. Il empoigna le téléviseur qu'il disposa dans un placard tout en m'expliquant les rudiments de son organisation. Pour qu'il daigne m'adresser la parole, il avait donc fallu non seulement le sésame mais qu'il fut en bon état de marche.

« Ce club est ouvert à tous ceux qui se libèrent du pouvoir vampirique de cette sangsue immonde. C'est pour cela que nous demandons à ce que chaque nouvelle recrue fasse le premier pas vers plus d'humanité en se délivrant du pouvoir enchainant des chaînes. » Il émit une esquisse de sourire à ce bon mot.

« Nous demandons aux nouveaux venus de se séparer de leur téléviseur (il prononça le mot avec une moue de répugnance) en parfait état de marche. Nous ne voulons pas permettre à chacun de simplement se débarrasser d'un ancien modèle hors d'usage. »

Il saisit mon pardessus qu'il alla accrocher dans une pièce voisine et revint en me tendant la main droite.

« Bienvenue au Club Très Fermé des Raconteurs d'Histoires » en me présentant une carte de sa main gauche. Je pris le petit rectangle doré entre mes mains. Il

avait les dimensions d'une carte bancaire, mais il semblait beaucoup plus lourd quand je constatai qu'il était en or massif. Les initiales du Club étaient délicatement gravées sur la feuille d'or.

« Cette carte vous servira lors du vote. Je vous en dirai davantage à l'issue de la réunion. Nos invités doivent s'impatienter, il est temps de les rejoindre. »

J'empochais la petite carte, ne résistant pas au plaisir de passer la pulpe de mes doigts sur le métal froid. Talonnant le maître de maison, j'entrais dans une pièce tout droit sortie des meilleurs romans policiers du début du siècle à ceci près que l'assemblée présente n'était pas réunie par Hercule Poirot en vue de désigner le meurtrier de la fortunée vieille dame froidement assassinée, mais de raconter innocemment des histoires. A l'extrémité de la pièce crépitait un feu dans une large cheminée. Devant l'âtre se tenait un homme entre deux âges, tapant le four de sa pipe contre le mur en vieilles pierres. Il était vêtu d'un pull over d'une unique couleur mais je ne pus dire si cela tendait davantage sur le marron que sur le vert bouteille. Plusieurs tableaux ornaient les murs. Devant l'un d'eux, un petit gaillard au visage rubicond se retourna vers mon entrée, distrait dans la contemplation d'une scène de chasse. Il avait un veston d'où pendait une breloque antique dont la chaîne étincelait dans la lumière chancelante produite par les flammes. La clarté à peine plus forte qu'un franc clair de lune par une nuit d'été n'était pas la seule conséquence du feu qui gémissait dans la cheminée. Deux appliques diffusaient une lumière orangée, chaude comme une nuit d'Aout. Un homme se trouvait debout devant l'une d'elles. Il ressemblait à ce philosophe moderne dont la télévision n'était pas avare de ses phrases à l'emporte pièce. Le cheveu rebelle, d'un noir de jais, couvrant ses oreilles comme des blés secoués puis

couchés par le vent d'automne, donnaient à son visage un air juvénile, accentué par une chemise immaculée dont les trois premiers boutons étaient dégrafés, découvrant un foulard rose qui lui enserrait joliment le cou. J'étais persuadé que non content de raconter des histoires, il devait en composer d'une plume légère et élégante, un rien désinvolte.

Tous les autres participants étaient assis dans de confortables fauteuils, certains me tournant le dos. Je vis quelques têtes se contorsionner pour m'apercevoir, mais deux d'entre eux ne bougèrent pas le moindre cil, attendant que je m'installe pour m'examiner. Le premier était un vieil homme sec au visage ravagé par une infinité de rides, le second maintenait une rigueur toute militaire dans son attitude, lançant de vifs et rapides coups d'œil à la manière d'un lynx qui serait sur ses gardes.

Il y avait en outre une vieille dame aux cheveux blancs ramenés en chignon qu'une bande de publicitaires sans merci se serraient arrachés pour vanter les mérites d'un potage « fait-maison » ou de confitures tendrement nostalgiques. Un homme au visage hâlé fumant un havane si volumineux que la nuit entière ne suffirait pas à l'entamer, un grand type tout en longueur, ses doigts mesurant bien quinze centimètres et son cou n'aurait pas dépareillé parmi un troupeau de girafes. Ses jambes cherchaient une position plus confortable et ne la trouvant pas, gesticulaient sans cesse, il chaussait certainement du soixante pour le moins, même son nez n'était qu'un trait vertical et ses dents lorsqu'il les montrerait feraient pâlir d'envie le plus gourmand des ogres. Enfin, pour compléter ce tableau hétéroclite, un jeune homme n'ayant sans doute pas atteint la majorité, m'observait avec le plus grand intérêt noyé dans une timidité d'adolescent.

Notre hôte et moi-même prirent place sur d'antiques chaises qui émirent une plainte d'animal fatigué. On ne

me présenta pas davantage qu'on me situa les composants de ce Club si particulier. La soirée fut ouverte, séance tenante.

« Nous avons une jeune recrue ce soir. Je propose de lui faire l'honneur de débiter, mais avant cela, j'aimerais que quelqu'un d'entre vous prenne la parole afin de le mettre à l'aise, qu'il puisse voir comment tout cela se déroule. Bon, nous avons suffisamment gaspillé de temps comme cela, commençons! »

Il est toujours malaisé de se voir attribuer la troisième personne, que l'on parle de vous comme si vous étiez absent ou pire, présent mais bien incapable de vous exprimer seulement. Cette sensation s'alourdissait du regard pesant que toute l'assemblée portait sur ma frêle personne, excepté celui du jeune homme qui à ce moment était visiblement en train de chercher une tache inexistante sur sa chemise. J'aurais été bien incapable d'aligner deux mots, pétrifié comme je l'étais et je me remémorais mon entrée tout à l'heure où seuls une poignée de mots prononcés avec rigueur m'avait fait déguerpir comme un vulgaire chenapan pris sur le fait.

L'hôte avait donc eu pitié de moi en obligeant un de ces messieurs et seule dame à commencer.

L'homme au pull over à la couleur incertaine se racla la gorge, alluma sa pipe avec grande cérémonie, en tira une bouffée, éphémère nuage bleuté qui s'éleva haut vers les ténèbres du plafond invisible. Tous levèrent la tête. Puis un silence d'église se fit. Même les braises semblaient poursuivre leur monologue éclatant et pétaradant un ton en dessous, comme si on avait feutré le lent crépitement des flammes.

L'homme à la pipe s'avança au centre de la pièce, sachant tous les yeux braqués sur lui. Sans préambule ni un seul mot de présentation, aucune formule de politesse, sans le moindre enchaînement, il embraya d'une voix claire non

dénuée d'ironie et d'une pointe d'humour. Un ton qui convenait parfaitement à ce qui suivit.

2 - Le Troc

Il y avait un garçon qui n'avait pour toute fortune qu'un minuscule petit caillou, très ordinaire, ne possédant même pas les reflets d'une pierre précieuse. Juste un petit caillou semblable à des milliards d'autres, mais c'était sa seule possession et, pour lui, il valait bien tous les trésors du monde. Il jouait constamment avec, le tenant tantôt dans sa poche, tantôt entre ses doigts, lui accordant toute son attention, lui parlant comme à un ami très cher. Il ne se séparait jamais de son petit caillou. Les gens se moquaient. Les railleries, le mépris, il n'y accordait aucune importance, le principal était son petit caillou qu'il tenait serré dans sa main droite.

Un jour, il rencontra un homme en guenilles. Il regardait intensément notre garçon. Un objet auquel on apportait autant de soin et d'attention devait forcément avoir une grande valeur et il lui échangea ses savates usées contre le petit caillou. Le garçon, réservé et timide, ne sut refuser un tel troc. Persuadé un instant par le loqueteux qu'il faisait une bonne affaire, il se retrouva avec les chaussures trouées aux pieds, l'air triste et déçu, regrettant son petit caillou qu'il aimait tant. Il était trop gentil et ne savait pas dire non, voilà où ça le menait.

Plus loin, il rencontra un homme chaussé d'une paire des plus belles chaussures, bien vernies et taillées dans le meilleur cuir. L'air grimaçant et poussant de sonores soupirs, il voulu lui échanger ses souliers neufs qui heurtaient ses pieds délicats contre de vieilles godasses

bien confortables où le pied se sent immédiatement chez lui.

Le garçon, désolé, accepta une nouvelle fois ce marché de dupes, déplorant la perte de chaussons qui lui permettaient de parcourir le monde.

Il continua avec de belles chaussures flambantes neuves aux pieds qui attirèrent bientôt l'attention d'un cycliste essoufflé, éreinté et courbaturé. Notre garçon se laissa convaincre de laisser ses belles et toutes neuves chaussures en échange d'un vélo dont le propriétaire semblait ravi de retrouver la terre ferme sous ses pieds.

Alors, il pédala, regrettant la nonchalance avec laquelle ses pieds le portaient. Il croisa un motocycliste. Celui-là était gros et gras, était excédé par le bruit de sa pétaradante et les odeurs d'échappement lui piquaient le nez. Il lui offrit sa machine en échange du vélo qui ferait le plus grand bien à ses kilos superflus, reposerait ses délicates oreilles et rafraîchirait son nez pollué.

Une fois encore, notre garçon ne put refuser et, la mort dans l'âme, parti au guidon du vélomoteur, une pensée nostalgique pour le vélo plus discret.

Il arriva en ville, se faufilant au travers d'une circulation dense qui devint vite un gigantesque embouteillage. Un conducteur le héla depuis sa voiture, lui proposa un nouvel échange. Il était pressé, avait un rendez-vous important et il était bloqué dans ce fleuve gelé d'automobiles multicolores.

C'est ainsi que sans trop savoir comment, notre garçon abandonna sa mobylette pour s'asseoir dans une berline. Il regretta aussitôt le vent dans ses cheveux et sur son visage.

La circulation se débloqua quand il rencontra un personnage bien seul dans un camping car immense. Ce dernier se lamenta d'être bien seul pour toute cette place, qu'il donnerait bien sa maison ambulante pour une petite

voiture plus maniable et pouvant le transporter partout où il voulait.

Le garçon accepta et c'est au volant d'un gros camping car aménagé du sol au plafond qu'il passa devant un manoir où un homme désabusé, triste et résigné, était accoudé à son balcon, scrutant l'horizon, l'envie de partir au fond des yeux, le désir de parcourir le monde au fond du cœur. Lorsqu'il vit le gentil garçon dans sa camionnette, il sut que c'était le moment ou jamais. Il vint le trouver, plaida sa cause et finalement, lui échangea sa belle demeure, poutres apparentes, charpente centenaire, hall tout en marbre, grandes baies vitrées, contre la petite maison ambulante qui lui permettrait de réaliser son rêve.

Voilà notre garçon propriétaire d'un grand manoir, l'air triste et se disant une fois de plus qu'il s'était bien fait rouler. Il regrettait tant son petit caillou.

Il y avait un Monsieur qui vivait dans une belle maison, fleurie en été, décorée en hiver. Le garage occupait la majeure partie du rez-de-chaussée car il possédait une énorme voiture, un 4x4 démesuré avec des roues aussi hautes qu'un enfant de dix ans.

Son principal trait de caractère par lequel on pouvait le résumer tout entier était une insatisfaction permanente. Il était envieux de ce qu'il ne possédait pas encore et lorsqu'il en faisait l'acquisition, il s'en lassait rapidement.

Le grand marché de la ville toute proche allait avoir lieu. Je vais aller échanger mon 4x4 qui me sort par les yeux et revenir avec quelque chose de plus beau, d'encore mieux. Il était très doué en affaires, savait vanter les choses, parler en sa faveur, en un mot c'était un sacré bonimenteur !

Il se mit en route, au volant de son immense engin, blasé.

Au premier feu rouge, il croisa un jeune homme à la mode dans un coupé dernier modèle, rutilant de peinture rouge métallisée. Il n'eut alors qu'une envie, une obsession : il

désirait ce bolide plus que tout au monde. On doit être bien dedans, quel confort ! et toute cette puissance !

Il parlementa avec le propriétaire du petit bijou, lui vantant les qualités de son véhicule afin que l'échange ait lieu. Le jeune homme était difficile à convaincre, mais notre homme était un fin négociant et bientôt, il repartit au volant de la voiture de sport.

C'est une sacrée bonne affaire que je viens de conclure là se dit-il.

Plus loin, une moto le doubla dans un virage.

Il constata que les chromes de la machine brillaient au soleil, qu'on devait avoir de sacrées sensations sur un tel engin, qu'on pouvait se faufiler partout, se jouer de la circulation dense, un seul mot bondissait dans sa tête : liberté !

A la station service, il retrouva le propriétaire du fabuleux engin. Il parlementa, assurant au motard qu'il allait faire une bonne affaire tout en pensant le contraire. Il lui vanta si bien les qualités de sa sportive que, à bout d'arguments, le motocycliste abandonna ses deux roues contre les quatre de la voiture.

Il enfourcha le monstre d'acier, ravi d'avoir une nouvelle fois fait l'affaire du siècle.

Il n'eut pas fait le trajet équivalent à un jet de pierre qu'il doubla un cycliste emmaillotté de couleurs vives, ses jambes tricotant les kilomètres dans une position élégante, semblant fendre l'air et se jouer du vent. Il admira le champion s'imaginant déjà franchir une improbable ligne d'arrivée, levant les bras au ciel, couvert de fleurs. La finesse du vélo, son profil élancé, les rayons brillants au soleil envoyant mille éclats de lumière, enfin le doux cliquetis du dérailleur, le rassurant ronronnement des roulements à bille, tout lui sembla une merveille. Il avait enfin trouvé son idéal.

Il mit tout son art de la discussion afin d'obtenir cette

merveille. Il fut convainquant comme il ne l'avait jamais été et repartit, le sourire aux lèvres, sur la belle machine à pédales.

Mais on ne s'improvise pas coureur du Tour de France du jour au lendemain. Il eut mal au dos, aux mollets, aux cuisses, risquant à tout moment de perdre un équilibre précaire sur cinq millimètres de boyaux.

Il croisa un piéton qui sifflotait, la démarche assurée, ses pas le menant au bout du monde s'il le voulait.

Il montra le rutilant vélo, fit jouer le dérailleur, souleva la machine d'un seul doigt, caressa le cadre et l'affaire fut entendue. Contre la bécane il repartit chaussé de confortables baskets. Son équilibre retrouvé, il se sentait le maître du monde. Il gambada, il courut. Cependant sa nature profonde reprit bientôt le dessus, l'ennui le rattrapa à longues enjambées.

Il rencontra un petit homme qui jouait avec un petit caillou, le tenant dans ses doigts, lui donnant une telle contenance que le plus beau des bijoux ne pourrait pas lui accorder. Notre Monsieur fut intrigué par tant d'attention, il devait s'agir d'un trésor pour qu'on s'y intéresse autant. Et il mit tout son talent d'orateur, persuadant le petit homme de lui donner en échange son petit caillou.

Il le prit dans sa main, assuré d'avoir réalisé l'affaire du siècle. Ah ! il les avait bien eu, tous. Le voilà possédant la merveille des merveilles du monde, serrant le petit caillou dans sa poche, tout content de sa supériorité, gonflant son jabot et prenant un air entendu.

C'est dans ces dispositions qu'il passa devant le beau manoir où un homme accoudé au balcon regardait le monde défiler, les yeux tristes, la mine affligée, l'air abattu. Lorsqu'il vit le Monsieur jouant avec un petit caillou, il voulu lui échanger sa superbe maison contre son joyau perdu. Mais le garçon n'était vraiment pas doué pour le commerce et l'homme lui ria au nez en répétant

sans cesse : « une belle maison contre mon petit caillou,
quelle folie ! Il n'en est pas question ! ».

3- Demain il fera beau

J'avais eu tout le loisir de détailler l'auditoire pendant cette scène. Tous étaient attentifs au plus haut point comme si, de tous leurs sens, l'ouïe était le seule en mode veille et que le reste de leur corps s'était abandonné dans une léthargie insondable. Mais ce qui m'avait le plus captivé c'était cet homme que j'avais aperçu devant l'âtre, nonchalamment appuyé et qui s'était métamorphosé lorsqu'il avait débuté son récit. Il ne racontait pas, il vivait son histoire, comme s'il y avait participé en somme, comme s'il en avait été le héros. Je m'étais alors laissé embarquer par les modulations de sa voix, comme un radeau qui vogue sur les flots, se laissant dériver vers le grand large. Il m'avait captivé et les quelques applaudissements scellant son interprétation me réveillèrent rudement. Encore tout engourdi de ce voyage parmi les mots d'un autre, dits de la plus belle des façons, avec le ton juste, les pauses et les silences qu'il convenait d'y appliquer et ce rien de détachement qui rendait le récit empreint d'un humour sous jacent. Paralysé, devenu empoté par le texte raconté par un vrai professionnel, je m'éveillais d'un doux rêve dans une réalité hostile, urgente. Le maître de maison me fit comprendre d'un seul regard qu'il était temps de me lancer, de me jeter à l'eau comme on traverse un brasier.

Sans préambule, je posais ma voix de mon mieux, bredouillais les premiers mots sous les regards courroucés, ânonnais quelques phrases sous la mitraille de soupirs désapprobateurs, puis, lentement, je prenais mes aises, mes

repères, j'occupais l'espace, marchant très lentement, arpentant la pièce comme je progressais dans mon récit, gauchement et timidement d'abord, ensuite avec plus de confiance et de sérénité.

Voici mon récit.

Elle replia le journal et le laissa sur la table en bois massif au milieu de laquelle trônait une grande coupe en verre opaque remplie de fruits de saison. Elle posa son regard sur le buffet, majestueux dans cette pièce à vivre, contenant des dizaines d'années de bonheur et de plénitude dans ses tiroirs. Le vaisselier était impeccable, les couverts étant utilisés quotidiennement et non pas laissé dans le seul but décoratif. Dans la niche se tenait fièrement l'urne funéraire.

Ce n'était même plus une présence, pas davantage une douleur, juste une résignation.

L'horloge sonne le quart d'un carillon clair et doux. Cela suffit à la sortir de sa rêverie. Elle se lève lentement, repousse la lourde chaise et traverse le seuil de la porte en hêtre rustique. Dehors, le soleil s'est laissé happer par l'horizon, envoyant des reflets rougeoyants sur les cimes environnantes. Le spectacle, éblouissant et grandiose, l'émeut encore comme si c'était la première fois qu'elle le découvre. Comme leur amour. Passaient les années, il restait intact et fort. Il semblait se nourrir du temps plutôt que s'y décomposer au fil des années. Quelques clarines sonnent depuis les prés en contrebass, quelques oiseaux piaillent de temps à autre, sinon tout est calme ici, bien au dessus de l'agitation de la vallée. Chamonix se love entre les pentes boisées débouchant sur des proéminences plus minérales. La vallée se termine vers l'est plongé dans une obscurité naissante par les pâturages de Balme et la frontière Suisse. Une nappe de brume s'étale déjà dans le fond comme une marée montante.

Demain il fera beau.

Un bouquet de fleurs séchées exhale ses derniers parfums dans la petite chambre devenue trop grande pour un seul souffle. L'aube n'est pas encore là, mais elle ne trouve pas le sommeil. Elle

descend l'escalier où chaque marche sert de siège à une peluche. Les divers oursons symbolisent tous les sommets gravis ensemble, une étiquette autour de leur cou rappelle le nom du pic et la date.

Dehors, le ciel s'est un peu éclairci laissant deviner la ligne de crête qui court jusqu'au Mont Blanc. Avec une bonne paire de jumelles, on pourrait voir les frontales des alpinistes gravissant leur rêves, les étoiles pour seuls témoins de leurs exploits. Un petit vent remuant l'air glacé l'invite à regagner l'intérieur. Sa décision est prise, c'est aujourd'hui. Elle doit le faire.

Sans y penser, elle effectue les gestes mille fois répétés. Sortir le grand bol décoré de dessins de vaches. Faire tiédir le lait dans une casserole lourde. Mélanger lentement le liquide avec le cacao. Verser le tout dans la casserole et laisser chauffer à feu doux pour que tous les arômes se révèlent. Tailler de belles tranches dans la miche qu'elle sort du panier à pain. Le retour à plus d'authenticité qui est de mode depuis quelques années a permis à quelques habitants du village de faire leur pain eux même et le cuire dans le four communal qui jouxte la mairie, remis gracieusement en état par Monsieur Lopez, le maçon. A tour de rôle, chaque semaine, on fabrique son pain comme les ancêtres. Lorsque le breuvage est bouillant, ajouter une gousse de vanille. Verser dans le bol. Attendre que le nectar refroidisse un peu. Il se forme ainsi une pellicule de crème à la surface : elle adore ça. Sur la cheminée qui occupe la place centrale de la pièce, s'alignent des dizaines de pots de confiture, rangés par ordre de couleur : coing, pomme, poire, abricot, pêche, mirabelle, melon, cerise, fraise, groseille, framboise, myrtille, mure. Sans oublier les mélanges parfois à base de fleurs et plantes des alpages. Les différents pots ornent le tour de la cheminée, marquée par les années. Des traces de suie, une patine sur les parties boisées. On avait tant veillé devant elle, travaillant à un ouvrage de couture ou tressant un panier en osier, en lisant ou simplement en rêvant de montagnes, de crépuscules incertains et d'aubes glaciales.

Deux grandes fenêtres jurent avec les traditionnelles petites ouvertures des chalets savoyards, mais on avait privilégié la

lumière dans cette pièce à vivre.

A vivre.

Elle repense à toutes ces années enfuies sans qu'il ne reste rien, juste quelques marques, points de repères bien ancrés dans la mémoire, la tête remplie de belles choses, et cette satisfaction d'avoir « réussi sa vie ».

Des miettes sur la table, le bol encore posé. Quand ils partaient en course, c'était devenu un rituel : on laissait la table en l'état après le petit déjeuner de manière à être obligé de revenir ranger tout ça, afin qu'il ne nous arrive rien en montagne. Rassurante superstition.

Elle ouvre une porte situé sous l'escalier. Dans ce cagibi, sur diverses étagères, du matériel de montagne. Rien ne manque : crampons, piolets, cordes, guêtres, chaussures, sacs, mousquetons, chaussettes, casque. Il y a même une vieille luge en lattes de bois, quelques paires de skis, des raquettes et un mot punaisé au revers de la porte : « s'élever non pour écraser, juste pour voir le monde différemment ».

Elle choisit une paire de crampons, un piolet de marche, un bonnet, une veste polaire qu'elle enfle aussitôt, chausse une bonne paire de gros godillots. Elle saisit un sac sans oublier d'y ajouter sa gourde qu'elle remplira à la source qui jaillit dans un joli abreuvoir derrière le chalet, le reste de la miche de pain, quelques fruits et un reblochon qu'on pourrait dénicher les yeux fermés. Enfin, elle loge l'urne dans une poche transversale.

Elle referme la porte du chalet et entame son long pèlerinage. Les sommets se distinguent à peine dans les ombres du petit matin. Elle connaît si bien le chemin qu'elle pourrait avancer les yeux clos. Le sac lui semble bien lourd. Elle n'a plus l'habitude des grands raids. Elle continue juste à faire quelques promenades sur des sentiers faciles. Elle n'a pourtant aucune appréhension, juste une détermination sans faille. La rosée trempe ses chaussures et le bas de son pantalon de velours. Quelques clarines sonnent à son passage. Les troupeaux sont encore endormis. Le ciel est bien dégagé. Le soleil fera son apparition derrière l'Aiguille Verte dans

quelque temps.

Les muscles réchauffés, elle sent un peu moins la douleur dans ses articulations. Elle a plaisir à marcher, à enchaîner ces mouvements de déséquilibre maîtrisé qui permettent de mettre un pied devant l'autre. Comme un métronome qui rythme la vie. Mais la pente n'est pas trop prononcée pour le moment, jusqu'au col de Voza. Pourra-t-elle continuer ensuite ? Et dans les rochers, aura-t-elle le pied sûr ? Saura-t-elle encore marcher avec des crampons aux pieds ?

Elle traverse les rails du Tramway du Mont Blanc qui monte depuis le Fayet, en passant par St Gervais et s'élève jusqu'au Nid D'Aigle, mille mètres plus haut. Oh bien sûr, elle pourrait attendre sur le petit banc en bois et atteindre 2300m d'un coup de crémaillère... Elle entend à nouveau ce qu'il disait :

« Tant qu'on peut, il est préférable de monter par ses propres moyens. La vue est plus belle quand on a les jambes lourdes ».

Il ne portait pas dans son cœur ces citadins fraîchement sortis des embouteillages pour se presser et s'entasser dans les télécabines, monter en un quart d'heure à 3000 mètres, faire deux ou trois photos, puis rentrer respirer l'air des gaz d'échappement et se bousculer dans les couloirs du métro. Ils n'avaient rien vu de la montagne. Ils avaient des tas d'images, mais aucun souvenir. Ils montraient fièrement des centaines de diapos à leurs amis, mais n'avaient rien à leur dire. La civilisation de l'image avait tué la civilisation de la parole.

Le jour s'est levé. Ses muscles travaillent, elle a presque chaud alors que le sentier s'élève un peu plus et entre dans une forêt de résineux. Le sentier serpente ensuite en forme de balcon qui surplombe le charmant et rustique petit village de Bionnassay. La pente s'est adoucie. Elle appréhende quand même un peu la terrible montée qui mène au Nid d'Aigle. Et puis après, aura-t-elle la force ? Elle entend encore sa voix : « le jour où je mourrai, je préférerais que ce soit en montagne mais pas lors d'un accident, je n'aimerais pas déranger les secours, non juste m'éteindre pas loin des lieux où j'ai vécu, surtout pas sur un lit d'hôpital. Au final,

j'aimerais que mes cendres soient dispersées au sommet du Mont Blanc. Ce n'est pas un grand sommet, ni bien difficile, mais c'est là que nous nous sommes rencontrés ».

Leur rencontre. Elle s'en souvient comme si elle avait eu lieu hier.

Refuge du goûter, 3900 mètres. Belle journée d'été. Vent quasiment nul. Beau temps pour les jours à venir. A l'époque, l'engouement des touristes pour les pics était encore faible, on rencontrait essentiellement des mordus de l'altitude. Mais, par des conditions aussi favorables, le refuge était bondé comme il l'est systématiquement aujourd'hui. C'est la cohue sur la passerelle. Un brouhaha de conversations n'ayant pour thème que la montagne s'élève en ces lieux de silence absolu, excepté la fureur du vent parfois ou les cris de quelques choucas perdus en altitude. Accoudée à la balustrade, elle regarde le paysage, et, juste au dessous de ses pieds, les grimpeurs qui remontent la cascade de rochers jusqu'au refuge. Pas de pas d'escalade, mais une pente bien raide et un sentier escarpé. Elle n'avait pas vingt-cinq ans, pleine de vie, un amour de la montagne révélé à la suite d'une sortie organisée par son école dix ans auparavant. Depuis, elle multipliait les occasions de se rapprocher de cette magie, l'ambiance de la Haute Montagne surtout. Ce jour était une première. Jamais elle n'était allée si haut. Son premier Mont Blanc si tout se passait bien le lendemain. Jusque là, tout était parfait, elle respirait la santé et marchait bien.

Elle s'était renseignée, mais ses maigres économies ne lui permettaient pas de s'offrir la prestation d'un guide. Elle repoussait son rêve depuis quelques années, et puis, l'avant veille, elle avait rencontré ce groupe de jeunes scandinaves qui ne parlaient pas mieux l'anglais qu'elle. Ils avaient sympathisés et s'étaient donné rendez vous pour ce Mont Blanc qui ne serait qu'une étape pour eux. Grimpeurs aguerris, ils allaient ensuite effectuer quelques belles voies dans le massif du Géant, les arêtes de Rochefort et pourquoi pas, les Droites, la Verte...Rassurée par leur expérience, elle avait saisi l'occasion de les suivre jusqu'au

sommet, pour la descente, elle se débrouillerait et aurait déjà reconnu le terrain .

Elle découvrait l'ambiance des refuges de haute montagne. Une ambiance bon enfant, des plaisanteries et des milliers d'anecdotes concernant les diverses courses en altitude. On se promettait de se coucher tôt bien entendu, le départ se faisant en pleine nuit pour profiter des meilleures conditions de neige. Mais la soupe, souvent bien arrosée d'un petit vin de Savoie, particulièrement par les anciens, déliait les langues. On ne s'allongeait sur les bas flancs pas avant minuit. Pour se lever souvent deux ou trois heures plus tard. Certains dormaient même sous les tables du réfectoire, par manque de place. Le gardien savait mettre les gens à l'aise. Les habitués le connaissaient parfaitement. Ils l'appelaient par son surnom et n'hésitaient pas à lui demander des petits services : « Dédé, tu me réveilles à deux heures, hein ? Et n'oublie pas de faire chauffer ma gourde avant. Merci ».

Il était quatre heures du matin quand elle empoigna son sac et ajusta ses crampons. Dehors, l'air glacé la gifla. Elle suivait le petit groupe dans la courte pente derrière le refuge qui permet d'aborder le replat de l'aiguille du Goûter. On suivait cette crête qui surplombe le glacier de Bionnassay pour ensuite virer sur la gauche et affronter les terribles pentes du Dôme. Ses crampons mordaient la neige bien dure dans un crissement caractéristique. Les lumières des frontales indiquaient le chemin dans la nuit encore noire. Des dizaines d'alpinistes s'égrenaient sur toute la trace jusqu'au premier sommet. Le moment était magique et elle ouvrait de grands yeux pour mieux voir d'une part, et surtout pour ne rien manquer. Il lui fallut plus d'une heure malgré de bonnes jambes et un souffle entraîné pour atteindre le point qu'elle pensait être bien plus près. L'un de ses compagnons annonça dans un français où visiblement manquaient quelques syllabes : « montagne très haut, souffler beaucoup » .

Le groupe fit une pause appréciée de tous. Elle fouilla dans son sac pour trouver quelque morceau de fromage à partager avec

un quignon de pain, sa gourde... Elle fouilla encore, c'était bien son sac, mais rien n'était à l'intérieur. Pire : ses papiers dans la poche extérieure avaient disparu. Tout avait été remplacé par d'autres affaires, d'autres provisions. Elle mit quelques minutes chargées d'angoisse à comprendre qu'elle avait dû se tromper de sac ce matin, en partant du refuge. Le sac était identique. Retourner au refuge ? Ce serait dommage de faire demi-tour maintenant, d'autant plus que son groupe ne l'attendrait certainement pas deux heures. Et puis, son propre sac s'y trouvait-il encore ? Si elle s'était trompée en choisissant un sac jumeau, il est probable que le propriétaire de celui-ci avait fait de même ! Mais comment et où le retrouver ? Était-il parti pour le sommet lui aussi ? Ou pour une autre direction ? Du refuge on pouvait aussi bien aller à l'Aiguille de Bionnassay. Était-il parti avant ou après elle ? Était-il resté au refuge ? Ou bien arrivé trop tard hier soir pour redescendre dans la vallée, avait-il passé la nuit en attendant de descendre tranquillement ce matin ?

Toutes ces interrogations tournaient dans sa tête. Mais c'était une jeune fille d'action : elle était à plus de quatre mille mètres, dans deux heures si tout allait bien elle serait au sommet, il serait bien temps de réfléchir lors de la longue descente, et puis, un sac de perdu, quelle affaire ! Elle n'aurait qu'à refaire faire ses papiers d'identité. Une bonne occasion de remplacer cette photo atroce. Les papiers ! Elle fouilla dans les poches extérieures du sac. Elle découvrit un jeune homme enjoué aux cheveux en boucles brunes sur la photo du permis de conduire. Elle examina mieux le contenu du sac, poussée par une curiosité soudaine qu'elle ne s'expliqua pas tout de suite. Rien de très personnel. Un peu de nourriture, un chandail. Mais ce qui l'étonna le plus c'est de trouver un petit ours en peluche, mascotte d'une compagnie de gaz.

L'enchantement de la randonnée en altitude se doubla d'une émotion supplémentaire. Que lui arrivait-il ? Elle ressentait une émotion qu'elle ne comprit que plus tard, bien après avoir quitté l'ivresse de l'altitude. S'agissait-il uniquement de l'ivresse due à

l'altitude ?

Le sommet est en vue, il ne reste que quelques corniches à gravir puis la fine arête sommitale. Le groupe croise déjà les plus matinaux qui redescendent du sommet. Elle s'arrête pour reprendre une nouvelle fois son souffle, croise un jeune homme dont quelques mèches bouclées dépassent de son bonnet. L'instant d'une demi-seconde, elle entrevoit toute sa vie à venir, comme un flash, puis revient à la réalité.

Il me semble que cela vous appartient lui dit une voix, mais elle ne saisit pas tout de suite que cette voix provient de ce visage là, planté devant elle. Bien des années plus tard, elle mettra sur le compte du manque d'oxygène ces moments troubles. Quand on a l'esprit cartésien on ne se refait pas, mais elle aime à penser que tout était déjà en germe dans cette première seconde.

Ils s'échangent alors les sacs. Etant seul, il se propose de refaire une deuxième fois le Mont Blanc et l'accompagne au sommet, en silence. Ils auront l'occasion de se raconter leur vie passée l'un sans l'autre pendant les six heures de descente. Trop imprégnés dans leur conversation, ils manqueront le tramway au nid d'aigle. Ensuite leurs vies ne sera plus qu'une.

Elle sourit à l'évocation de ce premier souvenir ensemble et déjà ses pas sont sur le sentier qui serpente sur la pente de la moraine du glacier. Bientôt le chemin va buter contre cette falaise qui découle du nid d'Aigle. Elle fait une pause au bord du petit torrent qui dévale les rochers. Sa mission, elle s'en rend compte, étant plus lucide maintenant, est sûrement au dessus de ses forces. Mais n'avait-il pas l'habitude de dire : si l'on n'entreprend que ce que l'on sait être capable de faire, alors c'est comme parcourir toujours le même chemin, comme répéter sa vie à l'infini.

Elle se passe un peu d'eau glacée sur le visage à l'aide de son mouchoir à carreaux (lui non plus n'aimait pas les mouchoirs jetables en papier). La pente est plus raide maintenant. Elle n'a plus vingt ans. Elle repart plus doucement. Elle se rappelle encore ces mots à lui : plus l'effort est important, meilleur en est la

satisfaction dont on en jouit. Plus l'engagement est total, plus la récompense est élevée. Se confronter avec soi-même plutôt que chercher à écraser, à dominer les autres ou même un sommet. On ne domine JAMAIS une montagne. Repousser ses limites afin de mieux les connaître, de mieux se connaître. Savoir moduler son effort, avoir le courage de faire demi tour. Accepter le danger mais minimiser les risques. Ne compter que sur soi ou la cordée même si on sait que les secours peuvent arriver très vite. Au temps de leur jeunesse, pas de GPS, ni de téléphone cellulaire. Les hélicos étaient rares, pourtant il n'y avait pas davantage d'accidents. Les randonneurs sont trop imbus de leur possibilités, escomptant une abstraite sécurité dans les secours. Ils prennent plus de risques, sont plus mal équipés qu'il y a trente ans, plus confiants que des alpinistes sachant que la montagne ne pardonne jamais l'imprudence et le manque de préparation.

Elle atteint maintenant la zone d'herbe rase qui s'étend entre le glacier en contrebas et les rochers de Tête Rousse, bien plus en amont. Le soleil est déjà haut en cette fin d'été. Elle décide d'enlever sa polaire et la coince dans un replis de son sac. Aussitôt elle frissonne mais a l'impression d'être plus libre dans ses mouvements. Elle se remet en route. Elle a mis cinq heures pour s'élever de mille mètres à peine. Les guides ont pour habitude de ressasser cette équation : trois heures pour gagner mille mètres en montagne. Il y a encore quelques années, il ne lui fallait pas beaucoup plus d'une bonne heure pour avaler un tel dénivelé. Tout ça n'est pas si important. Aller vite en montagne est une source de sécurité disait Lachenal. On marche moins souvent sur la neige molle de l'après midi. Mais aujourd'hui ce n'est pas une course dans les deux sens du terme, juste un pèlerinage. Et puis, du temps, elle va en avoir à ne savoir qu'en faire. Vivre seul n'allonge pas la vie mais la rend plus longue.

Encore quelques minutes et elle arrivera au terminus du Tramway. Elle préfère déguster son sandwich à l'écart de la foule bruyante et bigarrée qui se presse déjà à la sortie du train. Des tongs côtoient des chaussures à coque dure. Des t-shirt échancrés

dernière mode se mélangent aux tenues hivernales des randonneurs glaciaire. Elle sourit en regardant s'agiter tout ce petit monde. Un cri puissant résonne à l'opposé, juste derrière elle. La marmotte sonne l'alerte avant de regagner son terrier. Elle s'arrête juste à l'entrée sur une grosse pierre, se plante en relevant le museau : la curiosité l'emporte souvent sur la prudence.

En mordant dans son sandwich (tomates, jambon, œufs, cornichons) elle repense à lui et ses préparations de sandwiches, tous plus exotiques les uns que les autres. Elle se souvient d'avoir avalé un antillais tellement épicé qu'elle passa sa journée à manger de la neige, sa gourde vide. L'alimentation est la première médecine. Les produits sains sont les médicaments les plus efficaces. Les tribus amérindiennes et les chinois savent cela depuis des millénaires. Pourquoi l'avons nous oublié ?

Après le nid d'aigle, on entre dans la haute montagne : univers minéral et glaciaire. Elle remonte la combe de Pierre ronde, désert de cailloux et rochers. Le sentier mène à un replat où se situe la cabane forestière des Rognes, c'est indiqué de la sorte sur la carte... Comment peut-on imaginer qu'il y ait eu un jour une forêt ici ? Elle sourit à cette pensée humoristique. Lui s'amusait d'un rien.

Ce minuscule replat lui redonne des forces. Elle est fatiguée mais sa volonté gomme les muscles durs, les jambes lourdes et le souffle court. Devant elle plus un mètre de plat. D'abord cette arête rocheuse qui mène au glacier de Tête Rousse, à cette époque on parlera davantage du névé de Tête Rousse. Mais c'est au refuge du Goûter qu'elle doit arriver, y passer la nuit, et conclure jusqu'au sommet sur la neige le lendemain.

Elle entame cette montée. Le sentier, très fréquenté, tourne et retourne sur cette arête.

Ils avaient vécu des années heureuses dans un petit chalet perché au dessus du village des Houches qui borde le bas de la vallée de Chamonix. La vue était imprenable. Ce chalet, il l'avait quasiment construit entièrement, déléguant simplement l'électricité et la plomberie à des professionnels. De gros rondins de bois

avaient été empilés au millimètre, gage d'une bonne isolation. Il avait quand même doublé l'intérieur laissant un espace où circulerait l'air, régulateur de la température. Il ferait chaud en hiver et frais en été . La charpente avait été façonnée entièrement par ses mains dans une scierie de la vallée, vers Servoz. Le toit était composé de tavaillons de bois, à l'ancienne, ce qui donnait un cachet particulièrement typique pour un chalet aussi récent. Il avait juste fait une concession à la modernité : de larges ouvertures pour laisser entrer la lumière. Un nid douillet témoin d'années de bonheur partagé, mais pas d'enfants. Peut-être son seul regret, mais elle n'en parlait pas. Tout à leur passion pour la montagne, ils n'avaient pas vu passer les années.

Ses chaussures font un bruit de glace pillée. Elle marche sur le glacier de Tête Rousse sans même s'être rendue compte qu'elle avait laissé le sentier de pierres. Juste en face, une muraille de presque 800 mètres s'élève devant elle. A son sommet, le refuge du Goûter dont le toit en aluminium brille sous les rayons du soleil qui a déjà commencé sa descente, lui, vers la chaîne des Aravis.

Malgré cette fatigue, elle se sent bien. Son dernier voyage avec lui , en quelque sorte. Après avoir traversé le glacier, elle gravit les petits rochers qui débouchent sur le versant droit du grand couloir que certains épris de sensationnalisme ont surnommé le couloir de la mort. Ce n'est pas si faux, puisque c'est le seul danger réel de l'ascension. Vingt mètres d'un goulet à traverser, avec chutes de pierres incessant, spécialement l'après midi quand le gel ne tient plus les roches. De plus, depuis quelques années s'ajoute un autre facteur aggravant : la surfréquentation. On est en plein après midi, et une foule se presse de chaque côté de la traversée. La trace est si fine qu'on ne peut penser à traverser que chacun son tour. Les montagnards, de chaque côté guettent l'arrivée des pierres et avertissent. Ceux qui sont sur l'autre côté, plus haut dans la cascade de rochers qui mène au refuge lancent également des cris, pouvant apercevoir les pierres bien avant. Elle profite de cet « embouteillage » pour faire une nouvelle pause, inconfortablement assise sur quelques

rochers saillants.

Enfin, c'est son tour. Plusieurs jeunes gens se sont proposé à l'aider à traverser, poliment elle a refusé : elle doit aller au sommet par ses propres forces , sans aide. Depuis quelques heures déjà, elle voit dans les regard des personnes croisées ou de ceux qui la dépassent plusieurs sentiments : la plupart de l'admiration, aussi un souhait que chacun a envie de réaliser : être en montagne encore à cet âge là. Rare sont les regards de pitié où elle peut lire « qu'est-ce qu'elle vient faire ici, la mamie ! »

La trace certainement bien gelée le matin, est en fait un chemin de boue où se mélange des éclats de glace et des cailloux. Elle ne traîne pas et atteint l'autre coté alors qu'un déluge de pierres s'abattent dans le couloir. Consternation puis soulagement de part et d'autre du couloir : personne n'était dans le passage, des cris venant d'en haut avaient rendu la prudence aux plus audacieux. Puis c'est à nouveau le calme, comme si après cet accès de colère, la montagne laissait ses admirateurs souffler un peu.

La pente est bien plus dure ici. On doit utiliser les mains pour attraper les rochers, surtout au début. Chaque année la trace qui traverse le grand couloir change de place et, de ce fait, on n'arrive jamais vraiment au même endroit sur les rochers qui mènent au refuge. Cette année, la traversée se fait assez bas et l'on doit escalader quelques dalles. Rien à voir cependant avec une belle face de granit.

C'était un matin bien froid de Juin. Pour la première fois, il l'avait laissée passer en premier pour gravir cette paroi des flammes de pierre, ces pics acérés qui bordent les drus. Elle était fière qu'il lui fasse ainsi confiance. Elle avait la responsabilité de l'ascension. Elle fut d'abord surprise de trouver, fiché dans une fissure de la paroi, un morceau de papier. Qui pouvait l'avoir laissé là ? Sûrement des indications sur la voie à suivre, des conseils.

Elle ouvrit le papier. Les trois premiers vers d'un poème étaient écrits d'une main habille. Elle sourit. C'est la voie des

amoureux, pensa-t-elle. Une longueur plus haut, elle trouva un autre morceau de papier, identique au premier. Trois vers supplémentaires continuaient le poème d'amour. Elle en fit part à son compagnon, qui ne dit rien. Pas surpris davantage. Encore quelques mètres, puis un nouveau morceau du poème. Sur toute la voie étaient disposés dans des fissures, sous une pierre, ou même cloué à la paroi, des petits bouts de papier formant, au final, un sublime poème. Sur le dernier, elle entrevit le dernier mot, son prénom et la signature, sa signature. Son cœur était bouleversé. Elle allait se jeter dans ses bras quand elle comprit que, la veille, quand il lui avait parlé de ce rendez-vous important avec son banquier, il était venu faire la voie afin de « l'équiper » à sa manière ! Il pouvait bien lui laisser la place de première de cordée aujourd'hui, lui connaissait par cœur la voie pour l'avoir faite la veille. Elle pesta un instant, puis l'amour l'emporta. Ils s'étreignirent au sommet exigü et faillirent être déséquilibrés par tant d'ardeur.

La montée au refuge du Goûter est interminable. Surtout pour elle aujourd'hui. Des randonneurs, des alpinistes l'encouragent. Sa plus grande motivation est dans sa tête et son cœur, ses souvenirs. Ce refuge, on l'aperçoit d'assez loin, on a l'impression que dans vingt pas on y est, et bien qu'il semble toujours aussi près, on a la conviction qu'on ne l'atteindra jamais. Des cordes fixes ont été disposées aux endroits difficiles, surtout quand le rocher est gelé. Elle s'aide de ses mains au maximum, afin de soulager ses jambes. Ses muscles fonctionnent encore assez bien. Elle est épuisée. On ne dort jamais bien dans un refuge, il y a toujours du bruit, les désagréments de altitude, pourtant elle pense qu'elle va tomber comme une masse une fois son sac à terre. Un dernier effort, la voilà sur la passerelle où des années auparavant elle avait dû le croiser AVANT de le rencontrer. Ils avaient même passé leur première nuit ensemble, du moins dans la même salle !

Il est tard, elle n'a pas prit soin de réserver, mais le gardien la connaît bien, on lui fera une place. Le soleil va disparaître derrière

l'horizon en dentelle de la chaîne des Aravis. C'est l'heure de la soupe. Le réfectoire est grand, il est tout de même bondé. On n' imagine pas qu'il y ait tant de place à l'intérieur quand on voit le refuge du dehors. Elle retrouve l'ambiance de courses. Des anecdotes partagées. Des projets voient le jour. Il n'est, ici, question que de montagne. Cela la ressourçe, recharge ses batteries. L'assiette de pâtes à l'italienne que lui sert Jean Guy est impressionnante. Je ne pourrai jamais tout avaler, dit-elle. Il l'assure que si. Et il a raison.

Soixante souffles, respirations difficiles, grognements quand ce n'est pas des ronflements de fauves, ça n'aide pas à trouver le sommeil. Elle avait pensé que sa fatigue lui serait le meilleur des somnifères, mais rien n'y fait. Même pas compter les chamois.

Elle s'endort quand même, au milieu de la nuit, d'un sommeil sans rêves. Elle ne se réveille qu'à cinq heures. C'est tard, mais peu importe. Elle a décidé de redescendre par l'aiguille du midi et bénéficier du téléphérique (pour une fois). Fin septembre, il fait encore nuit noire à six heures. Elle n'a pas pensé à la frontale. Dans une heure, il fera jour et elle connaît bien le parcours. La trace est bien faite et on peut la deviner même dans l'obscurité. Elle a chaussé les crampons, gravit les quelques mètres qui débouchent sur l'aiguille du goûter, un replat qui longe le haut du glacier de Bionnassay avant de prendre à gauche les premiers lacets du dôme. On le contourne simplement par la gauche, le sommet n'offrant guère d'intérêt. Ces premiers mètres de pente à quatre mille mètres sont pénibles. Elle doit s'arrêter plusieurs fois pour reprendre son souffle. Dans sa jeunesse, elle n'a aucun souvenir d'avoir tout gravi sans faire de pause, alors aujourd'hui ! Le beau temps semble se poursuivre, mais des petites brumes en forme de chapeau se développent sur l'arête des bosses : il doit y avoir du vent là-haut pense-t-elle.

Le jour se lève, elle a mal dormi et cette première montée au dôme lui cause beaucoup de soucis : et si je n'arrivais pas ? Si j'échouais. Obligée de faire demi tour. Je ne peux pas « le » laisser ici. Ce n'est pas le mont blanc. Même au col du dôme. Ce n'est pas

possible. Elle trouve encore des forces pour continuer. Concentrée sur l'effort, elle ne s'est pas rendu compte du chemin parcouru et voilà que la trace devient plate, elle redescend même un peu. Elle est en vue du col. A droite, court la trace qui mène à l'aiguille de Bionnassay, à gauche celle qui descend au refuge des grands mulets et sur le glacier du Tacconnaz, enfin juste devant, les premières rampes pour arriver à la cabane Vallot, puis l'arête des bosses, fluide, bien découpée, sublime. Par temps de brouillard, c'est un endroit bien difficile, et le risque de se tromper de chemin est courant. Ce matin, pas de brouillard heureusement, mais le vent a nettement forcé comme elle l'appréhendait plus tôt.

Nouvelle pause. Elle s'aperçoit que le gardien lui a glissé, incognito, une belle part de tarte dans son sac. Elle l'embrasserait. Ses provisions sont assez mince pour toute la journée. Elle a beaucoup pioché dedans hier sans penser au lendemain. Elle repense à lui : garde toujours au moins une journée de vivres d'avance dans ton sac, on ne sait jamais ce qu'il peut arriver en montagne. En rationnant, d'une journée tu peux tenir deux jours, c'est toujours ça de pris.

Ils passaient tous leurs étés à parcourir les montagnes. Ici, ou au bout du monde. Leurs métiers leur offraient beaucoup de temps libre. Toujours privilégié leur vie à leur travail. Sans pour autant le bâcler, ils n'avaient jamais toléré à leur vie professionnelle le droit d'empiéter sur leur vie à deux.

Lui était nivologue. Une passion qu'il n'exerçait que pendant la saison d'hiver. Chargé d'étudier l'évolution du manteau neigeux, de déclencher les avalanches pour sécuriser les domaines skiables, surtout depuis trente ans où la fréquentation avait connu une expansion déraisonnée.

Après avoir eu la vocation d'enseigner, elle s'était laissée guider sur une voie plus artistique lui permettant de rester chez elle, à la montagne, alors que les divers postes d'institutrice proposés étaient bien loin des sommets. Elle travaillait donc à l'élaboration de livres pédagogiques pour les plus petits, où son aisance à manier le crayon doublée d'une touche de poésie avait

été salué par tous.

Jamais ils n'avaient quitté leurs montagnes. Quand ils l'avaient fait, c'était pour en retrouver d'autres, en Europe et sur les tous les continents. Ils ne s'étaient que rarement séparés l'un de l'autre, les quelques fois où ce fut le cas, ne n'était que pour mieux se retrouver. Cette fois, pense-t-elle, il est parti et, pour la première fois, il ne reviendra pas. Difficile de vivre seule quand toute sa vie on a pensé à deux. Parviendra-t-elle à (re)trouver ses marques ?

Il semble si proche ce petit abri de Vallot. C'est un océan à traverser pourtant pour y parvenir. Au XIX^e siècle, la montagne n'était parcourue que par quelques Lords anglais épris d'activité physique, de liberté, de grandeur et quelques scientifiques illuminés. Les habitants des vallées ne se risquaient pas sur les sommets, trop imprégnés de légendes et d'interdits. Certains trouvaient là une manne financière afin d'accompagner ces fous furieux sur les montagnes. Un scientifique avait même tenté de construire un refuge au sommet du mont blanc. Posée sur la neige, la cabane ne tarda pas à s'enfoncer sous la glace en quelques années à peine. Au sommet, il fallait creuser au moins dix ou quinze mètres pour trouver le rocher. On pensa même amener les rails du tramway du mont blanc jusqu'à l'aiguille du goûter ! Vallot, avec un peu plus de bon sens, installa son refuge sur un éperon rocheux de l'arête des bosses, afin d'étudier la météorologie. Il est encore là, plus de cent ans après sa construction. Mais la belle histoire s'arrête là. On n'a plus le droit de l'utiliser comme refuge, juste comme abri, ce qui n'empêche pas de l'utiliser comme... hangar à poubelles.

Le vent forçait. Elle doit se courber en plus des efforts consentis pour continuer. Après Vallot, la pente s'élève davantage, presque à pic. L'arête des bosses permet de souffler un peu dans les passages moins pentus, mais le vent redoublant de vigueur ne lui laisse aucun répit. Elle est à bout de forces. Les mètres sont interminables. Elle compte chaque pas. Repense à toutes ces années vécues ensemble. Toutes ces histoires de montagne. Tous

ces sommets gravis et partagés. Le vent lui gifle le visage, manquant de la renverser à tout moment. Là, il n'est pas permis de chuter : à droite le versant italien, un gouffre de plus de mille mètres; à gauche le début du glacier des bossons que les touristes connaissent gris et usé. Ici il est d'une blancheur aveuglante et impérial.

Ses pensées se portent uniquement sur les moments doux de son existence. Certains indiens parleraient de transe. Elle se revoit riieuse à ses cotés. Le bonheur de vivre leur passion ajouté à celle de la montagne. Etre en symbiose l'un avec l'autre dans un milieu choisi et aimé.

Le vent s'ajoute à la pente pour lui interdire le sommet. Elle poursuit, presque à genoux. Elle n'ose lever le regard pour apercevoir le sommet, si proche.

Des nuits douillettes dans le chalet encore neuf où les poutres de la charpente craquaient, les nuits de gel. Des nuits passées sous une tente déformée par le vent, cinglés par le froid mordant . Des nuits à deux.

Elle manque de rater le sommet, quand elle s'aperçoit que perdue dans ses pensés et ballottée par le vent, la pente s'adoucit et commence même à descendre. Elle croit délirer. Non, le sommet est déjà derrière elle.

Son sourire, sa joie de vivre. Les cheveux dans le vent au sommet des Jorasses une journée d'été.

Elle tombe à genoux, épuisée. Un bonheur immense chasse les doutes de son cœur. Elle y est arrivée ! Il aurait été fier d'elle.

Elle pose son sac. Boit une première gorgée. Le vent n'a pas faibli. Elle tire du fond du sac, l'urne funéraire.

Elle est à bout de forces, a bien du mal à ôter le couvercle. Comme parfois en montagne, mais très rarement sur un sommet, le vent se tait tout à coup. Pas même une légère brise demeure. Pas un souffle d'air. Elle ouvre l'urne. Verse les cendres de toute sa vie dans le trou qu'elle a eu bien du mal à creuser avec le piolet.

Elle entend, elle croit entendre sa voix. Souriante et chaleureuse, lui murmurant des mots doux à l'oreille, lui

promettant que jamais plus elle n'aura froid, jamais plus elle n'aura peur.

Soudain, il est là. Au sommet du mont blanc. Debout, un piolet à la main, le visage buriné . Il lui sourit. Elle est bien. Plus aucune douleur. Même pas essoufflée. Elle pourrait escalader dix mont blanc à présent. La descente ne sera qu'une formalité. Elle reste encore un peu. Elle a son temps. Tout son temps.

Demain, il fera beau.

Le Dauphiné Libéré, Mardi 10 septembre 1997. Dernière page, faits divers. Une entre-ligne au bas de la page :

« Un groupe de randonneurs se rendant au mont blanc a retrouvé à son sommet, le corps d'une dame âgée de 92 ans hier après midi vers 17 heures. Le PGHM de Chamonix aussitôt prévenu s'est rendu par hélicoptère sur les lieux afin de redescendre le corps. Le médecin légal dans son rapport mentionne une crise cardiaque suite à un fort épuisement. On aurait également retrouvé une urne funéraire à ses cotés. Reste à savoir pourquoi cette vieille dame se trouvait, seule, à cette altitude ».

4 - L'Ascension

La pièce restait silencieuse. Mon auditoire semblait digérer mon histoire comme un délicieux mets, mais je doutais qu'il leur fut bien servi. Je n'avais aucun talent de conteur, du moins le supposais-je, n'ayant jamais accompli un tel exercice. Le maître de maison lâcha un « c'est très bien » qui résonnait comme « peut mieux faire » à mes oreilles, le club entier devait se ranger à son hypocoristique indulgence.

L'homme au cigare imposant qui n'avait pas diminué d'un millimètre et cependant empestait joyeusement notre petit comité se leva du fauteuil qu'il n'avait jusqu'alors pas quitté. Il mordit plus qu'il n'aspira son monumental cylindre odorant, et en guise de présentation se fendit d'un sourire convenu.

« Cette histoire d'ascension m'en rappelle une autre que je vous prie de bien vouloir avoir la bonté de subir présentement. »

Alors que j'étais resté sagement debout, immobile, pendant mon monologue, n'ayant fait qu'un timide aller retour dans la pièce, le fumeur du grandiose bâton de chaise ne restait jamais en place. Mieux, de sa main libre, il ouvrait un livre, en feuilletait machinalement les pages, caressait le velours d'un fauteuil inoccupé, redressait une applique parfaitement droite, se postait quelques secondes devant un tableau. Si le premier raconteur avait vécu son histoire, lui utilisait les objets comme artifices nécessaires à ses paroles, il se les appropriait. La pièce était le théâtre de son récit, jusqu'à donner l'impression que les molécules d'air se pliaient à son conte. Il avait en outre changé de voix, vieillissant délibérément le timbre de sa voix, la chargeant d'émotion. Je me sentais dans la peau d'un néophyte qui assistait à un cours magistral sur l'art de raconter une histoire. Pour sûr, personne ne voterait pour moi.

J'admirais le talent de cet homme qui parlait à la première personne et pourtant il était bien en train de nous emmener avec lui sur les hauteurs de la colline de son histoire, une modeste éminence, mais tellement plus élevée que le Mont Blanc dont j'avais rogné l'altitude par ma maladresse et mes hésitations.

Il racontait. Le club écoutait.

C'est pas chez moi, ici.

Tous ces gens, je ne les connais pas.

Qu'est-ce qu'ils me veulent toujours à me parler comme à un petit enfant.

Je ne suis pourtant plus un bébé. J'ai cinquante... soixante trois... douze... Vingt huit virgule neuf.

Je ne sais plus. Ce qui est certain, c'est que j'ai passé l'âge qu'on me dise ce qu'il faut faire.

Parfois, je me réveille la nuit. Je me lève dans cette chambre qui n'est pas la mienne et je me tiens debout devant la fenêtre à regarder la lune se lever. Elle est belle. Il en manque toujours un morceau. Parfois elle est toute ronde, puis le lendemain un loup féroce en a déjà croqué une partie.

C'est comme moi. Un jour je fais quelque chose et le lendemain je ne sais plus ce que j'ai fait la veille. Il manque un morceau à ma mémoire.

En face, baigné par la douce lumière lunaire, se dresse une montagne. Ma montagne. Elle émerge d'une mer de sapins bleutés et envoie des rochers comme des doigts tendus vers le ciel.

Alors je me lève la nuit et je regarde par la fenêtre. Mais pourquoi veulent-ils toujours la laisser fermée cette fenêtre?

Il y a plein de dames en blanc dans cet endroit qui n'est

pas chez moi. Je le sais bien. Chez moi, y'a pas tous ces gens qui n'ont plus toute leur tête. Ils me regardent sans me voir.

Les dames en blanc sont méchantes. Et puis il y a une dame plus âgée. Elle est en bleue, elle. Surement pour que les dames en blanc sachent bien que c'est elle la chef. Elle affiche constamment un sourire qui découvre ses dents jaunes. Un sourire de politesse car elle est encore plus machiavélique que les autres.

Alors je me lève en pleine nuit et je regarde la lune.

Des fois, elle illumine tout le paysage, révélant des contours approximatifs. Devant moi, au-delà de cette fenêtre -mais pourquoi faut-il que les dames en blanc veulent systématiquement la fermer?- se dresse la montagne avec tous ces pics acérés, ces doigts effilés tendus vers le firmament. C'est ma montagne et un jour j'irai la gravir, c'est sûr.

- Monsieur Charlet! C'est pas raisonnable tout ça! Fermez cette fenêtre sinon vous allez attraper un bon rhume. C'est ce que vous voulez? Et puis c'est l'heure de dormir. La nuit c'est fait pour s'allonger dans son lit et dormir, pas pour se tenir debout dans les courants d'air!

Et voilà. Ca recommence. D'une poigne de fer, elle condamne la baie vitrée, puis elle me pousse vers mon lit. C'est tout juste si elle ne me borde pas comme un tout petit enfant. Mais je ne suis plus un petit enfant. J'ai soixante, huit par trois, cent quarante et vingt six dixièmes. Je ne sais plus vraiment.

Il y a un grand parc autour de la maison qui n'est pas la mienne. La journée, quand le soleil brille fort là-haut dans le ciel, à l'endroit même où le remplace la lune quand il se couche la nuit, je vais marcher sur la pelouse. J'aime sentir les chatouilles de l'herbe sous mes orteils, les graviers qui roulent sous mes pieds. Mais il y a toujours une dame en

blanc avec une paire de chaussures à la main pour m'intimer de les enfiler. Je n'ai pas besoin de ces prothèses qui privent mes pieds de la liberté de ressentir la terre sous leur plante.

Lorsque j'irai gravir ma montagne, je n'emporterai pas de chaussures. Je n'en ai pas besoin. Je n'aurai besoin que de mes jambes encore solides et un peu d'équilibre.

Parfois, des inconnus m'appellent papa et grand-père en me tendant une boîte de chocolat. Les friandises sont délicieuses. Je termine la boîte le soir même. Mais cette familiarité ne me plaît pas. Je n'ai quand même pas l'âge d'être grand-père, ils devraient s'en rendre compte! Je n'ai que trente, cinquante, neuf et demie et zut!

Cette nuit, je me tiens debout devant la fenêtre que j'ai encore dû ouvrir. Je contemple la lune qui envoie sa lumière sur le monde, une clarté douce et laiteuse, rien à voir avec l'illumination impudique du soleil. J'enjambe la grille et me laisse tomber en m'agrippant aux pierres qui saillaient du mur. Il y a deux étages. Un jeu d'enfant. Mes doigts ensèrent bien les prises et mes orteils se calent parfaitement dans les encoches du mur. Me voilà sur la pelouse que j'aime tant. Cette nuit, elle est recouverte d'une fine rosée qui rend humides mes pieds. C'est agréable. Comme une caresse mouillée et fraîche.

Il y a un grand portail qui est toujours ouvert. Cette nuit, je rentre chez moi.

Je marche sur des trottoirs, traverse des rues désertes. Les lampadaires jouent avec mon ombre. Je la vois s'éloigner devant moi, cherchant à m'échapper comme je m'en vais de cet endroit qui n'est pas chez moi.

La ville est dans mon dos quand pointe le jour. Je m'assieds au pied d'un gros chêne.

J'ai dû m'assoupir. Le soleil réchauffe mes membres et c'est bien agréable, mais il faut que je reparte. Je ne suis pas encore au sommet de ma montagne.

Je la connais bien cette montagne puisque c'est la mienne. Il y a des oiseaux qui gazouillent partout autour de moi. Mes pieds foulent un tapis de feuilles multicolores. Nous ne sommes pas en automne pourtant. C'est le printemps, non? Ou bien l'été. On ne peut pas être en hiver. L'hiver c'est la neige. J'ai un peu de mal avec les dates. Quel jour sommes nous?

- Bonjour Monsieur!

Ca m'a surpris sur le moment. Je me retourne. Un garçonnet est là, devant moi. Il tient un bâton à la main, une baguette de noisetier il me semble.

- Bonjour. Comment t'appelles-tu?

- Alfred. Je viens d'avoir six ans.

- Tu vas à l'école?

Il fait oui de la tête mais je vois bien que ça ne le réjouit guère.

- Elle n'est pas gentille la maitresse?

- Si. Mais je préfère aller me promener dans la forêt.

- Tu as bien raison, mais il faut aussi apprendre à l'école.

Qu'est-ce que tu veux faire quand tu sera grand?

- Moi, je veux gravir les montagnes.

Son œil brille d'un éclat de diamant. Il lève les yeux vers le sommet tout proche qui envoie ses dents de pierre vers le ciel à travers les sapins.

- Celle-là!

- Oh, tu sais, je l'ai gravie il y a bien longtemps, mon garçon.

- Vous dites n'importe quoi Monsieur. Jamais personne n'a réussi à la vaincre. Et je veux être le premier. Je m'entraîne tous les jours.

Je m'apprêtais à lui démontrer que j'avais bien escaladé ce

pic, mais le petit diable s'était enfui en courant au travers des troncs rectilignes.

Les jeunes n'ont plus aucun respect de nos jours. Jamais je ne me serais permis de contredire une grande personne quand j'avais son âge.

J'arrive plus bien à me souvenir quand j'étais petit garçon. Ca s'embrouille là dedans. Je ne retrouve rien comme si tout était mélangé, sans dessus dessous.

L'air est frais ce matin. J'aime bien. Je sens les aiguilles de pin qui massent mes pieds, une légère brise qui porte à mes narines le parfum entêtant de la résine qui s'écoule le long des sapins. Je marche d'un bon pas. Je connais cette forêt. Je me sens bien ici, bien mieux que dans cette grande maison qui n'était pas chez moi.

J'écoute le vent dans les branches, le chant des oiseaux. Je pose mes mains sur l'écorce rugueuse des mélèzes. Le soleil est déjà haut. Je dois hâter le pas.

Un air connu provient d'un peu plus bas sur le sentier qui serpente maintenant au gré de la pente. C'est une chanson que j'ai déjà entendue. Je la chantais dans mes jeunes années. La ritournelle se rapproche. Le refrain m'est familier. Voilà un groupe de jeunes gens qui arrive à ma hauteur. Ils débordent d'enthousiasme, de vivacité. Leur chant leur donne des ailes. Ils ne marchent plus, ils survolent le sentier. Leurs godillots semblent ne pas toucher terre, simplement l'effleurer. L'effort ne semble pas marquer leur traits. Ils rient de bon cœur, s'envoient des plaisanteries au milieu de leur chant. Ils ont le teint hâlé par une vie au dehors. Le sourire dévoilant des rangées de dents parfaites, prêtent à mordre dans la vie qui se déploie devant leur volonté, devant leurs ambitions. Ils n'ont peut de rien. Ne doutent pas un instant de leur réussite. Ils ont l'ardeur de la jeunesse et le

courage que leur procure leurs muscles saillants. Ils me saluent en chœur. Des mots sont échangés sans qu'ils ralentissent l'allure. L'insouciance de la jeunesse n'a pas à s'encombrer d'un vieux schnock comme moi. Ils sont déjà loin. Leur chant résonne à mes oreilles comme une mélodie oubliée, lointaine. Ils vont camper au pied du glacier m'ont-ils annoncé. Tous m'ont donné le bonjour. Vraiment bien élevés ces jeunes gens. La fougue de leurs quinze ans ne les empêche pas d'avoir du respect pour les anciens. Ce doit être des scouts. Je leur fais remarquer que leur chanson était un succès dans ma jeunesse. Ils rient de bon cœur. Leur enthousiasme à marcher les a déjà poussé quelques dizaines de mètres devant moi mais je les entends me répondre que je suis un sacré farceur.

- Du temps de sa jeunesse! Une chanson du printemps dernier! Sacré bonhomme!

J'ai bien compris qu'ils me mettaient en boîte tout comme ils s'envoient des galéjades entre eux. Je ne leur en veux pas. La ferveur de la jeunesse ne dure pas. Il faut savoir en profiter lorsqu'on a de bons mollets et aucun souci qui ternisse l'esprit.

Étais-je aussi insouciant et plein d'exaltation à leur âge? Comment se rappeler? Je fouille dans ma tête, c'est un tel charivari.

Le sentier sort du couvert de la forêt. D'un coup, la clarté du soleil jusque là assombrie par les lourds branchages éclate comme au premier jour. Je cligne des yeux, pose mon bâton et m'allonge sur l'herbe tendre. Je suis si bien. Autrement mieux que dans cette grande maison qui n'est pas la mienne avec tout plein d'inconnus qui n'arrêtent pas de me demander si je vais bien.

Ici, je vais bien, merci!

Je contemple le vol d'un vautour dans le ciel sans nuages. Il tournoie lentement puis accélère d'un seul coup,

scrutant les alpages de son œil perçant. Il effectue alors une grande courbe qu'il conclue par un puissant coup d'aile et plane à nouveau, majestueux prince des cieux.

- C'est magnifique, n'est-ce pas?

Un grand dadais se tient debout devant moi. Il est chaussé de grosses chaussures, ses lacets s'entrecroisent comme une route de montagne. D'épaisses chaussettes à motifs de losange ensèrent le bas de son pantalon jusqu'aux genoux. Des mousquetons tintinnabulent à sa ceinture dès qu'il fait le moindre mouvement. Un pull de grosse laine dissimule un torse volontaire. Des bras musclés et bronzés s'échappent des manches retroussées. Un large sourire illumine son visage plongé dans l'ombre, étant dos au soleil. Ses yeux ont l'éclat de la jeunesse qui ne doute de rien, comme si le monde entier lui appartenait. Et, de ce fait, le monde lui appartient.

Il est tout imprégné de montagne jusque dans ses yeux qui ne peuvent rester cinq minutes sans fixer les sommets effilés. L'insouciance de sa jeunesse le pousse à d'audacieuses prouesses. Il me conte les sommets qu'il a déjà gravi, parfois en premier de cordée. Son amour pour les voies bien rectilignes, sans traversée endommageant un bel itinéraire, droit et fluide dans un rocher solide. Il me dit son projet, celui de vaincre le sommet qui nous submerge, projetant une ombre qui ne cesse de diminuer à mesure que le soleil continue sa propre ascension dans un ciel sans aucune prise, pas le moindre graton. Il me dit se nommer Alfred et je repense au petit garçon croisé ce matin. Je n'ose lui dire que, ce pic, je l'ai gravi il y a bien des années. C'est peut-être le seul souvenir à peu près intact dans ma tête où il règne un tel désordre parfois. Je ne veux pas lui faire de peine car lui aussi pense être le premier à se tenir sur l'éperon pas plus large qu'un rondin de bois.

Il se lève dans un cliquetis de mousquetons, une corde

autour des épaules, et s'éloigne d'un pas décidé au travers des pâturages en direction d'un sentier serpentant entre des rhododendrons en fleurs.

Il me faut une bonne demi-heure avant de fouler le sentier plus pentu. Je m'agrippe à des rochers en saillie parmi les buissons roses. La pierre est chaude du soleil qui atteint bientôt son apogée, couverte de lichens qui lui donne une texture râpeuse, rugueuse, qui érafle les doigts comme de la pierre ponce. Ma respiration devient plus courte, mon cœur s'accélère, mes genoux souffrent, mais je continue à mon rythme. Je ne tarde pas à croiser un jeune couple dévalant la pente en se tenant la main. Leurs cheveux emmêlés sont truffés de brins d'herbe sèche et de brindilles, leur sourire respire la santé et le bonheur d'être ensemble sur une montagne qu'ils aiment. Après un salut qui jaillit de leur poitrine plus que de leur bouche, ils me demandent, eux aussi, comment je vais. Si les mots sont les mêmes que ceux prononcés par ces dames en blanc qui m'entourent systématiquement là-bas, dans cette grande maison qui n'est pas la mienne, l'intention est toute différente. En posant cette question, ils n'espèrent pas une réponse négative, mais un assentiment de partager le bonheur qu'eux éprouvent à arpenter ces sentiers étroits, à sentir le soleil brûler nos front et nos épaules, à profiter de conditions idéales pour faire une bonne balade en altitude. Ils s'enquière de mes provisions. Je n'ai que quelques gâteaux et une petite bouteille d'eau dans mon sac. Ils me laissent le reste de leur pique-nique, de quoi faire un festin. L'amour leur est une meilleure nourriture. Les voilà reprenant déjà leur dégringolade sur les flancs escarpés de la montagne. J'entends le jeune homme crier le prénom de sa compagne, Louise, et je repense à ma Louise. Nous avons partagé des aubes lumineuses et des crépuscules flamboyants, mangé les mêmes plats, bu dans le même verre. Nous ne nous sommes jamais quitté, quoi qu'il

arrive, et après toutes ces années, elle vit encore dans mon cœur. C'est le seul souvenir vraiment intact qu'il me reste avec cette montagne qui se dresse devant moi. Les deux grands bonheurs de ma vie.

Des pierres s'éboulent devant moi. Je lève la tête et aperçois une famille de chamois, la mère et ses trois petits qui, docilement, suivent ses pas sur les rochers verticaux. Quelle agilité! Je suis toujours étonné de constater leur aisance sur des pentes qui effraieraient les plus téméraires des grimpeurs. Ils sont un peu de ma famille. Ne m'appelaient-on pas le chamois autrefois?

Le sentier tourne à angle droit et je reçois de plein fouet un vent plus frais, presque froid, qui me fait frissonner. Mais n'est-ce pas plutôt le spectacle qui s'offre à moi, débarrassé de toute entrave qui pourrait cacher la somptuosité de l'endroit qui me bouleverse jusqu'à ressentir un léger tremblement le long de ma colonne vertébrale? Là, en face, au-delà du petit glacier aux reflets bleutés, se déploie un univers strictement minéral. Les roches ont des teintes changeantes suivant leur exposition, à l'ombre où la glace ne font jamais ou en plein soleil, renvoyant un éclat plus brillant dans les gris bleus. Toutes les lignes tendent vers le même but: le ciel. Comme une poignée de crayons bien affûtés qui se dressent fièrement dans un désordre pensé par un esprit supérieur. De nombreuses arêtes déchiquetées sont autant de voies pour accéder au paradis des alpinistes, ce monde inhospitalier dans lequel on se sent pourtant chez soi, malgré le froid coupant, les bourrasques violentes, la neige qui plâtre la moindre prise, parfois un soleil brûlant qui crevasse la peau, malgré le danger menaçant à tout instant. Et c'est peut-être cette sensation d'être à la limite de la mort, aux portes de l'au-delà, qui donne une intensité à la vie à nulle autre pareille.

A l'approche du glacier, un homme dans la force de l'âge

me salue. A la place de mousquetons, il porte à sa ceinture, une ribambelle de petits marteaux, de pics de différentes grandeurs, une collection de piolets miniatures dont le plus petit ne dépasse pas la longueur de mon index. Il porte une blouse maculée de poussière blanche et une paire de lunettes d'aviateur est fixée sur son front par une bande élastique, comme un serre-tête.

Quel accoutrement! Quel tenue!

- Je suis cristallier. Et d'un geste il me désigne les parois verticales à peine rayées de quelques plateformes, d'entrées de petites cavernes, de minuscules grottes.

- La formation de ces montagnes a permis la création de fours. Ce sont des anfractuosités qui apparaissent à une certaine altitude, recelant de véritables trésors pour ceux qui savent les dénicher et s'y rendre. En effet, je jette un rapide coup d'œil sur ces murailles de granit et aperçoit quelques ouvertures dans la roche par une ombre plus dense, le plus souvent situées à mi hauteur du pic. Un vrai casse-tête pour varappeur.

- Je parcours la montagne pour mon plaisir et elle me rend mon amour pour elle en m'offrant de jolies pierres.

Il plonge sa main dans son sac tout usé et déchiré par endroits, en ressort une poignée de véritables diamants de la montagne. Les pierres brutes scintillent sous la lumière de ce début d'après-midi. Les reflets sont émeraudes, turquoises, parfois mêlés de rose, d'un jaune qui se transforme en teinte plus brunâtre selon le degré dont on l'oriente. Il semble satisfait, heureux de me montrer son trésor, fier de sa passion qui apparemment le fait vivre.

J'ouvre les deux premiers boutons de ma grosse chemise rouge à carreaux, et sous le foulard que je porte autour du cou, j'extraie un pendentif qui ne me quitte plus. Il avait appartenu à Louise. C'est moi-même qui lui avait offert. Mais je ne me rappelle plus bien d'où provenait cette pierre, superbe. Un joaillier avait dû la retailler pour

qu'elle ressemble à un cœur. Il y a dix huit facettes minuscules qui, chacune, a un reflet particulier. Un vrai kaléidoscope. L'homme se rapproche. Chausse ses lunettes. La tête penchée sur mon torse, il examine le bijou sous toutes ses facettes. Il admire la pureté de la pierre. Est subjugué par la prouesse, à la fois du tailleur de pierre mais aussi par l'exceptionnelle dureté du caillou qui a permis un travail si minutieux. Il ne fait aucun commentaire, les mots ne lui viennent plus. Il se redresse, chancelant. Je replace la pierre sous ma chemise, la reboutonne. L'homme semble retrouver ses esprits.

- Si c'est vous qui avez trouvé cette pierre, vous êtes le plus grand de tous les cristalliers me fait il, débordant d'une soudaine admiration. Il enfile son sac à dos et dans un bruit de pics qui s'entrechoquent, repart vers la paroi tandis que je pose délicatement un pied sur le glacier.

La traversée n'est pas très difficile, à peine glissante et je n'ai pas à enfiler ma paire de chaussettes. Je sens la morsure de la glace sous la plante de mes pieds, mais cela ne me gêne pas, bien au contraire. Ici, personne, pas même une dame en blanc, ne viendra me répéter d'enfiler mes chaussons. Ici, je suis seul maître à bord, je décide tout seul, en mon âme et conscience. Ici, je suis libre. Enfin.

A l'autre bord du fleuve de glace, attaquant la moraine instable, je croise un homme d'une cinquantaine d'années. Il porte un chapeau et un foulard semblable au mien, juste un peu plus neuf. Il me considère des pieds à la tête et me lance, sans le préambule d'un salut quelconque:

- Vous marchez pieds-nus grand père? Il m'est arrivé de gravir quelques sommets sans autre artifice que la peau de mes pieds sur le rocher. C'est plus agréable et on sent mieux les prises. S'il n'y avait pas l'obstacle du froid, je vivrais ainsi toute l'année.

Il s'inquiète de mon itinéraire. Je ne lui parle pas de ce sommet, ce pic qui m'obsède, tellement les gens que je

croise se moquent de moi. Pourtant, je me souviens encore de l'avoir gravi. Si j'ai parfois quelques trous de mémoire, je ne suis pas sénile. L'homme a un petit mouvement de la tête comme pour me dire de faire attention, d'être prudent. Je lui réponds d'un sourire rassurant, pourtant j'ai bien l'intention de grimper encore une dernière fois sur cette aiguille. Je vois bien dans ses yeux, au-delà des recommandations de prudence, une certaine admiration. Il n'y a rien de bien compliqué là dedans. Juste mettre un pied devant l'autre, avoir un peu d'équilibre et connaître le bon chemin.

Passé la moraine, une cascade de rochers faciles mène au pied de la paroi, celle-là même que j'ai escaladé dans mes jeunes années. Je sais le chemin, je retrouve la voie. Les prises semblent me tendre la main. Je m'élève assez facilement, soupagement, sans à-coups, reprenant mon souffle à chaque mètre gagné. Le soleil chauffe le rocher, le vide s'agrandit sous mes pieds, et je retrouve cette exaltation, ce sentiment de puissance tout en restant humble face à la montagne qui, elle seule, choisit ses invités. La tête me tourne. Pas un vertige, simplement le bonheur d'être là. Je m'assois sur une vire à peine plus large qu'un banc d'école, les pieds pendant dans le vide. Quelques nuages parsèment un ciel profond, autant de moutons broutant dans un pré turquoise. Je ne perçois plus le ronronnement de la vallée où les hommes s'acharnent. Juste une rumeur qui disparaît lorsque la brise rafraîchit un air plus pur. Je cherche dans mon sac quelque chose à grignoter lorsque je me rends compte qu'on me tend un biscuit. Un homme est assis à mes côtés. Comment ne l'ai-je pas remarqué auparavant? D'où vient-il? Il n'y avait personne sur cette voie, pas que je m'en souviens.

Son visage me dit vaguement quelque chose. Un nez franc et volontaire, des yeux aussi clairs que les cieux, d'où

partent des dizaines de rides, striant le haut de ses pommettes jusqu'aux tempes, s'achevant sur ses joues brûlées d'avoir été trop exposées au vent et au soleil. Il est tête nue, quelques mèches de cheveux s'agitent sous la petite brise. Il me sourit et me tapote gentiment l'épaule de sa main noueuse.

- Qu'est-ce qu'on est bien, ici, hein? C'est autre chose que de vivre chaque jour dans ce grand bâtiment où tu n'es pas chez toi, n'est-ce pas?

- Comment savez-vous que je vis dans un tel endroit?

- Mais je sais tout, mon cher, absolument tout. Je sais les infirmières en blouse blanche qui t'enquiquinent sans arrêt...

- Les dames en blanc?

- Oui. Et puis ces médecins qui aiment tellement t'examiner, tu es leur cobaye préféré. Ils te font passer des tests, te gavent de médicaments...

- Les petites pilules roses et bleues que je donne au chat?

- Exactement! Tu vois que tu peux te souvenir de certaines choses. Comme moi. Moi, je sais tout. C'est bien d'être venu me voir. Je me sens un peu seul parfois.

- Mais, qui êtes vous?

- Qui je suis? Vaste question, beau programme! Tu n'as pas encore deviné? C'est pourtant simple.

- Je ne vois pas.

- Je vais t'aider.

Tôt ce matin, tu es sorti en douce de l'institut de recherche sur les maladies cognitives dégénérantes....

- Cogni dénérégé quoi?

- Peu importe. Ce sont des termes médicaux qui ne veulent rien dire. Bref, tu t'es glissé dans la nuit. Lorsque tu es sorti de la forêt, le jour s'était levé et tu as rencontré un petit garçon plein d'énergie.

- Oui, je me rappelle. Il s'appelait comme moi. Et il s'est moqué de moi quand je lui ai dit que j'étais déjà monté ici.

- Forcément! Tu ne l'as pas reconnu, ce garçonnet?
 - Non. Qui est-il? Je l'ai déjà vu?
 - Oh que oui. Tu l'a vu chaque fois que tu regardais dans un miroir.
 - Je ne comprends pas.
 - Cet enfant, c'était toi. Avec déjà les sommets illuminés de soleil au fond des yeux. Tu n'avais qu'une envie: aller sur ces crêtes interdites.
 - Je suis déjà venu là.
 - Parfaitement! Sais-tu comment se nomme cette montagne?
 - Elle n'a pas de nom.
 - Elle n'en avait pas, exactement. Mais, tu as été le premier à la vaincre et depuis, les hommes de la vallée lui ont donné ton nom, le pic Charlet.
- Il se tut un instant, profitant d'une vue superbe qui commençait avec le glacier, devenu minuscule, trois cent mètres plus bas, puis les alpages où tintaient quelques cloches au cou de vaches énervées par une nuée de mouches. Au-delà, c'était la vallée, dissimulée sous une fine nappe de brume, cette respiration de la terre lors des plus fortes chaleurs. On n'apercevait que son versant nord, tapissé du vert sombre des sapins et des mélèzes, puis de nouveaux pâturages entre quelques éboulis et, à nouveau, les dents acérées de pierre, comme une mâchoire de requin prêt à déchiqueter l'imprudent.
- Ensuite, tu a croisé une bande de jeunes garçons enthousiastes.
 - Ils étaient vêtus du même uniforme et chantaient une vieille chanson.
 - Tu étais parmi l'un d'eux et tu la fredonnais souvent cette ritournelle. Pendant ces années scout, tu as arpenté les premiers sommets faciles, appris à connaître la montagne, ses dangers, ses pièges et ses merveilles aussi.
 - C'est beau.

- Oui, et tu n'as plus cessé de courir les sommets. Le jeune homme bronzé qui t'est apparu était tes vingt ans. Une confiance en ses capacités, une foi en son amour des sommets, une motivation sans faille et une ambition qui, à défaut de déplacer des montagnes, allait lui permettre de réaliser quelques belles premières.

- Je me rappelle ces montagnes.

- Oui. Et sur tous les continents, à la une des journaux. Une vraie vedette. Tout le monde connaissait le grimpeur aux pieds nus. Mais tu revenais sans cesse ici, sur ta montagne, parmi les tiens. Tu es resté humble et modeste. Et tu as rencontré Louise.

- Louise. Elle avait des yeux bleus et des boucles blondes.

- Elle a été la compagne de toute tes victoires, puis, lorsque tu t'es lassé de ses conquêtes stériles, elle a partagé ton amour de la montagne, ta passion des sommets. Vous partiez tous les deux, toi avec ton attirail de cristallier, elle son chevalet et ses boîtes de peinture sous le bras. Tandis que tu ramenaient de véritables bijoux, elle en concevait d'autres. Vous rentriez à la tombée de la nuit, fourbus, la tête pleine de rêves d'immensité, de grandeur, l'esprit encore en altitude. Parfois, vous dormiez à la belle étoile, sur ces pentes odorantes parsemées de rhododendrons. Au matin, un chamois ou une vache vous réveillait.

- Ma Louise. Où est-elle?

- Elle n'est plus avec nous, Alfred. Elle s'est éteinte un matin de Janvier dans une petite chambre sous le toit de votre chalet. Tu avais refusé fermement qu'elle passe ses derniers jours à l'hôpital, perfusée, transfusée, tuyautée comme un vulgaire cobaye. Il n'y avait plus rien à faire contre cette insidieuse maladie. La médecine s'avouait vaincue tout en voulant s'accrocher à une enveloppe, un corps qui ne pouvait plus se battre. Alors, tu as élevé la voix face à ses hommes en blouse blanche et tu as ramené

ta Louise à la maison, où elle partie un matin où le gel figeait le paysage dans une immaculée blancheur.

- Je l'aime.

- Oh oui! Tu lui a toujours été fidèle. Et, du moment où elle n'était plus à tes côtés, tu t'es laissé partir. Tu semblais absent de toi-même, perdu dans tes pensées. Peut-être pour la rejoindre, qui sait?

- Et cet homme que j'ai croisé sur le glacier, qui est-il?

- Toujours toi. Tu continuais à parcourir la montagne pour ton seul plaisir.

- Et vous, qui êtes vous à la fin?

- Je suis ton ombre, Alfred. Je suis venu te dire qu'il est temps.

Et d'un geste, il accompagna la fin de sa phrase.

Un observateur placé sur l'autre rive du glacier, une paire de jumelles rivées au visage, contemplait les montagnes. Il découvrit un vieil homme assis sur une plateforme pas plus large qu'un pied. Soudain, sans raison apparente, le vieillard fut projeté en avant et dévala la paroi sans aucun rebond pour s'écraser sans un bruit sur la moraine du glacier, trois cent mètres plus bas.

On donna l'alerte. On vint récupérer le corps sans vie. On chercha, mais on ne retrouva pas sa paire de chaussures.

5 - Recette pour écrire une histoire

L'homme prit une longue bouffée dont il souffla longuement la fumée vers le plafond. Ce n'est qu'à ce moment que je remarquais dans l'assistance un certain remous. Certains se levaient, d'autres se détendaient, quelques uns se servaient de breuvages savamment alcoolisés et disposés dans de remarquables carafes qui faisaient scintiller leur contenu, épanouissant leur superbe robe sous la lumière douce que projetait le feu et les appliques. Les ombres étaient grandies et bougeaient sans cesse même lorsque leur propriétaire était immobile.

Le grand homme sec dont chaque partie du corps semblait être étirée au maximum de ses possibilités s'avança vers l'âtre, prit un tisonnier et remua les braises qui rougirent davantage, quelques flammèches s'échappèrent, délivrées de leur brûlante prison. Il disposa alors une nouvelle bûche, volumineuse et bardée de nœuds grossiers. Je n'en avais jamais vu de telle.

Je me rendais compte que chacun ici se sentait chez lui, évoluait sans gêne et avec un naturel flagrant. Cela ressemblait assez aux antiques entractes lors des séances au cinéma de quartier. Avant de reporter toute leur attention sur la prochaine histoire racontée, les membres de ce club très particulier se détendaient, relâchaient la concentration extrême avec laquelle ils écoutaient religieusement.

Puis les mouvements s'estompèrent. La vieille dame prit la parole. D'abord faibles et chevrotants, ses mots emplirent l'espace avec une justesse et une vigueur que jamais je n'aurais pensé voir surgir d'un si petit gosier.

- J'ai une petite historiette pour ce soir. Oh, ce n'est pas

grand-chose, juste un amuse gueule. En réalité il s'agit d'une simple recette.

Ingrédients: un stylo, un bon dictionnaire, beaucoup de matière grise.

Une histoire c'est un château, une cathédrale ou plus modestement un petit nid douillet, une cabane perchée dans les arbres, une chaumière robuste. Bref, un endroit où l'on aime se réfugier.

Les briques sont toutes contenues dans cet épais volume à l'allure maussade, ennuyeux et rébarbatif mais sous ces dehors repoussants c'est une vraie mine, un trésor. Elles sont toutes bien rangées par ordre alphabétique, il n'en manque pas une. Et si l'envie te vient d'en fabriquer de nouvelles, libre à toi d'imaginer leur forme et leur consistance, mais elles doivent être équilibrées et harmonieuses de façon à ne pas déstabiliser l'ensemble.

La truelle, c'est le stylo. Qu'il soit flambant neuf, doré ou argenté, qu'il soit commun et pratique ou encore vieux et usé, qu'il soit numérique ou libre de courir sur le papier, peu importe. Chaque ouvrier possède son outil. Il ne se prête pas. C'est un contrat à vie. Et si l'envie te vient d'utiliser une antique plume, libre à toi d'être soigneux et appliqué.

Le ciment se compose de deux principes pour lier les briques entre elles afin de leur donner leur équilibre et leur robustesse. La syntaxe et la grammaire. Elles répondent à des lois comme les murs de parpaings sont soumis aux lois élémentaires de la physique. Ne pas faire n'importe quoi sous prétexte d'innovation, d'originalité, car alors, tout l'édifice risque de s'effondrer, du moins de perdre en harmonie et en beauté.

Les invités doivent se sentir bien à l'intérieur de cette construction de mots. Ils peuvent être surpris, déroutés,

choqués même, mais leur intérêt ne doit à aucun moment décroître. Ils doivent rire. Ils doivent pleurer. L'émotion est le feu qui brûle dans l'âtre du roman, réchauffant le cœur du lecteur.

L'outil est entre tes mains. Les briques sagement rangées dans l'épais volume. Le mortier bien assimilé. Il ne reste plus qu'à élever les murs.

Comment vient l'inspiration? C'est-ce que nous allons voir sans plus attendre.

Voici le premier maçon.

Une minuscule chambrette située sous les toits parisiens. Le jour n'y entre que par un étroit vasistas, il est secondé d'une faible lampe incapable même de projeter la moindre ombre sur des murs nus et crasseux. Il n'y fait pas chaud. L'homme porte un épais chandail tricoté de grosses mailles. Il garde en permanence un bonnet de laine couvrant ses rares cheveux gras. Des mitaines enferment ses doigts longs et fins comme ceux d'un pianiste de renommée internationale. Peut-être était-il musicien avant de s'enfermer dans ce réduit?

Il griffonne six heures par jour sur des pages qu'il conserve dans une boîte à chaussures. La mince fenêtre ne lui est d'aucun secours car il ne travaille que la nuit, parfois bien après minuit, jetant ses derniers mots à l'aube. Dans un coin, gît un petit lit mou et grinçant où il se repose. Il repose son esprit plus que ses membres. Il ne sort presque jamais de cette tanière. Une bouilloire de café fort à réveiller un mort laisse s'échapper une fumée odorante sur un coin du bureau d'où il noircit page après page un roman inachevé.

Cet homme est un vampire, n'évoluant que pendant les ténèbres, à la seule différence que le sang dont il se nourrit exclusivement a des relents de moka et d'arabica. Nulle trace d'alcool comme pourrait le laisser croire cet abandon

social, cette indifférence pour les détails domestiques. Peut-être a-t-il eu un problème de boisson dans sa vie passée?

Tu trouveras le second bâtisseur de phrases, de paragraphes, de chapitres à la terrasse d'un café donnant sur une rue passante ou en embuscade près du bar d'un troquet encombré, carrefour d'une multitude de vies qui se croisent, s'interpellent, se répondent. Sa matière première c'est les autres. Il observe, il devine. Son stylo est un scalpel qui dissèque l'âme humaine. C'est une loupe qui détaille les plus infimes manies de la foule.

Parfois, on le trouve installé sur une banquette de métro, effectuant d'incessants aller/retour d'une station à l'autre. Il arpente les parcs et les jardins, se posant sur le banc le mieux disposé pour observer ses contemporains. Il semble être l'unique spectateur d'une scène jouée par des milliers d'acteurs, sans cesse renouvelée. Le jeu de la vie. Une pièce vieille comme le monde où nous sommes tous les propres acteurs de notre histoire. Lui, il note, il répertorie, il classe pour mieux faire rejaillir nos traits, nos manies, nos envies et nos désirs. Il enregistre tout, rien ne lui échappe. Il est là lors des vernissages huppés, dans la foule hurlante des stades, toujours présent aux heures de pointe. Il peut se glisser dans les cocktails les plus mondains ou les rassemblements les plus pitoyables.

Il est l'œil de son époque.

Celui-là a fui la compagnie des hommes. Il marche pendant des heures, seul en forêt ou arpentant les crêtes des montagnes. Ses pas semblent rythmer le débit de ses pensées, les organiser, les ordonner tel un métronome. Au retour de ses longues promenades solitaires, il rapporte une riche matière qui se met aussitôt à crépiter sur son antique machine à écrire. Le cliquetis de la mitrailleuse de mots se répand dans le chalet aux tons chaleureux, véritable nid douillet.

Qu'il pleuve, qu'il vente, que le gel emprisonne la vie sauvage ou que le soleil fasse éclater l'abondance naturelle, il est dehors, avançant sans but ni même d'itinéraire précis. Simplement, il chemine dans ses pensées plus que sur les sentes à peine tracées. Ses pas quotidiens sont remplacés le soir venu par la marche des caractères gras sur la feuille enroulée. Les lettres reprennent le même chemin de son esprit, en sens inverse. Il déroule son parcours sur la feuille.

Cet autre ne se repose jamais. Sa vie, il la vit dans celle des autres. S'il désire écrire une page sur un fleuve, il l'arpente dans toutes ses longueurs. S'il veut parler d'une tribu africaine, il part vivre deux mois perdu dans un village Sénégalais. Pour relater le quotidien des pêcheurs, il se fait embaucher sur un cargo. Il copie les gestes, apprend leur langage, singe leurs manières. C'est un caméléon. Il traverse déserts et banquises pour parler de la solitude, se noie au milieu des villes les plus abondantes parmi une foule compacte comme un banc de saumons pour évoquer la promiscuité.

Il effectue tous les métiers. Se glisse dans la peau et dans l'âme de chacun de ses futurs personnages. Dort dans des palais ou sous les ponts. Traverse la vie à cent à l'heure ou se laisse aller nonchalamment pendant des jours. Il vit toutes les expériences comme ces comédiens mettant en œuvre le principe de l'actor's studio.

Un jour alpiniste, le lendemain simple ramasseur de poubelles. Le jour comptable à Wall Street, la nuit truand dans le Queens. Une semaine dans les plantations sud américaines, la suivante rude paysan du Caucase.

Il vit mille vies mais jamais la sienne. Il partage le quotidien de milliers de gens mais ce ne sont pas ses amis. Il traverse mille lieux mais ce n'est pas chez lui. Il accomplit mille emplois mais son métier c'est écrivain.

Cet autre parcourt le monde jusque dans ses recoins les moins connus, où pas une âme humaine ne s'aventure à part les ethnologues, seuls représentants de l'espèce humaine capables de se passionner pour une petite tribu du bout du monde dont tous ont oublié l'existence si tant est qu'ils ne l'aient jamais su.

Il pose son sac quelque part où les hommes vivent. Il engage la conversation. Il a ainsi appris plus de quarante langues différentes, pour le reste il y a les gestes et les sourires.

Il ne demande qu'une chose à ses hôtes: lui raconter une histoire, une légende, un conte. C'est sa seule nourriture. Il a consigné des milliers d'anecdotes, de quoi remplir d'importants volumes qu'il ne publiera jamais. Tous ces récits, histoires vécues ou imaginées, traditionnelles ou récentes, merveilleuses ou réalistes, il les garde pour lui. Il est collectionneur d'histoires. Certaines sont aussi courtes qu'une onomatopée, d'autres plus longues que les Mille et Une Nuits. Il y en a de tristes à pleurer, il y en a de joyeuses, l'une a même provoqué un de ces fou rires qu'on ne peut maîtriser. Elles sont toutes méticuleusement rangées dans un coin de sa tête. Il se les remémore le soir pour aider à s'endormir. Nous ne les connaissons jamais.

Le dernier de la série, tu le trouveras simplement adossé à un vieux chêne. Après un déjeuner frugal, il vient s'y reposer.

Son visage est détendu. On peut même y entrevoir un léger sourire, Mona Lisa contemporaine. Certains jours il porte un chapeau le protégeant d'un soleil atténué cependant par le feuillage de l'arbre. Un foulard noué autour du cou, une veste de toile légère qu'il plie méticuleusement à ses côtés les jours de forte chaleur.

Il ne manque aucun rendez-vous avec le chêne centenaire. Il aime son écorce rugueuse, les dizaines de bras étendus au dessus de sa tête comme pour le protéger d'un danger

venu du ciel, sentant la puissance de sa sève puisée dans le sol fertile. Il sent tout ça. Et s'endort.

Lorsqu'il se réveille, il se souvient de tout. Le moindre détail de son rêve. Toutes les images oniriques sont présentes, vives et claires. Il se lève. Enfile sa veste. Revient chez lui. S'assoit devant un grand cahier. Décapuchonne le Mont Blanc. Et il écrit.

6 - Le Chemin

La vieille dame était restée dans son fauteuil pendant le bref moment de sa prestation, mais sa présence était indéniable. Chacun était resté en apesanteur, suspendu à ses minces lèvres ridées comme si un méchant lutin s'était amusé à tirer la peau de l'intérieur de sa bouche. Seule sa tête remuait, scandant les phrases prononcées, jetant des regards à droite, à gauche, fixant intensément chaque personne présente et je me rendis compte que l'assemblée s'était disposée différemment, de manière à ce que la vieille conteuse puisse voir tous les disciples réunis se soir autour d'elle. Visiblement elle avait contenté tout l'auditoire mais n'en laissa paraître aucune jubilation, à peine les traits sévères de son visage se détendirent. Décidément, chacun ici prenait son rôle très au sérieux. Ecouter et raconter des histoires était une activité d'une importance dont je ne soupçonnais ni l'étendue ni la profondeur.

- Jolie fable, conclu l'homme à la chemise ouverte sur un foulard noué autour du cou, lui donnant l'air d'un philosophe des temps modernes. Et je ne fus pas surpris de la teneur de son récit, tout empreint d'une sagesse de dialecticien.

Un jeune garçon habitait un petit village perdu dans les immenses forêts du nord.

Ambitieux, il voulait devenir le meilleur des hommes, d'une grande bonté et aux connaissances parfaites. Le doyen du village lui dit d'aller rencontrer le sage des

sages, le lama qui vivait dans le Haut Pays, par delà les océans et les montagnes. Lui seul pouvait lui apprendre toutes les connaissances du monde, lui seul pouvait le transformer en homme parfait.

Le lendemain, à la première heure du matin, avant même que ne se lève le soleil, il chaussa des sandales aux semelles les plus épaisses qu'il put trouver, et un simple baluchon au bout de son bâton porté sur l'épaule, il partit. Il marcha le nez sur ses sandales.

Bientôt il croisa un drôle d'olibrius, chargé d'une gigantesque loupe et d'un si long télescope.

Il lui demanda où il se rendait, notre garçon leva la tête et lui dit qu'il allait rendre visite au plus sage de tous, celui qui habitait par delà les montagnes et les océans. Intrigué par le curieux attirail, il demanda des précisions à son possesseur qui lui expliqua l'infiniment petit, le monde microscopique et l'immensément grand, les galaxies sans limites. Toute la journée ne suffit pas à tarir le flot de paroles du scientifique.

Il reprit sa marche, la tête haute.

Ainsi il apprit la curiosité.

Le deuxième jour, il remarqua un aïeul assis au bord du chemin, sa main droite posée sur sa canne et la gauche tenant un livre usagé. Par curiosité, le jeune garçon voulu connaître le titre du livre et l'histoire qu'il racontait. Le vieil homme usé de tant d'années lui parla littérature, lui dit que tout avait déjà été écrit, qu'il ne restait plus rien à découvrir, que la totalité des connaissances du monde entier se trouvaient imprimées sur des milliards de milliards de pages et que mille vies ne suffiraient pas à tout lire, à tout apprendre.

Il le remercia et le salua. Il reprit sa marche.

Ainsi apprit il l'humilité.

La troisième journée, il traversa de grands prés où ployaient sous une légère brise des centaines de fleurs aux couleurs inimaginables. Il gambada parmi cet arc-en-ciel floral et ne vit pas le temps passer. Le soir le surprit alors qu'il était bien loin du prochain village où il pourrait trouver le gîte et le couvert.

Avançant parmi les ténèbres les plus sombres, les dizaines de bras velus, noueux, tordus, qui se penchaient vers lui pour le kidnapper n'étaient que les branches des arbres ; les hurlements de monstres assoiffés de sang n'étaient que les cris d'inoffensives bêtes de la forêt.

Il eut bien peur, mais rejoignit enfin le village.

Ainsi il apprit à se méfier des apparences.

A l'entrée du village, il croisa un mendiant tremblant de froid qui le regarda avec insistance et tant de bonté qu'il eut pitié et lui donna son manteau, en pensant que lui bénéficierait dans quelques minutes de la chaleur d'un bon feu de cheminé pour se réchauffer le corps et un bon repas de mets délicieux arrosé du meilleur vin pour se réchauffer l'âme.

A peine entré dans l'auberge, il réserva une chambre bien chauffée pour la nuit et commanda un copieux repas en demandant d'en apporter une portion au mendiant qui passait la nuit dehors.

Ainsi apprit-il le partage .

Le lendemain et c'était bien déjà la quatrième journée si nous tenons correctement notre compte, un large fleuve lui barra la route peu avant midi. Nulle passerelle, ni le moindre pont en vue. Comme il n'était pas un champion olympique de natation, il se résolu à construire une barque pour traverser les flots impétueux et le courant puissant. Au bout d'une journée, il avait bâti un radeau

assemblé de rondins et en guise de rames, il avait noué ensemble quelques larges feuilles de palmiers. Mais à peine eut-il atteint le quart du fleuve que l'embarcation se disloqua. Il rejoint la rive, haletant et frissonnant, en voyant les rondins éparpillés, entraînés par le courant.

Le lendemain, il construit une barque plus solide en prenant soin de clouer les planches entre elles. Malheureusement, arrivé à la moitié des flots, il remarqua que le bateau prenait l'eau, il eut juste le temps de faire demi tour avant que la barque fut remplie d'eau.

Le troisième jour, il élaborait une embarcation solide et badigeonna la coque avec du goudron. Il atteint l'autre rive alors que la nuit tombait.

Ainsi il apprit à se servir de ses dix doigts.

Mais sur l'autre rive habitait de redoutables félins aux griffes acérées et à l'appétit féroce. Ils bondirent sur lui dès qu'il mit pied à terre. Sachant son heure venue, pétrifié de peur, il resta debout, ne cherchant pas à fuir. Les monstres assoiffés de sang en firent le tour, étonnés que cette proie ne s'enfuie pas comme toutes les autres. Ce n'était donc pas une proie et ils s'allongèrent à ses pieds après l'avoir longuement reniflé.

Ainsi apprit-il le courage.

Escorté des deux félins, il traversa la grande forêt et voulu se nourrir du délicieux miel trouvé dans un tronc de hêtre. Aussitôt, un essaim d'abeilles fut sur lui, piquant sa peau tandis qu'une colonie de fourmis s'attaquait à ses pieds. Instinctivement, il se détourna, recula et abandonna le miel, mais quelques dards restaient plantés sur ses bras et le venin des fourmis lui picotait les jambes. Par vengeance, il voulu écraser les faibles insectes rampants, décimer la horde d'insectes volants, puis il pensa aux fauves qui l'avaient épargné et continua son chemin, grâciant les

impétueux insectes.
Ainsi apprit-il le pardon.

A l'aube du neuvième jour, il commença à gravir la montagne. La pente devint alors si raide qu'il ne pouvait s'arrêter de grimper. La moindre pause l'aurait déséquilibré et il aurait roulé au bas de la montagne, se brisant les os et le reste. Il escalada la montagne lentement mais sans jamais s'arrêter. Il trouva le bon souffle et lorsque la nuit tomba, il avait atteint le sommet.
Ainsi apprit-il la puissance de la volonté.

La crête était si fine qu'à chaque pas, il manquait de chuter dans l'un des deux précipices, un abîme à sa droite, un gouffre à sa gauche. Il se concentra et travailla son équilibre, assurant chaque pas et utilisant ses bras pour se stabiliser.
Ainsi apprit-il l'équilibre et la précision.

Alors, il arriva au sommet de la montagne, dans le Haut Pays où résidait le grand sage des sages, celui qui avait toutes les connaissances dans ses mains. Il vit un petit lac au milieu, car la montagne était un ancien volcan dont le cratère était recouvert d'une eau limpide. Il descendit sur la rive. L'eau était si claire, si transparente que le paysage s'y reflétait comme dans un miroir, les eaux restituaient l'image mieux que la photographie la plus nette. Il se pencha sur la surface bien nette et liquide et il le vit. Le sage des sages, le grand lama était là devant ses yeux et il lui apprit toute la connaissance du monde. Et il comprit que le grand sage n'était autre que lui-même. Et il comprit que toute la sagesse, les connaissances sans limite, il les avait obtenues en parcourant le long chemin qui le menèrent jusqu'à lui-même.

7 - Le col

J'avais observé le philosophe pendant son court monologue et une fois encore, je découvris une nouvelle façon de raconter une histoire. Habitué à un public tout acquis à sa cause, et j'étais maintenant intimement convaincu qu'il fut pour le moins professeur de philosophie, donnant peut-être des conférences, répondant à d'incessantes interviews, il savait ménager ses effets, se retournant prestement pour souligner une surprise, ménageant des pauses interminables afin d'attiser le suspens, prenant constamment des poses à la façon d'un acteur sur la scène, régaland son auditoire. Mais je ne pouvais me défaire de cette vague impression que tout ça n'était que du bluff, une apparence finement et méticuleusement entretenue, qu'il jouait un rôle et qu'en définitive il aurait pu être tout à fait autre chose qu'un brillant philosophe des temps modernes. Son pouvoir de persuasion était tel qu'il aurait pu nous faire avaler des couleuvres toutes crues. Oui, l'assemblée semblait sous le charme (dont il ne cessait de jouer là encore) de l'étincelant homme de pensées. Même l'ancien militaire perdait de sa prestance. Mais il la retrouva aussitôt. A la manière dont il se leva, je m'attendais à ce qu'il claque parfaitement des deux talons et qu'il nous salue d'un geste prompt et précis. Ses gestes étaient exécutés à une rapidité étonnante sans pour autant donner l'impression d'une quelconque urgence. Il n'y avait aucune souplesse dans ses mouvements, tous raides et exécutés tel un automate. Lorsqu'il tournait sur lui-même par exemple, il ne le faisait pas d'un seul mouvement ample mais par une

succession de brefs et expéditifs quarts de tour. Cette rigueur de mouvements se prolongeait jusque dans ses regards, perçants et pétrifiants, ne traduisant pas la moindre anxiété, la plus petite préoccupation mais au contraire il émanait de sa rigide personne un immense calme. On se sentait immédiatement en sécurité en sa présence. Autant le philosophe jouait sur la séduction, comme une seconde nature chez lui, autant celui-ci, j'en aurais mis ma main à couper, avait eu la responsabilité de dizaines d'hommes lors de circonstances éprouvantes, dangereuses, périlleuses. Une petite causerie entre amis au coin du feu n'était qu'une broutille, un simple exercice dont il se tira avec brio, une fois encore. Je n'avais donc pas la moindre chance de récolter ne serait-ce qu'un seul vote.

Mais écoutons sa ferme prestation.

Les doigts, le majeur et l'index, poussèrent d'une légère mais rapide pichenette la manette de frein droite. Un cliquetis bien reconnaissable se fit entendre à l'arrière. Un bruit que Jérôme appréciait. Celui d'une belle mécanique qui fonctionne à la perfection, répondant à la moindre sollicitation de son utilisateur.

Ses jambes tournèrent plus vite, environ cinq à six tours par minute. Un profane ne l'aurait pas remarqué, un passionné aurait immédiatement deviné que, imperceptiblement, la route s'élevait à peine.

Il ne voulait pas relancer simplement en se mettant debout sur les pédales, en danseuse. Pas encore. Les vraies difficultés n'arriveraient pas avant cinq bons kilomètres. Ici, ce n'était qu'une mise en bouche, un avant goût, des prémices, les préliminaires. A cette évocation sensuelle, Jérôme sourit.

Il faisait corps avec sa machine rutilante comme dans un

face à face amoureux. Une complicité avec la mécanique de haute précision, une tendresse même. Il était aux petits soins pour ce nouvel engin qu'il avait acquis pendant la saison d'hiver. Un bijou de technologie qui pourtant ne contenait aucun électronique. Contrairement à tous les objets électriques qui nous entouraient, particulièrement les voitures, personne n'avait songé à trop sophistiquer ce qui devait rester d'une simplicité confondante. Pas encore. Et ça lui plaisait. Qu'on puisse soi-même entretenir et réparer sa machine, comprendre chaque roulement, chaque pièce. Pouvoir la démonter et la remonter comme un militaire le fait de son fusil. D'ailleurs ses rapports avec son engin évoquaient ceux, privilégiés, qu'avait un soldat avec son arme. S'il ne couchait pas avec, il n'en était pas loin. Son ancienne bécane dormait dans le garage poussiéreux et humide. Cette nouvelle merveille avait droit au vestibule d'entrée. Rien de moins.

Cet hiver, il avait débarrassé un coin de l'entrée en déplaçant la lourde armoire qui contenait manteaux et pardessus, les bottes pour le jardin et les vêtements chauds d'hiver. A la place, un dispositif qui permettait de suspendre la machine, tout simplement. L'atelier restait au garage. La pompe à air comprimé, les roues de rechange, tous les outils pour l'entretien et le graissage. Aux beaux jours, il sortait laver à grande eau sa nouvelle acquisition sur la pelouse du jardin.

En contrebas de la route gémit le ruisseau dont les rares eaux serpentent entre de gros blocs polis. Il imagine que ces flots débonnaires de fin Juin doivent être un puissant torrent au printemps, charriant des moellons dans un bruit de tonnerre. Il fait un temps superbe. Pas trop chaud, du moins pas à dix heures du matin.

Il n'est pas parti trop tôt ce matin. Huit heures passées. Quarante bornes pour se mettre en jambes avant

d'attaquer ce géant qu'il n'aperçoit pas encore, dissimulé par l'étroite gorge qu'il remonte inlassablement.

Il n'a plus l'âge des montées sèches où il déposait sa voiture au pied d'un col, enfourchait son vélo et trouvait immédiatement le bon rythme. Souvent, passé le sommet sans s'arrêter, il plongeait dans la descente sans aucune attention pour l'air vif qui refroidissait son maillot trempé de sueur. Parvenu au bas du col, il faisait demi tour aussi sec, mâchonnait une pâte de fruit, et escaladait l'autre versant avec autant d'énergie. Il ne s'arrêtait qu'une fois le sommet atteint pour la seconde fois. Il contemplait enfin le paysage, prenait parfois quelques clichés, et redescendait en roue libre, profitant du panorama, souvent d'un coucher de soleil qui enflammait la montagne.

Passé soixante cinq ans, il préfère rouler le matin, à la fraîche, prend bien soin de se couvrir dans les descentes et n'hésite plus à s'arrêter pisser. La prostate, sans doute.

C'est sa première sortie en altitude avec sa nouvelle bécane. Jantes carbonées, dérailleur Shimano, pneus ultra fins et résistants, cadre Bianchi moins de quatre kilos, selle en cuir qu'il nourrit régulièrement de crème. Une merveille de la technique. Matériaux à la fois légers et résistants. Il a gardé son ancienne monture pour les petits entraînements autour de chez lui, là où les routes sont mauvaises. Il lui semble alors monter un cheval de trait ou de trainer une caravane derrière lui.

Il s'était promis d'acheter une belle machine pour sa retraite. Ça fait déjà trois ans. Comme le temps passe vite lorsqu'on a dépassé trente ans! Cet hiver, il a sauté le pas. Vidé une partie de son compte épargne et poussé la porte d'un marchand de cycles réputé.

A la sortie d'un virage serré à gauche, il relance sur cinquante mètres, mettant deux dents de moins à l'arrière. La machine répond au centième de seconde à ses sollicitations. Il chevauche un pur-sang fougueux qu'il

faut savoir maîtriser. L'entraînement et la technique, il les a. Dix mille kilomètres par an depuis bientôt deux décennies et, depuis sa retraite, presque le double.

Ce matin, le ciel est d'un bleu pur, presque transparent, à peine voilé de brumes s'élevant des vallées encore humides d'une importante rosée et profitant des courants ascendants sur les versants sud pour gagner de l'altitude, purifiant ainsi un air déjà exceptionnel. Lorsque la route passe à l'ombre dans ces étroites gorges, Jérôme ressent la fraîcheur provenant du ruisseau d'abord dans ses jambes, puis irradiant tout son corps comme on enfle une combinaison tout juste sortie du réfrigérateur. Dans quelques heures à peine, l'air sera suffocant au même endroit, comme si le soleil s'amusait à comprimer l'air. Jérôme ne sent pas les années et adopte un rythme régulier, bien calé sur sa machine qu'il a apprivoisé en quelques milliers de kilomètres. Il l'a désormais bien en main et a la sensation que toute cette mécanique, ces roulements bien graissés, ce cadre rutilant, les roues éclatantes envoyant des reflets sur le bitume, les pédales automatiques fixées à ses jambes dans un mouvement parfait, tout cela n'est que le prolongement de ses muscles, une prothèse permettant non plus de marcher ni de courir, mais de glisser en silence.

A vrai dire, ce n'est pas exactement du silence, juste le ronron rassurant et mélodieux de la mécanique qui se joue des éléments. Le murmure de la chaîne qui s'enroule indéfiniment sur les pignons dans un cliquetis évocateur, le délicieux souffle du vent découpé par les rayons offrant une tonalité nouvelle, somme toute assez proche du bruit des ailes d'un rapace fendant l'air.

Il lui semble discerner ces mêmes sons en écho, juste à quelques mètres derrière lui.

Il ne se retourne pas. Il sait déjà que quelqu'un profite de

sa roue. Il finira bien par passer. Durant ces quelques secondes avant l'immanquable rencontre, Jérôme imagine à quoi peut bien ressembler celui qui a inscrit le même col à son programme.

Quel maillot porte-t-il? Celui d'un club, ou d'une des grandes marques qui ont coloré les routes du Tour de France, ou bien simplement un maillot discret et confortable.

Quel âge a-t-il? L'agilité et la fougue des vingt ans, la force et la puissance des trente, la facilité et l'efficacité des quarante avant de perdre lentement mais sûrement cette vigueur au profit de l'expérience, cette vélocité remplacée par la contemplation.

Comment est-il? Ambitieux et bagarreur, altruiste et prévenant, égoïste cherchant à sucer les roues et vous en mettre plein la vue à deux kilomètres du sommet ou bien un agréable compagnon de route, partageant anecdotes et bonnes blagues qui font qu'on n'a pas vu défiler les kilomètres.

Jérôme sent un changement dans cette configuration, l'homme se porte à sa hauteur.

Passé un instant de surprise, celle là même qui vous fait sursauter alors que vous vous attendez exactement à voir surgir quelque chose de nouveau, il adopte un air conciliant et attentif. La grande famille du vélo où l'on tutoie d'emblée de parfaits inconnus. Croiser un adepte de la petite reine sur une route, de surcroît à l'approche d'un des cols les plus difficiles s'apparente à rencontrer un compatriote au bout du monde, dans un pays perdu. On a même vu de vrais voisins qui n'échangeaient pas un mot, s'ignorant parfaitement dans la banalité de leur fade quotidien, déployer une familiarité et une sympathie toute surprenante lorsqu'ils se rencontraient à dix mille kilomètres de leur domicile. La satisfaction de savoir qu'un semblable partage leur passion, leur rêve, que leur

choix est le bon, que l'on n'est pas seul. En fait, nous adorons ceux qui nous parlent de nous. Voilà la clé de tout bon rapport humain: pour intéresser quelqu'un à ce que l'on peut lui dire, il suffit d'abord de lui parler de lui. Pour qu'il partage nos opinions, lui donner l'impression que l'idée vient de lui.

- Salut!

Un simple acte de reconnaissance. Pas un bonjour empreint d'une sollicitation sous jacente. Je vous salue en vous souhaitant une bonne journée. Non, juste la salutation brève d'un complice, d'un allié. Un signe de reconnaissance davantage qu'une politesse.

Jérôme répond d'un salut presque paternel. Le rapide coup d'œil qu'il a jeté à son nouveau collègue l'informe que l'homme est bien plus jeune que lui, sûrement quarante ans, peut-être moins. Difficile de prêter un âge exact à quelqu'un qui s'entretient par une activité physique, spécialement le vélo. Tourner les jambes affine la silhouette. Lors de ses sorties en plaine, il n'est pas rare qu'il rencontre des cyclistes de son âge, plus vieux souvent. Mais à l'abord d'un grand col, tout change. La moyenne d'âge baisse considérablement. Combien de jeunots affutés il a dû laisser partir devant, mesurant ses années aux longueurs qu'un plus ardent bien entraîné mettait entre son dérailleur et le guidon de Jérôme. Celui-ci n'est pas un perdreau de l'année, mais sur une selle, vingt ans de moins multiplient la puissance des jarrets et réduit le temps de récupération, le souffle est moins court, le cœur plus solide.

Cependant, le nouveau venu reste à sa hauteur, épaule contre épaule. Il a une imperceptible sensation de déjà vu, comme si cette scène s'était déroulée auparavant.

- J'ai cravaché pour te rejoindre, puis regardant Jérôme

plus intensivement, la bécane, ça conserve !

Il a jeté les deux parties de la phrase dans un souffle, comme on crache une salive usée, gênante. Jérôme comprend bien que le p'tit jeune a remarqué les années qui les séparent. Comment doit-il prendre ce « la bécane, ça conserve »? Lui suggère-t-il qu'il n'est plus de la première jeunesse, que retrouver un papy sur un vélo n'est pas dans l'ordre des choses? Ou bien, est-ce un compliment, une félicitation qu'à son âge il puisse en donner à retordre à un bien plus fringant?

Jérôme préfère pencher pour la seconde solution tout en pensant: « toi, mon gaillard, attends un peu les premiers lacets, je vais te garder un chien de ma chienne ».

L'inconnu semble reprendre son souffle. Il remet deux dents de plus à l'arrière, preuve qu'il a dû piquer un sprint pour venir à la hauteur de Jérôme, et reprend son monologue.

- Beau temps pour un col mythique, n'est-ce pas? Ni trop chaud, ni trop froid.

Jérôme comprend qu'il doit ajouter une remarque quelconque, par pure politesse, une de ces convenances qui permettent la vie en bonne société. Il n'aime pas parler sur le vélo, surtout avec le programme qui les attend. Vingt bons kilomètres d'ascension sans pause, sans replat, sans aucune aide. Juste à la force des mollets et en choisissant le bon braquet, relançant suffisamment pour ne pas perdre le rythme mais sans se mettre dans le rouge. Il n'est pas du genre d'homme à se confier sur une bécane. Pas du genre à se confier tout court.

- C'est ta première ascension ici?

La question est posée sans sous-entendu, d'une voix claire et idéalement posée, comme si l'effort fourni n'entamait en rien son souffle. Un ton bienveillant, nullement entaché d'une quelconque suffocation, détaché, aérien, à l'image du style du bonhomme sur sa machine.

- Celui-là, oui! J'ai un peu escaladé cette saison, mais je débute, en fait.

- Beaux débuts, alors. Jérôme s'en veut d'avoir instinctivement relancé la conversation. L'autre va penser qu'il est en manque de parlote. Quel imbécile! Lui qui n'est jamais aussi bien qu'en grim pant en silence, en écoutant les cliquetis de sa machine, le grondement d'un torrent vite dépassé, le souffle du vol d'une buse comme un coup de ciseaux dans de la soie, plus rarement le cri d'un choucas ou d'une marmotte.

- Oh, je n'ai pas la prétention d'être un as du vélo. J'aime bien ça, c'est tout. L'inconnu se tait une seconde. Il semble chercher ses mots, ne semble pas à l'aise. Jérôme tourne la tête vers le visage concentré du moulin à paroles. Il y a quelque chose de familier dans ses traits.

- En fait, je suis venu au vélo d'une façon un peu originale. Je n'ai pas suivi le cursus généralement établi.

Jérôme se demande bien s'il existe un passage obligé pour faire du vélo. On fait du vélo et puis c'est tout. Pourquoi se demander les raisons du pourquoi, les causes du comment. C'est bien sa veine, il est tombé sur un philosophe à la petite semaine, un type qui coupe les cheveux en quatre et se pose toutes les questions qui n'ont pas de réponse.

Cette fois, il ne fait pas l'erreur de relancer le monologue de son compagnon par une remarque futile. Mais l'autre enchaîne.

- Petit, je n'ai même jamais enfourché un tricycle. J'avais d'autres occupations, d'autres envies. Et puis, il n'est écrit nulle part qu'on est obligé de satisfaire la fierté de ses parents le jour où l'on enlève les petites roues stabilisatrices. Il marque une pause, regardant fixement droit devant lui comme s'il cherchait une réponse sur un hypothétique horizon.

Je m'appelle Loïc. Il tend un bras en direction de Jérôme.

Celui-ci empoigne brièvement une main nue, fraîche, presque froide, plus nerveuse que musclée.

Lui ne peut plus se passer de ses mitaines. Même par une chaleur intense. Surtout par forte chaleur. Les doigts transpirants qui glissent sur les cocottes de frein, merci! Ca le rassure quelque part, ces bouts de tissus qui enveloppent la paume, comme la corde rassure l'alpiniste pourtant chevronné. Une manie, une de plus. Comme de toujours enfiler la chaussette gauche d'abord, lever ses lunettes de soleil vers l'astre pour s'assurer qu'aucune trace ne viendra troubler sa vision, de toujours faire monter et descendre la chaîne sur le pignon de la roue libre avant d'entamer une sortie. Des automatismes qui vous collent à la peau. Qui font de vous une personne unique.

- Moi, c'est Jérôme.

Loïc pense aussitôt au grand dadais qui arpentait de ses interminables jambes la cour de promenade, l'air absent, plongé dans ses pensées bien que ce soit aussi le prénom de son père. Mais à lui, il préfère ne pas trop y penser.

- Il semblerait qu'on ait inscrit le même géant à notre programme aujourd'hui. J'sais pas si je vais pouvoir te suivre jusqu'en haut.

- Tu as bien réussi à me rattraper.

- C'est différent. Il est toujours plus facile de courser un lièvre que de pouvoir répondre à une accélération.

- Je te rassure, je ne suis pas le genre à placer des attaques, surtout sur ce monstre.

La pente s'est légèrement accentuée. Le début de conversation a fait oublier aux deux hommes que l'allure s'est imperceptiblement réduite, qu'il faut déjà mettre une ou deux dents de plus à l'arrière. Le souffle doit s'habituer avant de trouver son rythme. Pendant quelques minutes,

le silence règne. Pour le plus grand plaisir de Jérôme. Cependant, quelque chose l'intrigue. Il aimerait bien savoir, après tout, quel est-ce parcours atypique que Loïc sous-entendait. Comment en vient-on à monter sur une bécane? A s'entraîner régulièrement? A imposer cette passion dans sa vie, lui accorder de plus en plus de temps? Il repense à ses propres motivations. Lui non plus n'avait pas suivi ce qu'on pourrait appeler une logique sans détours.

Il jette un regard vers Loïc. Leurs yeux se rencontrent. Il semblerait qu'une complicité puisse naître automatiquement, là, maintenant, entre les deux hommes. Un échange évident. Comme de vieilles connaissances se retrouvant par hasard. Et pourtant, une gêne empêche un franc épanchement. Après l'échange de quelques détails techniques, Jérôme s'étonne que Loïc connaisse aussi bien la mécanique, enfin il veut dire, pour son âge.

- C'est pas une question d'âge.

- Un peu quand même. C'est dû à toute cette électronique. De mon temps... Loïc a sourit. Jérôme a saisi l'ironie.

- Ben oui, j'ai 65 ans. Loïc veut ajouter quelque chose, Jérôme l'en empêche, en abaissant deux ou trois fois sa main gauche.

- Ouais, je sais, je ne les fais pas. Mais, je te rassure, ils sont bien là. Tu vois, dans ma jeunesse, la mécanique c'était de la mécanique, un point c'est tout. Pas besoin d'un ordinateur pour déterminer une panne dans le moteur d'une deux chevaux. J'avais une 4l quand j'ai commencé à conduire. Sans être un as de la mécanique, hé bien, elle n'a jamais vu un garagiste. Avec un pote, on arrivait même à la bricoler un peu. Pareil pour tout, la machine à laver par exemple. Toute la société était plus simple. On pouvait s'arranger. Tu vois, quand les flics t'arrêtaient pour excès de vitesse, tu pouvais t'expliquer, parlementer. Aujourd'hui, ils te flashent et tu reçois la contravention

par courrier. Bientôt, ils prélèveront directement le montant de l'amende sur ton compte, tu verras.

Loïc sourit. Ce gars là, il lui plaît bien. Franc du collier.

- Avec le vélo, c'est ce qui m'a plut. Mettre ses doigts dans le cambouis, effectuer les réglages soi-même. Les générations suivantes ont grandi dans l'informatique. Mis à part quelques cracks, la plupart font confiance à cette sophistication à outrance en n'y connaissant rien. Si ça tombe en panne, on fait appel à un spécialiste quand on ne change pas carrément le tout.

- Oui, t'as raison. On ne répare même plus une télé ou un lave linge, on en achète un nouveau.

- Pardi! Toujours consommer davantage. On est en train de se faire bouffer par toute cette informatique. On n'y comprend plus rien, on ne maîtrise plus rien, on subit, voilà tout.

- Si ça peut te rassurer, je suis un peu comme ça, moi aussi, malgré mon âge. Enfin, j'ai bientôt quarante ans, j'ai roulé ma bosse comme on dit.

Jérôme se tourne un instant, pour comparer cette révélation avec le résultat apparent, voir si l'âge correspond bien au physique, si la carrosserie coïncide avec le compteur. Il ne peut s'empêcher de constater que, à l'inverse de ce qu'on lui dit sans arrêt, chez Loïc, ce serait plutôt le contraire. Il paraît largement plus que ses proches quarante années.

L'étonnement de Jérôme n'a pas échappé à Loïc.

- Ouais, moi je ne fais pas mon âge non plus, hein? Il faudrait bien en ajouter dix de plus.

- Bah, l'important c'est l'âge qu'on a dans sa tête.

Une manière polie d'affirmer que Loïc est marqué par les années. Celui-ci ne s'en formalise pas. Après tout, c'est vrai, on lui donne régulièrement dix ans de plus. Ce que Jérôme ne sais pas, c'est que, moralement, c'est pareil. Loïc

a vieilli prématurément. On a tous un secret dans sa vie. Quelque chose qu'on ne dévoile pas facilement.

Quelque chose qu'on tait. Pas par honte, plus par commodité.

Loïc n'a pas envie d'en dire davantage, de défiler la pelote amère.

Il n'y tient pas.

Mais ils sont tous les deux embarqués dans un périple assez singulier. Et déjà, le premier lacet se profile, là-haut, au bout de cette longue ligne droite bien pentue, traçant au milieu des prés en fleurs une ligne évidente mais cruelle.

Et puis, ce Jérôme lui inspire confiance.

- Les choses sérieuses commencent.

- C'est juste une entrée en matière, une porte d'accès en quelque sorte.

Jérôme se détend sur ses pédales, déployant sa carcasse nullement altérée par des kilos superflus. Ses épaules oscillent de droite à gauche dans un lent balancement, une horloge bien huilée. Son rythme cardiaque s'est accéléré, sans atteindre toutefois les 160 pulsations minute, il gère sa respiration, la bouche grande ouverte. Il grimpe en souplesse, essayant de ne pas puiser dans ses réserves, pas encore.

Loïc imprime un style plus haché. On voit tout de suite le novice, celui qui n'a pas encore un vrai tableau de chasse à son palmarès. Il manque de réflexes, cette attitude instinctive qui vient naturellement à celui qui a une longue pratique derrière lui, une expérience conséquente, l'habitude d'écouter ses sensations, de suivre son propre tempo. On voit bien qu'il cherche le bon braquet, une fois assis sur sa selle, écrasant rageusement les pédales, puis l'instant d'après se levant dans un mouvement forcé qui lui demande davantage d'air. Sa silhouette, plus ramassée que celle de Jérôme, accentue cette impression de lourdeur

sur le vélo. Là où Jérôme est aérien, semblant survoler le bitume, Loïc passe en force, brûlant davantage ses muscles, développant plus d'énergie. Finalement, les vingt cinq ans qui les séparent sont bénéfiques au plus ancien.

Cette première rampe avalée, les deux hommes virent à droite dans un lacet qui expédie la route sous l'ombre de pins malmenés par le gel et les tempêtes. Il commence déjà à faire chaud. Loïc s'éponge le front du revers d'une main, le souffle court tandis que Jérôme récupère en prenant de profondes inspirations. Son visage est sec, à peine coloré par l'augmentation de son rythme cardiaque. Loïc remarque la facilité de l'ancien. S'il se sent capable, sur un sprint, une attaque, de lui prendre rapidement cent mètres, il se demande bien s'il pourra suivre ce métronome jusqu'au bout, jusqu'au sommet.

- C'est l'expérience qui parle là, non?

- Bien obligé. Tu sais, à soixante ans, tu ne peux plus te permettre des accélérations comme à quarante. Je suis un diesel. Long au démarrage, mais une fois lancé, je ne m'arrête plus.

- Je vois.

Il se détourne et envoie un gros crachat sur le bas côté. Il lui semble qu'on vient de lui récurer les poumons à l'eau de Javel.

La pente s'est un peu adoucie après le premier lacet, l'ombre accorde une fraîcheur idéale pour la récupération. Les deux hommes grimpent à nouveau côte à côte.

- Je l'ai sentie passer cette première rampe!

- Tu devrais économiser tes forces, tes mouvements en danseuse sont trop désordonnés, tu perds de l'énergie dont tu aurais besoin pour enrôler les jambes.

- Ouais, je sais. On m'a dit que j'étais trop fougueux.

- Tu fais partie d'un club?

- Un club? Non, non.

Loïc hésite. Il n'a pas envie de déballer son passé. Devant

un inconnu. Pourtant une force le pousse à se confier. Justement parce que c'est un inconnu. Il n'a pas de comptes à lui rendre. Rien qui puisse lui porter préjudice. Au contraire, il doit crever l'abcès, se prouver qu'il est capable de nouer à nouveau des relations saines avec les gens et cela ne peut se bâtir sur un mensonge, fut-il par omission.

- En fait, j'ai commencé le vélo sur le tard. Il y a à peine cinq ans. Je faisais partie d'un groupe. Une sorte de thérapie.

- Se soigner par le vélo? Beau programme!

- Oui, enfin, pas tout à fait.

- Et tu n'avais jamais enfourché une machine avant?

- Jamais. J'ai dû tout apprendre. On a presque dû m'adapter des roulettes au début.

Les deux hommes partent d'un rire qui résonne sur les flancs de la montagne avant d'être avalé par le grondement d'un torrent qui dévale les pentes en plusieurs sauts sur de lourds rochers, des pierres d'un bleu foncé luisantes sous le jet blanchâtre de l'écume.

Loïc cesse de rire d'un coup.

- En fait, je sortais de prison.

Jérôme a eu un temps de roue libre. Une seconde, ses muscles ont cessé de répondre au commandement du cerveau. Cela dépasse l'étonnement, une surprise qui vous fige littéralement.

On peut aisément définir un être humain, tracer son portrait intérieur, déterminer son psychisme, analyser ses pensées rien qu'en observant sa réaction au devant de révélations simples, mais en quelque sorte, définitives. L'annonce de la mort d'un proche, la découverte d'une maladie grave, la révélation d'une paternité, la confession d'un amour, la rencontre avec celui ou celle qu'on admire de même que la confrontation avec votre pire ennemi. Dans la joie ou dans la peine, il est quelques phrases, pas

plus d'une dizaine, qui permettent de se faire une idée précise du comportement psychique d'un individu au vu de sa réaction. L'aveu d'avoir fait de la prison, d'avoir été mis à l'écart de la société, d'avoir payé (combien?) pour une faute commise (laquelle?) fait partie de ces énoncés.

Chacun a sa propre conception de l'univers carcéral, largement documenté par un nombre infini de livres et de films, de reportages et d'articles, ainsi que de la psychologie des détenus, nettement plus secrète. Comme il existe mille façons de se trouver prisonnier derrière des barreaux, il y a mille visions de la prison, vu du dehors. Chacun a son opinion. La prison ne laisse personne indifférent. Pour Jérôme, cela s'ajoute à sa douloureuse expérience, non qu'il ait été lui-même emprisonné, mais une personne très proche avait commis un délit et fut jugée coupable, il y a de cela bien longtemps, une éternité lui semble-t-il. Et là, devant cet homme dans la force de l'âge, qui partage sa passion des deux roues et de la montagne, lui revient une foule de sentiments, de perceptions diverses, malheureuses et douloureuses. Comme si on lui jetait son passé à la figure. Un passé qu'il croyait loin derrière lui, jeté dans un puits bien profond, perdu au fond des oubliettes de sa conscience.

- Ca surprend toujours.

- Quoi?

- Quand j'annonce que j'ai fait de la prison, les gens ont un mouvement de recul, une appréhension. Alors, j'hésite à m'épancher là-dessus.

- Non, non, ce n'est pas ça. C'est juste que...

- Tu sais, il y a cent raisons pour être incarcéré. Je n'ai jamais tué personne, ni volé quoi que ce soit.

- Je ne te demande pas de détails. Visiblement, tu as payé ta dette. Basta.

- Oui. C'est du passé tout ça. Enfin, un séjour derrière les barreaux, ça marque, et tu ne peux plus dormir du

sommeil du juste. Forcément t'y penses tout le temps. Ça remet en question toute une vie. Et dans les rapports avec les autres, sa famille.

L'allure avait nettement faibli suite à la révélation de Loïc. Jérôme avait été sonné et c'est son compagnon qui relança la cadence. Pendant quelques hectomètres pas un mot ne s'échappa de leurs lèvres. Pourtant, les deux hommes le savaient, quelque chose les unissait désormais. Plus qu'un secret, un pacte.

Le soleil était maintenant plus haut, eux-mêmes s'étaient élevés au dessus de cette zone où, immanquablement, il subsiste des zones d'ombres. A un certain point, passée une limite bien définie, il ne reste que l'ombre du feuillage des arbres pour vous abriter des rayons ardents et, plus haut, dans quelques kilomètres, plus aucune végétation ne permettrait de s'abriter derrière des faux-semblants. Une certaine altitude atteinte, personne ne joue plus, ni sur le vélo, ni dans des convenances sociétales, des mensonges préfabriqués, une politesse de salon.

- T'as des enfants, toi? Jérôme ne répondit pas tout de suite. C'était un sujet sensible. En d'autres lieux et d'autres personnes, il aurait arrangé un petit mensonge bien inoffensif.

- Juste un fils, avant d'ajouter faiblement, on ne se voit plus guère.

- Les années séparent plus radicalement qu'un train qui part ou qu'un avion qui décolle.

- T'es poète, toi, par moments! Loïc sourit. En cellule, on le surnommait le philosophe.

- Et toi? Des enfants?

- Non, j'ai pas eu le temps.

- Oh, pardon, je ne vou...

- Non, non, c'est pas ça. Tu sais, mon séjour derrière les barreaux c'est pas toute ma vie quand même. Non, je dirais plutôt que ça ne s'est pas fait, c'est tout. Par manque

d'attention. Plus jeune, je ne regardais que mon nombril. Difficile de nouer des relations basées sur la confiance dans ces cas là.

- C'était quoi cette thérapie par le vélo? De la réinsertion?

- En quelque sorte, oui. En fait, ils avaient imaginé un programme d'aide par l'activité physique. Il faut dire que dans mon groupe, il y avait des vraies têtes brûlées. J'étais l'intello de la bande, pourtant je n'ai guère dépassé le bac, tu sais.

Loïc savait qu'il allait s'épancher maintenant. Le moment était venu, plus question de faire machine arrière. Tout comme il s'était lancé dans cette ascension ce matin, il fallait qu'il aille jusqu'au bout de sa confession. Il ne savait pas encore quel exercice serait le plus difficile.

- Je venais de tirer six mois quand un gars est venu à la maison d'arrêt. On nous a réuni. Pas tous. Le directeur avait dû faire un premier choix, je crois bien que tous étaient des toxicos. Pas de longue peine en tout cas. Ce mec, il m'a plu d'emblée. Il ne nous considérait pas comme des détenus, simplement comme des gars qui étaient là, comme pour entamer un match de foot. Sauf qu'il n'était pas question de foot. Ca en a rebuté quelques uns. On a formé un petit groupe.

Pas loin de la centrale, il y avait un ancien circuit auto. Sept bornes. Grillagé. Ils n'étaient pas dingues, les mecs! De toute façon, la plupart sortiraient d'ici moins d'un an, alors. Trois fois par semaine, on roulait sur d'antiques machines pesant des tonnes. Pas de vitesses indexées et des cale-pieds en lanières.

Le gars en question, il s'appelait Ronan. Vingt ans auparavant, il était un espoir du cyclisme national. Une vraie fusée. Au sprint, il mettait tout le monde d'accord. Il roulait depuis l'âge de douze ans. Encadré comme un pro, il ne s'occupait que d'appuyer sur les pédales. Il suivait vaguement un programme scolaire en alternance. Il

bouffait diététique matin midi et soir. Et les ampoules qu'on lui tendait, il les avalaient aussi. A dix huit ans, il était déjà néo-pro. Les cours, c'était terminé. Les ampoules aussi. On lui faisait carrément des injections. Quand il gagnait une course, il n'était même pas entamé, juste excité. Il repartait faire cent bornes pour se calmer. Des nuits, il se levait et tournait les jambes sur le vélo d'entraînement. Il participa à ses premières courses avec des pros. Il en gagna quelques-unes. Six mois avant de passer définitivement professionnel, il remporta un championnat, je ne sais plus lequel. Contrôle antidopage. Positif. Tout le monde nia, le staff, l'équipe médicale qui le suivait. Tous ceux qui lui avaient fourni les produits illicites. Ses coéquipiers de club le lâchèrent alors qu'ils faisaient la même chose. Lui ne s'était jamais posé la moindre question. Il avalait les produits comme on finit ses carottes râpées. Sa seule erreur était de n'avoir pas suivi les recommandations de son coach: ne jamais prendre un produit la veille d'une participation à une épreuve officielle, contrôlée. Il aurait pu continuer. Dans ce milieu, on a la mémoire courte. Et puis une suspension de deux ans, ça passe vite, ça n'empêche pas de s'entraîner. Mais il avait compris une chose : que tout était truqué, qu'on jouait avec des règles qui n'avaient rien à voir avec le sport, des règles qu'on ne retrouve qu'en économie, dans les grandes entreprises, sur les marchés financiers : tout était permis à condition de gagner et de ne jamais se faire prendre.

Il était dégoûté. Il a voulu tout envoyer promener, ne plus jamais entendre parler de vélo. Ne plus jamais poser son cul sur une selle. Pendant six mois, il a tout coupé. Puis il a compris. Depuis, il entraîne des gamins, des ados difficiles, il va même jusque dans les cours de prison pour faire partager son amour du vélo et, accessoirement, sa haine du dopage.

Loïc jette un œil en coin à Jérôme. Celui-ci est bien posé sur sa machine, visiblement à l'aise. La chaleur qui progresse est atténuée par l'altitude gagnée, quelques dizaines de mètres à chaque virage, à chaque lacet. Il a de l'allure. Il n'est pas sûr que lui-même ait le même aspect. Son visage doit être plus rouge, la sueur perle davantage sur son front.

- Ca fait longtemps que tu roules?

- Pour parler franchement, pas tellement. Pas plus que toi, je pense.

Jérôme aimerait en rester là. Finir de grimper ce col, basculer dans l'autre vallée comme on tourne la page d'un livre, laissant les mots et les phrases derrière soi. Ne plus avoir à y revenir, à y penser sans arrêt. Mais cette fois, les mots venaient tout seuls, un peu comme cette ascension où il a l'impression de rouler tranquillement, sereinement.

- Tu vois, moi aussi j'ai été un peu... obligé je dirais, oui, d'une certaine façon, obligé de faire du vélo. C'était ça ou la marche à pied. Pas un sport violent en tout cas.

- Ouais, enfin, je trouve parfois que le vélo c'est violent, non? Attaque les dernières rampes du Galibier ou les ultimes kilomètres du Tourmalet, tu m'en diras des nouvelles!

Nouveau sourire complice des deux hommes.

- Surement. Mais d'un point de vue médical, le vélo c'est bon pour le cœur. Bon, faut peut-être pas trop tâter du sprint, mais ça fortifie le palpitant.

- T'as eu des problèmes cardiaques?

- On peut dire ça, oui.

Loïc à son tour reste perplexe, comme si cette révélation anodine trouvait un écho dans son passé, un air de déjà vu. Il fixe plus intensément cet homme plié sur sa machine qui, de temps en temps, dans un lent mouvement où chaque geste est étudié instinctivement, se déploie pour

relancer sans aucun effort apparent. Il repense à certains moments de sa vie, une décision prise en réaction à une autre qu'il a subie, une stupide vengeance comme si une nouvelle privation pouvait en combler une plus ancienne. Mais Jérôme enchaine déjà. C'est un diesel, autant sur le vélo où il lui faut de la distance pour s'exprimer pleinement que dans ses paroles qu'il ne délivre que parcimonieusement et à des personnes de confiance.

- Il y a dix ans, j'ai fait un arrêt cardiaque. J'ai failli y rester. Mais le plus dur, ce furent les mots du cardiologue. Il n'a pas pris de gants, il savait à qui il avait à faire. Fallait me faire peur, me foutre une bonne trouille pour que je change de vie. Alors, il y est allé carrément. J'ai compris. Et comme un petit enfant apeuré, j'ai suivi tous ses conseils et je me suis mis au vélo. Parce que la marche... Enfin, bon. Je ne le regrette pas.

- En effet, ça doit faire quelque chose de se voir partir. Un peu comme de tuer quelqu'un. Après, tu ne peux plus voir les choses de la même façon.

- Mais... Tu m'a dis que tu n'avais tué personne.

- Non. Enfin, pas directement.

Loïc s'est piégé tout seul. Il ne voulait pas en parler. Il aime bien nouer une conversation, échanger des propos avec les autres. Mais quand ça devient trop personnel, trop intime, il se sent mal à l'aise. Cet homme lui inspire confiance, mais il y a quelque chose d'indéfinissable en lui qui le gêne. Comme on se déshabille plus facilement devant de parfaits inconnus ou dans des vestiaires que devant ses parents.

- Au procès, il a été reconnu qu'il y a eu non assistance à personne en danger.

- On ne met pas quelqu'un en prison pour ça.

- Si. Dans mon cas, si.

Nouveau lacet, plus pentu celui-là. Les deux hommes se

regardent, comme pour se jauger. Ils n'ont pas gravi la moitié du col mythique et cette grimpée se déroule autant en tournant les jambes et relançant régulièrement que dans un ping-pong étonnant où les mots sont souvent plus raides que le pourcentage moyen du bitume.

Leurs souffles s'harmonisent maintenant. Chacun grimpe avec son propre style, mais ils font équipe. Tout comme leur conversation, où chacun emploie ses mots à lui, forme des phrases qui lui sont propres, mais ils pourraient tout aussi bien parler d'une même voix. Ce qu'il ont à se dire, c'est un peu la même chose. Deux angles différents d'un seul et même problème comme les deux versants d'un unique col.

- A dix-sept ans j'ai fait quelques conneries. Des bêtises de jeune con. J'ai touché à la drogue. Au début, c'était juste pour se marrer entre copains. Quelques pétards, rien de méchant. Mais avec cette saloperie, il faut savoir ne pas dépasser ses limites. Par la suite, j'ai longuement pensé aux tribus primitives qui utilisaient des narcotiques. J'ai pas mal de trucs là-dessus. Ils maniaient la dope avec beaucoup de précaution et surtout, jamais seuls. Quand tu commences avec n'importe quelle drogue, y compris l'alcool et la cigarette, il faut savoir rester le maître, comme avec une meute de chiens, sinon tu te fais bouffer complètement. C'est allé très vite, d'autant plus que quand tu mets un pied là dedans tu es déjà fragile au fond de toi. Bref, de l'herbe, je suis passé aux cachets, à la cocaïne, puis aux piquouzes.

- Ton père n'a rien remarqué?

Jérôme avait posé la question avec le plus grand naturel, comme si le problème le concernait.

- Pourquoi mon père?

- Je veux dire, enfin, tes parents. Ils n'ont pas vu ce qui se passait?

- Non. Bon, c'était compliqué. Trop long à expliquer. En

tout cas, je me suis retrouvé dans une situation où je ne pouvais plus m'en sortir. Je revendais pour pouvoir me payer mes doses et dès lors, je me droguais seul et, tu connais l'expression?

- Quelle expression?

- Au début, tu en prends pour être bien. Après tu en prends pour ne pas être mal. J'en étais là.

- Laisse-moi deviner. Les flics t'ont choppé en train de dealer?

- Oui, mais indirectement. C'est plus glauque que ça. Tout ce que j'en sais de cette putain de journée, c'est ce que les flics m'ont raconté plus tard. J'étais trop pété pour pouvoir me rappeler quoi que ce soit.

Donc, j'avais un pote, enfin un pote, on n'a plus d'amis quand on en est arrivé là où j'étais descendu. Ce gars là était dans le même état que moi et j'ai souvent repensé plus tard que j'aurais pu être à sa place et lui à la mienne. D'un sens, j'aurais préféré. La vie est injuste parfois.

Ce jour là, nous étions dans une chambre avec un vague type que je n'avais vu qu'une ou deux fois. Félix, c'est mon pote, a du faire un mélange pas très indiqué, enfin, bref, il a eu un mauvais trip et nous deux, on n'a rien pu faire pour le sauver. Nous étions des larves. Pas même pensé à appeler une ambulance, demander des secours...

Loïc stoppa son récit. D'abord la pente se corsait, maintenant à flanc de montagne, chauffée à blanc le long des rochers et surtout, les souvenirs l'écrasaient.

Jérôme observait son compagnon. Malgré la tenue de cycliste, malgré le casque qui lui dissimulait une partie de sa tête, il en était convaincu désormais.

- Dans un sens, ça valait mieux que je ne me rappelle pas trop cette saloperie de journée. Le problème c'est au procès. Le juge a voulu faire un exemple, il en faisait une affaire personnelle. Le gars que je connaissais à peine venait d'un milieu très aisé. Ses parents avaient pris sa vie

à bras le corps, l'avaient tiré du monde de la drogue, avaient engagé le meilleur avocat et entendaient bien tout me mettre sur le dos...

Jérôme écoutait le récit de Loïc. Son cœur se serrait. Une étrange émotion grandissait dans sa poitrine, remontant jusque dans sa gorge. Il cracha. Mais un insupportable arrière goût demeurait dans son gosier. Un goût de culpabilité.

- Normalement, enfin ce que m'avait dit mon avocat, je devais m'en tirer avec une peine minime, sûrement avec sursis. Le hic, c'est que les flics avaient trouvé une bonne réserve de dope, sans doute apportée par ce mec. Nous n'avions jamais plus d'un ou deux jours d'avance Félix et moi. Là, pour le coup, je tombais pour détention et revente vu la quantité. Le jury n'a rien voulu savoir. Il y avait la mort d'un homme. On m'a tout collé sur le dos. La famille du gars en question avait des appuis, des relations. Une vraie justice à deux vitesses. Et moi, je n'avais rien. Personne pour me soutenir.

Personne.

Pas même mon père.

Un crissement de pneus dilatés sur le bitume.

Un ronronnement qui se rapproche.

Le silence rompu par le bruit d'un moteur qui lance l'assaut à la montagne. On entend les rapports descendre à l'approche d'un lacet, puis les vitesses tombant, les unes après les autres, dans un fracas de tous les diables.

Enfin, le vacarme envahit tout l'espace, un écho renvoie la tornade bruyante d'une vallée à l'autre. L'engin passe, pétaradant à souhait, puis, très vite, les explosions du moteur s'éloignent, se confondent bientôt avec l'air.

Jérôme et Loïc sont assis au bord de la route. L'ancien sur le cadre de son vélo, les coudes sur les cuisses, la tête se relevant de temps en temps. Le plus jeune, le cul par terre,

son vélo couché sur le talus. Lui aussi a une position de replis. Personne ne dit un mot. Quand il relève la tête, Jérôme contemple les sommets alentour, la brume qui monte de la vallée, mais il ne voit qu'un passé révolu, qu'il croyait oublié depuis longtemps. Loïc semble lessivé. Nullement par les efforts consentis sur sa machine, mais bien plus par l'émotion qui l'étreignit d'un seul coup, il y a à peine cinq minutes. Il était devenu pâle en quelques secondes. Jérôme lui demanda si ça allait. Il répondit en mettant pied à terre, puis se recroquevillant dans la position d'un perdant, battu au sprint, éliminé lors d'un championnat, échouant dans une compétition.

Jérôme s'était arrêté lui aussi, comme si son destin était lié à celui de Loïc désormais. Ils n'avaient pas échangé un mot. Chacun ressassait ses propres idées, ses souvenirs douloureux.

Jérôme rompit le silence par quelques mots totalement étrangers à ce qu'ils avaient en tête.

- Allez, on ne va pas se laisser impressionner par un géant des alpes quand même!

Jérôme posa sa main gantée sur l'épaule de Loïc. Un geste paternel.

Loïc sourit. Une porte s'était ouverte dans son esprit. Son cœur battait plus lentement, il respirait mieux à présent. Il lui semblait avoir franchi une étape, s'être libéré d'un poids qui l'empêchait de se réaliser pleinement.

Il enfourchèrent leurs bécanes et, dans un second souffle, relancèrent d'un même coup de pédale jusqu'au lacet suivant.

- Cette montée est un véritable traquenard. Quand la pente se calme un peu, c'est pour mieux s'élever au prochain lacet.

Jérôme commençait à bien connaître les pièges de cette route serpentant entre les sapins et les mélèzes. Bientôt ce

seraient les alpages. Rien que de la rocaille et de l'herbe rase et toujours un pourcentage très exigeant. Aucun répit, car dans les rares moments de récupération, il fallait s'attendre à un nouveau mur ensuite. Un peu à la façon d'un maître vicieux qui laisserait du champ à la laisse du chien pour mieux tirer dessus ensuite, étranglant la pauvre bête qui s'était sentie libre un instant.

- C'est agréable de grimper avec quelqu'un qui connaît le terrain, ça évite les mauvaises surprises.

- Je le dis toujours: quand on reconnaît le parcours, c'est déjà la moitié du travail effectué.

Loïc regardait Jérôme de biais. Il voulait engager la conversation sur un thème précis mais ne savait pas comment s'y prendre. Il décida que le meilleur moyen était d'y aller franco.

- Ton accident... Ton alerte cardiaque... C'était grave?

- Assez, oui. Je suis resté trois jours entre la vie et la mort. Même pas un coma, non. Je ne sais plus très bien le terme. Bref, il fallait fortifier mon cœur, apparemment un peu trop faiblard.

- D'où le vélo...

- Exactement. Le cardiologue m'a expliqué que le mieux était de pratiquer une activité physique peu violente, de manière à renforcer le muscle cardiaque. Certains font de la musculation, il fallait que je muscle mon cœur. En douceur.

Alors, j'ai commencé par tourner les jambes sur un vélo d'appartement. Puis, très vite, il m'a fallu la nature, être dehors. J'ai fait l'acquisition d'une machine pour débutant, une bécane que les mecs que je croisais ne gardaient même pas. J'ai roulé, roulé. Puis j'y ai pris goût. J'ai progressé. J'ai repris le boulot doucement, mais je continuais à avaler des kilomètres. J'ai changé de monture. J'ai vu la différence! Plus rigide, plus nerveux, plus léger. C'était un plaisir de sortir. Ca reste encore un plaisir.

- Tu... Ta famille... Ils t'ont soutenu?

Les mots s'étaient échappés difficilement. Jérôme eut encore plus de difficulté à formuler des phrases de réponse.

- Je crois que c'est peut-être ça qui a été le plus dur. Souffrir physiquement, c'est éprouvant, ça fait atrocement mal, mais tu peux lutter contre. Un bon moral, une force psychique sont le meilleur des médicaments. Mais s'apercevoir qu'on est seul, résolument seul face à de telles épreuves, c'est dur. Insurmontable.

Loïc comprenait parfaitement. N'avait-il pas été, lui aussi, à l'instant le plus cruel de sa vie, abandonné par sa seule famille? L'impression de se débattre dans l'eau ou dans une épaisse couche de poudreuse. Aucun appui, aucun repère. Rien sur quoi se hisser, personne sur qui pouvoir se reposer.

- J'en ai voulu à mon fils.

Jérôme lança un regard vers Loïc. Un regard qui pouvait aussi bien dire : tu peux comprendre ça? Ou encore tu vois de quoi je parles? Et puis à ma place qu'aurais-tu ressenti, qu'aurais-tu fait?

Loïc regardait droit devant lui, mais il ne voyait plus la route s'élever virage après virage. Il ne voyait plus le pierrier à sa gauche qui semblait dégueuler de la montagne, ni le vide qui s'imposait à sa droite, plongeant dans quelques brumes persistantes. Il ne voyait rien de tout ça. Il regardait en lui-même. Parfois, ce sont les expériences des autres qui permettent une vraie introspection. Loïc pensait à la solitude de Jérôme sur son lit d'hôpital et il ressentait la sienne, derrière les barreaux, en prison.

- Tu lui en veux encore?

Jérôme ne répondit pas à cette question. Le pouvait-il? Savait-il ce qu'il en était de ses sentiments envers une personne qu'il n'avait plus vu depuis près de quinze ans?

Ce fils unique, sa seule famille, il l'avait gommé de sa mémoire. Alors, Loïc enchaina.

- Tu sais, en prison, je pensais tous les jours à mon père. Tu va penser que le plus dur c'était la nuit. Hé bien non. En tôle, jour et nuit c'est pareil. Le même ennui. Je n'avais que lui. Ma mère, je l'ai à peine connue. Et il m'a fermé sa porte. Abandonné comme on se défait d'un chien au bord d'une autoroute, sans même un regard. Il ne m'a pas envoyé son poing dans la figure comme l'auraient fait d'autres pères, ni même crié une engueulade. Il n'a rien fait. Il me considérait alors comme un moins que rien, inexistant, même si j'étais son unique fils, sa seule famille. Je me demande s'il pense encore à moi.

- Tu ne l'as jamais revu depuis?

- Jamais.

- Mais... tu as essayé de prendre contact?

- Il m'a causé la plus grande blessure qu'on peut affliger à quelqu'un. C'était à lui de faire le premier pas.

L'air est plus piquant à cette altitude. Les deux hommes vont bon train, leur souffle a trouvé un rythme, leurs jambes tournent régulièrement, de temps en temps ils se dressent, se déplient davantage pour assouplir les muscles tétanisés que par souci de relance. Une communion s'opère entre les deux hommes.

- Ca change de l'entraînement. C'est si beau ici.

- C'est tout l'intérêt. Transpirer dans une salle de sport, très peu pour moi! Au début, j'ai dû me contenter d'une salle d'hôpital. Le cardiologue avait disposé trois vélos, enfin, plutôt des machines à tourner les jambes dans une petite pièce qui servait de débarras au sein du service cardiologie. Là, tous les jours pendant ma convalescence, je réapprenais à faire fonctionner mon cœur, le torse criblé de capteurs. Un électrocardiogramme était posé à côté de l'engin trapu, une barre en guise de guidon, et sur le

cadran un seul chiffre: ni la vitesse, ni les kilomètres n'intéressaient le professeur, seul comptait le tour de pédales par minute et surtout le rythme cardiaque. Je devais bien faire attention à suivre le programme qu'il m'avait concocté chaque matin. Je restais vingt minutes, puis trente et une bonne heure à la fin. Parce qu'il savait que la motivation était le principal moteur du cœur, le cardiologue avait punaisé quelques posters aux murs laiteux de ce cagibi. Des panoramas de grands cols. Il y avait les pentes du Galibier, le Ventoux posé sur un champ de lavande, le Puy-de-Dôme montrant du doigt un ciel bleu azur, les virages d'Allos, les alpages de l'Aubisque et, le plus impressionnant, l'Iseran tout juste déneigé, la route traçant un couloir entre deux murs de neige hauts de trois bons mètres.

Quand je suis sorti avec les chaudes recommandations de continuer sur cette voie, je connaissais les images par cœur et je n'ai eu, depuis, que le désir et la volonté d'aller voir par moi-même comment c'était sur le terrain. C'est de là qu'est venue ma passion pour la montagne.

Ca m'a donné la force de tenir le coup. Petit à petit, le moral a repris le dessus...

Pendant toute la confession de Jérôme, Loïc le regardait à la dérobé. Il y avait chez cet homme une volonté, une puissance que lui-même n'avait pas. Il se dit que décidemment, les hommes sont bien inégaux face aux difficultés de la vie. Certains les traversent comme on plonge dans une eau chaude et limpide, d'autres s'y cassent les dents à vouloir les affronter directement. Quelques uns n'osent pas et reculent devant l'obstacle, plus rares sont ceux qui ignorent le danger et continuent leur chemin en passant miraculeusement au travers des gouttes d'une averse fournie. Où se situait-il, lui? Plongé dans ses pensées, il n'écoutait plus les paroles de Jérôme. Un seul mot le sorti de sa rêverie.

- ...mon fils.

Ma femme est morte quand il n'avait pas trois ans, autant dire qu'il n'a jamais eu que moi pour toute famille. Et, en retour, je n'avais que lui. Savoir qu'il n'est même pas venu me voir à l'hôpital... Juste un coup de fil. Que j'avais passé moi-même. Lorsqu'il a décroché, il y a eu un moment d'interrogation, un silence, une gêne. Puis ses mots. Coupants comme la lame d'un rasoir. Là, j'ai compris que je pouvais faire une croix sur la seule personne au monde qui comptait pour moi.

- Peut-être avait-il ses raisons.

- Que veux-tu dire?

- Je ne sais pas. Il y a plusieurs raisons. Tu l'avais peut-être déçu.

- Comment ça, déçu? Non, il n'y a aucune, tu m'entends bien, aucune raison pour laquelle un fils ne soutienne pas son père dans une épreuve comme celle-ci.

- Je ne sais pas. Je n'ai pas d'enfant. Juste un père qui m'a bien laissé tombé au moment où j'en avais besoin.

- Mais ça n'a rien à voir! Enfin, non... je... je ne voulais pas dire ça. Je suis sincèrement désolé de ce qui t'es arrivé. Mais la différence c'est que la maladie te tombe dessus sans que tu n'aies rien demandé.

- Ah oui? Tu veux dire que tu n'es pas responsable de ton accident cardiaque?

- Bien évidemment. Alors que... Enfin bon, tu me comprends.

- Oui, je commence à voir. Mais peut-être que je n'étais pas davantage responsable de ma situation d'alors que toi ne l'étais des conditions dans lesquelles tu as eu ton arrêt cardiaque.

- Je ne comprends pas bien. J'ai pas choisi de passer à deux doigts de la mort tout de même! Je n'ai pas l'âme suicidaire. Tandis que toi, enfin, je ne veux pas te faire de peine ni t'offenser en quelque manière que ce soit, mais tu

avais quand même choisi la situation dans laquelle tu évoluais.

- N'en sois pas si sûr! Il y a mille raisons pour lesquelles un adolescent plonge dans la dope, mille. Et toutes se valent même si elles ne sont pas excusables. Fragilité psychique, envie de se prouver quelque chose, trop facilement influençable, désir de quitter quelque chose et de découvrir un autre monde. On peut faire toutes sortes de conneries à dix sept ans. Se droguer n'en est qu'une parmi d'autres.

- La plus pourrie de toutes, ça oui.

- Comme tu veux. Tu as raison. Et je n'en suis pas fier, tu sais.

- Manquerait plus que ça.

- Seulement, as-tu déjà réfléchi aux causes de ton arrêt cardiaque?

- Comment ça, les causes?

- Ben oui. C'est pas venu tout seul. Tu avais une prédisposition génétique?

- Non. Pas que je sache. Le cardiologue m'a posé la même question.

- Il a dû t'en poser d'autres aussi. Sur ta qualité de vie, tes repas, ton sommeil, ton boulot.

- Quoi, qu'est-ce qu'il avait mon boulot?

- Ah, je pense que j'ai touché au point sensible, là.

- Y'a pas de point de sensible, ducon. Et puis tu m'emmerdes avec toutes tes questions. Je suis venu ici pour être tranquille peinard. Salut!

Là-dessus, Jérôme place une attaque digne des cadors de la montagne. Loïc ne peut que le laisser prendre dix, puis cinquante et au final deux à trois cent mètres. Intérieurement, il pense que pour une victime cardiaque, il a de beaux restes. Il en vient à se demander si tout cela n'est pas du flan. Un truc inventé pour provoquer la pitié. Non, pas inventé, mais sûrement qu'il en a rajouté un peu

aux encoignures. Passer à deux doigts de la mort? Tu parles. Dans ce cas, lui aussi l'a vu en face, cette salope. Il n'a pas forcé l'allure. Il continue de grimper à son rythme. Tant pis pour la rencontre. On n'est pas obligé d'être ami avec tout le monde et le monde entier ne saurait être votre ami. Ca, il le sait. Il l'a appris en prison, et au dehors aussi. Ne pas le savoir à bientôt quarante ans, ce serait pitoyable. Cette petite altercation n'a même pas fait bondir son rythme cardiaque. Il s'étonne de rester paisible, bien assis sur sa machine, tournant régulièrement les jambes, négociant chaque lacet en danseuse en mettant un braquet un peu plus gros pour délasser ses jambes. Le paysage est splendide. Il approche de la cote deux mille et l'air est plus clair, pourtant il ne ressent pas le manque d'oxygène, à peine perceptible pour un gars bien entraîné, il est vrai. Autour de lui, sur la pente que la route fend, ce n'est plus que pierriers, rochers en saillie et lichens sur les pierres. Un monde minéral. Le col n'est plus très loin. Une silhouette se détache devant lui. Jérôme. L'attend-il? A-t-il quelque remords? Ou bien son accélération de tout à l'heure l'a mis dans le rouge? Peut-être a-t-il de nouveau un problème cardiaque? Cette fois, Loïc ne veut pas être absent. Il se lève sur les pédales, enclenche deux pignons de moins à l'arrière et rejoint l'ancien.

Les poumons brûlent la poitrine de Jérôme. Cette attaque l'a mis dans le rouge d'emblée. Jaillir comme il l'a fait dans un grand col tout en étant énervé, c'est déjà pas conseillé à celui qui a un cœur en béton. Mais on ne fait rarement les choses par logique, n'est-ce pas? Une force l'a poussé à montrer à ce blanc-bec ce qu'il avait dans le ventre. La fierté? L'orgueil? Une vanité mal placée en fait. Bien sûr qu'on ne choisit pas toujours de faire les choses. On réagit à l'instinct quand cela touche à notre intégrité, à notre moi intérieur. Bien sûr qu'un jeune ne se drogue pas

de plein gré, en connaissance de cause. Bien sûr qu'on ne fait pas d'arrêt cardiaque sans raison. Toutes ces pensées, Jérôme les voit défiler dans son cerveau comme un jour de quatorze Juillet. Serions-nous prisonniers de notre milieu, englués dans les filets que nous tendent les autres, et en premier lieu ceux que tissent notre famille, nos amis et connaissances proches? L'influence se traduit soit par l'imitation, soit par le rejet, la révolte. A chaque moment de notre vie, nous réagissons. Nos prises de position que l'on croit dictées par notre propre volonté ne sont que des réactions à des situations établies par d'autres puis, à notre tour, nous interagissons sur le destin de nos semblables. Toutes ces interrogations naissent dans l'esprit tourmenté de Jérôme sans y trouver le moindre début de réponse. Lentement, un remords grandit dans sa conscience.

Loïc n'est pas le premier à invoquer les raisons, les causes qui ont déclenché son arrêt cardiaque. Mais il est des questions qui sont réservées à une certaine catégorie socioprofessionnelle. La santé touche tellement à notre intimité qu'on ne supporte pas que d'autres que le personnel du corps médical nous interrogent, nous scrutent, nous dissèquent, pour autant que ce soient des proches avec qui on partage tout. Alors un inconnu rencontré sur une route de montagne.

Dans les semaines d'hospitalisation qui ont suivi son accident, il s'est beaucoup remis en question. La peur de mourir peut nous faire changer de comportement. Combien de personnes ayant côtoyé l'au-delà, embrassé la grande faucheuse, vu la mort en face ont changé du tout au tout. Pari sur la vie? Sombre prémonition? Une leçon à retenir? Superstition ridicule? Ou plus exactement une révélation.

Notre corps se charge parfois de nous faire comprendre qu'on le maltraite. Il nous envoie de petits signes tous les

jours mais nous ne savons pas ou nous ne voulons pas les remarquer. Puis, un jour, il emploie les grands moyens. Parfois il va trop loin, parfois nous ne comprenons pas, nous ne voulons pas comprendre le message. Pour ceux qui s'aperçoivent de leurs erreurs, une nouvelle vie commence. En sortant de l'hôpital, Jérôme a tiré un trait sur beaucoup de choses du passé. Terminé les cadences délirantes au boulot, terminé le stress qui jusque là le motivait, le portait. L'adrénaline, il allait la distiller au goutte à goutte. Il troqua le tennis où il était tout de même classé contre le vélo, chaudement recommandé par son cardiologue. Il changea de service au sein de sa boîte, divisant son salaire par deux. Tous ses anciens collègues ne comprirent pas son attitude et mirent sur le compte de la peur d'une rechute sa décision de changer de vie. C'est effectivement bien cette peur qui fut à l'origine de sa modification de rythme de vie, mais aussi la peur de continuer une vie qui n'est pas la vie.

Il ralentit son quotidien, prit le temps de lire le journal, même de remplir parfois les grilles de mots croisés, savoura de copieux petits déjeuners en lieu et place d'un café trop fort vite avalé sur un bout de comptoir ou en s'habillant à la hâte dans son immense appartement. Il avait gardé le même studio sous les toits d'un quartier huppé de la capitale après la disparition de sa femme. Son unique fils n'avait pas trois ans. Son fils qui l'avait déçu, qu'il n'avait pas compris. Il lui avait tourné le dos pour une lugubre histoire de drogue, procès, prison. Cette évocation de son propre fils le fit penser à Loïc. Il avait étonnamment le même parcours que son fils. Lorsqu'il avait mentionné certains détails de sa vie passée, Jérôme l'avait observé plus attentivement, à la recherche d'un indice, la forme des oreilles, la courbure du nez, ses yeux, le menton volontaire. Mais le casque lui dissimulait sensiblement la tête de son compagnon de route et puis, ça

faisait si longtemps...

Après coup, Jérôme se sentit piteux de sa réaction d'orgueil face à une simple question d'un inconnu. Il l'avait touché au point essentiel de son être, pour ça il avait raison.

Certains jours lors de sa convalescence, il lui arrivait même de penser que son accident cardiaque, il en était un peu responsable. Beaucoup, même. C'est pour ça qu'il avait tout changé. Qu'il avait changé.

Maintenant, il comprenait de la même façon qu'on ne fait pas d'accident vasculaire par hasard, que ce même hasard n'était pas totalement étranger à ce qui était arrivé à Loïc. Et à son fils. Il avait admis sa responsabilité dans ses troubles médicaux, dorénavant il sentait qu'il était également pour quelque chose dans le comportement d'un adolescent qui n'avait pas connu sa mère, vécu à l'ombre d'un père tout puissant, métier de prestige, sans faille apparente (elle viendrait donc plus tard, cette faiblesse, sous la forme radicale et quelquefois définitive d'un accident cardiaque), exigeant autant envers lui-même que pour son fils. Le moindre résultat juste moyen au collège, une note inférieure à quinze au lycée et c'était des reproches à peine formulés. Les pires. Il se rendait compte qu'à vouloir considérer trop tôt son fils comme un adulte, il lui avait volé son enfance. Sans maman, sans enfance, avec un héros comme père, un père qui l'écrasait de toute sa puissance en ne voulant que le protéger, il avait cherché ailleurs la frivolité de ses quinze ans.

Jérôme entend les cliquetis de la machine de Loïc se rapprocher. Il ne prononce même pas un « désolé » inutile, leurs regards sont suffisamment éloquents pour qu'ils reprennent leur ascension commune.

Le soleil est maintenant haut dans un ciel si bleu en son

centre qu'on en a mal aux yeux de trop le regarder. Un rapace tournoie à la recherche d'une proie dans les rochers et les pierriers qui constituent l'essentiel du paysage. Ici, le minéral originel reprend ses droits comme pour souligner la pureté de l'endroit. Il semble qu'on soit revenu aux premiers temps de la formation terrestre. Plus près de la vérité. L'air est plus vif, même sous l'astre ardent. Il ne fait pas chaud, du moins ne la ressentons nous pas comme en vallée, cette moiteur oppressante, suffocante. Ici, on respire.

Ici, on ne triche plus.

Pas une parole n'est échangée entre les deux hommes qui semblent se jauger, s'apprécier. De rapides coups d'œil comme pour prévenir une attaque. Un mouvement de tête sec à la manière des gallinacés. Puis leurs regards ne fixent plus que le bitume qui étend son ruban sinueux aux flancs de cette montagne qui révèle les hommes. Parfois ils lèvent brièvement la tête, cabrant ainsi leur cou, appréciant la distance qui les sépare du sommet maintenant visible, là-bas, encore assez loin.

- J'aime rien moins que cette griserie d'avant col. Les cent ou deux cent mètres qui séparent du sommet, lorsqu'on sent tous ces kilomètres d'ascension dans ses jambes mais qu'il ne faut pas encore s'avouer vainqueur. Cet ultime effort, un dernier souffle de volonté, savoir puiser dans ses forces amoindries.

- Oui. J'ai ce sentiment parfois, mais la griserie ne m'atteint qu'une fois le col franchi. Tu dois être un sacré perfectionniste, toi!

- Je l'étais, oui. Surement un peu trop même. Mais, tu sais, quand tu connais de graves ennuis de santé, tu relativises sérieusement. Ça fait prendre du recul par rapport aux futilités, tu te concentres sur l'essentiel.

- Et l'essentiel, c'est quoi?

- Ça varie surement d'une personne à l'autre, mais

généralement, ça veut dire s'apercevoir qu'on n'est pas tout seul sur terre, qu'il faut accepter les autres.

- Les autres... Ton fils, par exemple?

- Entre autres.

- Tu as réussi à lui pardonner... ne n'avoir pas été là quand tu en avais besoin?

- Non. Ca, non. Enfin, pas encore. Mais, je me rends compte maintenant que je n'ai pas été présent pour lui. Je n'ai eu que ce que je méritais.

- Encore que c'est un peu simple de résumer la vie à une question de mérite, de récompense ou de punition. Rien n'est ni tout blanc, ni tout noir. Le bien et le mal ne se combattent que dans les légendes. Dans la vraie vie, chacun est à la fois blanc puis noir, fait le bien puis le mal, il me semble.

- Je te trouve bien philosophe d'un coup.

- Tu sais ce qu'il va te montrer, le philosophe?

Là-dessus, Loïc part en danseuse. Au regard qu'il lui lance par-dessus son épaule, Jérôme voit bien que c'est par jeu et non par vexation que Loïc lui montre que, lui aussi, il peut réagir après cette belle ascension. A moitié anéanti par son accélération de tout à l'heure, il essaye de prendre la roue de son nouvel ami. Autant chercher à rattraper le vent. Dans le milieu cycliste, il existe des vantards comme partout en ce monde, mais plus souvent on rencontre des sournois d'un tout autre type, faisant mine d'être à l'agonie, de ne pas se sentir bien, avoir une tendinite ici, un reste de rhume par là, d'avoir mal récupéré, d'être lessivé. Puis ils nous font voir que tout ça était du flan, de l'esbroufe à rebrousse poil. Vraiment, sur le vélo, on rencontre parfois de beaux joueurs de poker.

Cent mètres et plus de vingt ans les séparent, inutile de se mettre dans le rouge pour rattraper ce blanc-bec. Les hectomètres suivant, Jérôme, seul, pense une nouvelle fois à sa vie. Il repasse en accéléré toutes les décisions qu'il a

prise et leurs conséquences devenant à leur tour de nouvelles causes engendrant de nouvelles prises de position. La théorie des dominos. Chaque pièce faisant tomber la suivante. Mais les chemins se recoupent-ils? Est-il possible d'exécuter des traversées à défaut de pouvoir revenir en arrière? N'a-t-on jamais la possibilité d'une seconde chance? N'a-t-on pas le droit de se tromper? C'est trop bête.

Loïc avait effectivement placé son démarrage davantage par jeu que par agacement. Il se rendait compte que Jérôme était un type bien sous des dehors d'un ours mal léché. Il pouvait lui faire confiance. Se livrer un peu, lui qui avait toujours été méfiant face aux autres. Peut-être un peu de honte aussi. La honte de la prison, mais pas seulement. Il savait que son parcours était forcément jugé par ses contemporains, et plus en mal qu'en bien. Il avait le sentiment qu'on ne pardonnait pas ses erreurs de jeunesse alors qu'en fait, s'il avait pris du recul, il aurait constaté que le rejet dont il faisait l'objet lorsqu'il se confiait provenait davantage de la peur que d'un jugement définitif. La peur que les gens bien éprouvent face à ceux qui par manque de chance, à cause de mauvaises rencontres, parce qu'ils étaient influençables, plus rarement par choix, vivaient des situations dont personne ne voudrait faire l'expérience. Tous « ces braves gens que » de la chanson de Brassens. Pas de mauvais bougres, juste des gens empêtrés dans leur quotidien, entouré de leurs valeurs, bordés de leurs habitudes, et qui avaient un mouvement de recul, rendu souvent imperceptible par trop de politesse ou de sens social, devant la vie de ceux « qui n'avaient pas suivi la même route qu'eux. »

Loïc manquait de discernement et ne voyait pas que cette peur qui terrorisait la populace qui n'aspirait qu'à une

hypothétique place au soleil les rendait renfermés sur leur petite vie. La crainte qu'un de leur proche ne glisse dans l'ornière d'où il venait, l'inquiétude de se voir anéanti par le destin, l'anxiété de se voir privé de leur petit train-train quotidien pas si folichon mais somme toute bien préférable à une vie de drogué ou un passage derrière des barreaux, jusqu'à l'effroi provoqué par ce qu'avait dû vivre et subir un repris de justice, parfois ce qu'il avait dû infliger aux autres. Au final, ils ne lui reprochaient que de véhiculer l'image d'un gars paumé, un gars à la place duquel ils s'imaginaient, eux.

Alors Loïc taisait son lourd secret. Et plus il se taisait, plus cela devenait lourd. Les seules personnes à qui il aurait pu se livrer n'étaient que ceux et celles qui étaient passés par là d'où il revenait, peut-être y étaient-ils encore, piégés, bernés, dupés par la vie qui ne faisait aucun cadeau à ceux qui n'ont rien, une vie qui n'était jamais tendre avec les faibles. Autant alors replonger tout de suite. Souvent la tentation de la facilité apparente lui avait fait ses yeux doux. Les paradis artificiels ressemblaient à des filles de joie qui, tout sourire, dévoilaient leurs charmes pour mieux vous faire tomber ensuite. Les sirènes de l'asphalte. Le paradis au bout d'une aiguille.

Il ne lui avait manqué qu'une bonne paire d'épaules sur lesquelles pouvoir se reposer au sens littéral du terme. Se reposer, profiter d'un appuis, d'un support comme une bouée lancée au milieu de l'océan des turbulences de la vie, savoir que quelqu'un est là, sera toujours là. Un repère, offrant une aide. Un guide, accompagnant et soutenant, sans pour autant tomber dans une complaisance de pacotille. Des rapports francs, honnêtes, authentiques, justes, loyaux, sincères. Une vraie amitié. Mieux, un père.

Les pensées roulaient en tous sens dans la caboche de

Loïc. La vie n'avait pas été tendre avec lui, mais il lui en restait une bonne moitié à vivre. Il ne fallait gâcher une éventuelle seconde chance. Repartir du bon pied. Il avait déjà trouvé un boulot sérieux où on lui faisait confiance, où l'on comptait sur lui. Le vélo était devenu son passe temps, peut-être même le début d'une passion. Pour les femmes, il ne voulait pas s'engager encore. Restait ce qu'il cherchait depuis si longtemps et, là, maintenant, il était certain que cela était possible.

Il coupa son effort. Ses muscles se chargèrent aussitôt d'acide lactique, lui parurent raides comme si on avait tendu les cordes d'un arc au travers de ses jambes, de son corps tout entier. Il redouta une crampe. Bu une gorgée. Il regardait le panorama impressionnant à cette altitude. Les sommets encore tout embrumés de leurs écharpes vaporeuses matinales se découpaient au loin, formant des croupes acérées que le soleil inondait, ne laissant que le bas des vallées dans une ombre de plus en plus réduite. L'air vif piquait le nez, une odeur d'ozone mêlée d'un relent minéral, presque ferreux, se répandait dans ses poumons en feu, maîtrisant un début d'incendie.

Jérôme ne fut pas long à le rejoindre.

- Vingt ans de moins, ça fait des dégâts!

- Tu parles! J'en peux plus, oui. Je suis sûr que tu devras me pousser pour finir de basculer.

- Plutôt crever, oui!

Le rire partagé s'évanouit rapidement en une quinte de toux.

- Allez, y'a juste trois ou quatre lacets pour finir. A peine un kilomètre et on le tient.

Les deux hommes roulaient à nouveau épaule contre épaule, chacun son propre style. Jérôme déployant ses longues jambes dans un mouvement impeccable, sans à-coups, une vraie horloge. Loïc un peu plus haché, davantage courbé sur sa machine. Loïc relança la

conversation, un ton plus intime, comme on parle sans ambages entre amis, entre membres d'une même famille.

- Ton fils... Tu l'as revu?

La question posée il y a encore une demi heure aurait provoqué une réponse nette, cinglante, sans équivoque. Maintenant, Jérôme ne savait plus trop quoi en dire. Son fils? Hé bien, cela demandait réflexion.

- Non. Mais Loïc sentit un léger soupçon de regret dans son intonation.

- Non, et je crois que je ne le reverrai jamais, même pas le jour de mon enterrement.

- Tu ne lui a pas pardonné.

- Non, je n'ai pas pardonné, mais lui, y a-t-il seulement pensé, au pardon?

- Ca, tu ne pourras le savoir qu'en le lui demandant.

- Et pourquoi se serait moi qui irais vers lui, qui ferais le premier pas?

Jérôme était redevenu méfiant, sur la réserve. Non, la blessure était trop grande, mal refermée, à peine cicatrisée après toutes ces années.

- Peut-être qu'il en a envie, lui, mais qu'il n'ose pas, qu'il a peur de ta réaction.

- Peur? Je ne pense pas qu'il ait peur de quoi que ce soit.

- Ah bon? Alors tu penses que la prison efface toute appréhension?

- Ca rend plus fort, plus... ça enveloppe d'une carapace, n'est-ce pas?

- Oui, absolument. Une épaisse carapace qui n'exclut en rien la peur de l'autre, des autres. On se sent fiché, étiqueté, jugé en permanence. On a l'impression que cela se voit sur notre figure. Alors, on se renferme sur soi. On se coupe de la société parce qu'on la croit contre nous. C'est très difficile la réinsertion à cause de tout ça. L'ex détenant y a sa grande part de responsabilité. Si personne ne l'aide, il ne s'en sort pas.

- Oui, mais comment tendre la main après tant d'années?
- Oh, tu sais, ça se fait tout naturellement. Parfois le présent sait effacer le passé mieux qu'un bulldozer rase un vieux quartier. Si j'avais la possibilité, la chance d'avoir mon père là, en face de moi...

Il s'arrêta un instant pour donner du poids à ses mots, se tourna vers Jérôme et, dans leurs regards croisés, il crut percevoir une lueur, comme celle qui brille soudain dans les yeux de celui qui vient de comprendre.

- S'il était là, juste en face, je crois que je ne dirais rien. Absolument rien. Je le prendrais dans mes bras et nous nous comprendrions parfaitement.

- Ca a l'air simple.

- Oui, c'est vraiment très simple et c'est pourquoi c'est si difficile pour nous qui sommes habitués à des choses trop compliquées. Il n'y a pas à réfléchir, juste retrouver ses instincts, c'est tout.

Déjà pointait l'ultime lacet. Les deux hommes prirent bien soin de prendre le virage bien large, passer à la corde vous coupait les jambes aussi efficacement qu'un couteau à pain. D'un même souffle, ensemble, ils franchirent la ligne invisible du sommet, à l'endroit exact où le dernier coup de pédale envoie dans la descente de l'autre versant. Jérôme souffla longuement, ravi. Loïc remonta la fermeture de son maillot. Ils roulèrent sans un mouvement pendant cinquante mètres avant de s'arrêter. Ils se faisaient face, le cadre de leur mécanique posé sous leurs fesses. Loïc enleva son casque d'un geste ample, libérant sa tête. Jérôme comprit alors, en voyant son visage détendu, face à lui en plein soleil, débarrassé du casque et du rictus de l'effort. Loïc s'avança d'un pas. Il enlaça Jérôme.

- Papa!

- Mon fils.

8 - Le bonhomme de neige.

Le gradé avait fait mouche. Je remarquais même une larme roulant sur la joue de la vieille dame. Tous les membres du club sortirent de leur léthargie pour se servir un verre, faire quelques pas, se détendre. Léthargie n'est évidemment pas le bon terme pour évoquer ce silence religieux qui régnait lorsque un membre du club racontait une histoire. Personne ne pensait à bouger le plus petit doigt, ni même à tousser, nous retenions même notre respiration. L'attention était telle qu'elle occupait tout notre esprit, empêchant nos muscles de se contracter. Si elle en donnait la trompeuse apparence, la pièce n'était pas le moins du monde plongée dans la somnolence, mais au contraire toute tendue vers les mots et les phrases qui emplissaient l'air. Nous n'étions plus qu'une paire d'oreilles.

Entre deux histoires, l'entracte se prolongeait. Quelques conversations se nouaient, sans aucun rapport avec le but de la réunion. Je n'entendis personne faire le moindre commentaire sur ce qui avait été raconté.

Le silence se fit à nouveau, chacun avait retrouvé sa place. Une seule personne demeura debout et cela ajouta au sentiment que j'avais déjà éprouvé en le voyant tout à l'heure. L'homme tout en hauteur n'était plus qu'une tige une fois debout. Ses jambes étaient deux échasses, ses doigts de vraies épées. Son visage demeura fermé. Il resta ainsi debout sans amorcer le moindre mouvement. Il prit une grande inspiration et débita son texte avec une voix curieusement douce, chaude et tranquille. Je ne fus pas surpris qu'il ait choisi de nous livrer un conte. Un conte de Noël en plus.

Un petit garçon semblable à n'importe quel petit garçon du même âge habitait une petite maison située juste à quelques enjambées d'une petite ville semblable à n'importe quelle petite ville.

Dans cette ville se dressait une immense usine et au milieu de cette grande bâtisse, une gigantesque cheminée qui crachait une épaisse fumée de nuit comme de jour, et cela chaque jour de l'année. Si bien qu'il était rare de voir le ciel bleu et que le soleil lui même ne brillait pas souvent. Les habitants travaillaient tous dans cette usine, gagnant ainsi de quoi manger et un toit pour dormir. Ils s'étaient résignés à ne plus voir le bleu du ciel et les rayons du soleil réchauffer leur peau.

Tous, sauf un. Approchez-vous et regardez là, assis sur le trottoir sous le grand sapin dont les branches sont elles même devenues vert gris sous la fumée et le brouillard. Il y a quelques années, ce vieil homme était encore un grand homme fier et fort. Il a refusé de travailler dans cette usine qui empêche au soleil de briller sur la ville. Alors, privé de travail, l'argent lui a vite manqué et, à la place d'une petite maison grise, il passe ses jours et ses nuits sur un banc de la place centrale ou bien assis sur le trottoir avec le grand sapin pour compagnon. Il ne parle pas plus que le conifère. Chaque jour, les gens de la ville lui apportent chacun leur tour une assiette de soupe et un quignon de pain. Le Dimanche, on lui donne une orange ou une part de gâteau au chocolat. Tous les gens l'aiment bien mais ils pensent qu'il est devenu fou après avoir quitté son travail à l'usine il y a bien longtemps.

Cette usine appartient à un gros Monsieur qui n'a guère plus de cheveux sur la tête qu'un chien n'a de dents pour mordre, alors ils les cache sous un grand chapeau tout noir.

Le gros Monsieur se déplace toujours dans une immense voiture noire qui souffle une épaisse fumée grise foncée, et fume un gros cigare, ajoutant ainsi davantage de fumée dans cette petite ville.

On ne voit que très rarement le gros Monsieur car il habite dans les étages supérieurs de son usine, et il ne marche jamais à pied, toujours il est assis dans sa grosse voiture noire qui envoie de la fumée bien grise sur la chaussée et les trottoirs.

Mais revenons à notre petit garçon qui joue dans le pré derrière la dernière maison de la petite ville. Comme la maison est un peu plus près des arbres de la grande forêt, ce matin là, une légère pellicule de neige grisonnante s'est déposée sur le pré. Et voilà notre gamin qui commence à ramasser cette infime pellicule en un monticule bientôt aussi grand que lui.

Il ne reste bientôt plus un seul flocon dans tout le pré. Mais à présent, le petit garçon façonne le tas de neige sale pour lui donner la forme d'un bibendum qui ressemble, c'est drôle, au gros monsieur de l'usine. Deux boules, une plus petite posée sur la plus grosse. Pendant des heures, notre ami le bichonne, tel un sculpteur. Il s'attarde surtout sur la partie haute du bonhomme, lui façonnant un nez bien pointu à l'aide d'un gros glaçon qui pendait du toit de la maison. Cinq morceaux de charbon forment quelques boutons sur le devant, deux branches de genêts en guise de bras. Le petit gaillard va fouiller dans la cave à la recherche d'un vieux chapeau moisi et plein de trous qu'il pose sur la tête du bonhomme.

Deux marrons bien ronds en guise d'yeux, voici un

bonhomme de neige convenable si ce n'est cette neige salie par les nombreuses fumées qui recouvrent l'horizon.

Bientôt voici la nuit. Le petit garçon rentre sagement dans sa maison, fatigué. Derrière les vitres embuées, il jette un dernier coup d'œil à son bonhomme de neige, tout loin là bas, au bout du pré, à la lisière de la forêt...

Toute la ville s'endort. Plus aucun bruit, seulement le ronflement de la grande usine d'où s'échappent encore des fumées. Une légère brise fait onduler la cime des sapins de la forêt. Une chouette hulule au loin.

C'est alors que se produit quelque chose de magique, de merveilleux, d'extraordinaire. Notre bonhomme de neige commence à frissonner, puis ses branches de genêts en guise de bras se secouent, la grosse tête dodeline et ses yeux de marrons s'ouvrent.

Le bonhomme de neige se demande bien ce qu'il fait là, tout seul au bord d'une grande forêt de sapins. Pourquoi est-il cloué au sol ? Il tire de toutes ses forces, il reste collé au sol gelé, alors il tire encore plus fort et, d'un bond, il avance d'un bon mètre. Il est bien curieux, et veut savoir quel est ce bruit étrange dans la forêt. Il pénètre donc dans l'immensité boisée.

Sous les aiguilles des sapins, il fait bien sombre et le bonhomme de neige salie a un peu peur, mais la curiosité l'emporte, alors pour se donner du courage, il chantonne une petite chanson.

Le bruit qui intrigue le petit bonhomme ce sont les hululements de la chouette, elle le guide à travers les sapins de la grande forêt et, bientôt, les arbres s'éclaircissent, laissant place aux premières pentes d'une montagne recouverte d'une neige épaisse.

Le bonhomme de neige est bien surpris : il n'a jamais vu autant de neige et d'un blanc aussi éclatant ! Il a bien du

mal à tracer un chemin dans cette énorme couche de poudreuse, mais il continue d'avancer.

Soudain, un lapin blanc bondit au dessus de son chapeau. Il s'arrête, toise le personnage de neige et s'esclaffe de rire ! Le petit lapin blanc de la montagne n'a encore jamais vu un bonhomme de neige en aussi piteux état.

- Pourquoi ris-tu ? Demande le naïf bonhomme de neige.

- Tu as ramoné les cheminées de la ville ou es-tu tombé dans une mare pleine de boue ?

Et il ne peut s'empêcher de se tordre de rire une nouvelle fois.

Le bonhomme de neige se renfrogne et continue son chemin.

- Où vas tu, grise-mine ? Lui demande le lapin.

- Je monte au sommet de la montagne.

Le vent se durcit un peu et c'est une nouvelle rencontre pour le bonhomme. Un superbe chamois arpente les flancs de la montagne. Il l'a aussitôt repéré, une grosse tache grise sur ce voile blanc. Le chamois, surpris, se met lui aussi à rire fortement.

- Pourquoi ris-tu ? Demande à nouveau l'innocent bonhomme de neige.

- As-tu vu ta dégaine ? Rétorque l'agile chamois. Quel maquillage !

Le bonhomme ne sait que répondre, mais il est bien triste. Il continue cependant son long chemin. Une lune bien ronde apparaît alors derrière un gros nuage blanc. Le bonhomme voit alors son ombre sur l'immensité immaculée de la montagne. Cela le rassure un peu, elle n'est pas si différente des autres ombres.

Plus haut, c'est un aigle qui tournoie plusieurs fois autour de notre ami.

- Quel accoutrement ! S'indigne le rapace. Et il secoue toutes ses plumes comme s'il riait de bon cœur.

C'en est trop pour le petit bonhomme de neige. Ici, l'air est plus vif, les fumées de la ville ont disparu, le paysage est d'une beauté inimaginable, mais tout le monde se moque de lui.

- Je viens de la ville, répond il. Un gentil petit garçon m'a modelé avec le peu de neige salie qu'il a amassé toute la journée. Là bas tout en bas ce n'est que misère et laideur, mais personne ne se moque de personne.

L'aigle est tout étonné. Comment ce petit bonhomme tout sale peut-il se permettre de lui répondre de la sorte ! Il fonce en direction du vieux chapeau posé sur la tête du bonhomme, quand un grand souffle le retient.

L'aigle se retourne, mais il a déjà compris. Le bonhomme de neige écarquille ses deux marrons bien ouverts : un nuage gigantesque se tient au dessus de la montagne. Le bonhomme a un peu peur, car il prend sans arrêt des formes différentes, un visage gigantesque, puis un lapin énorme, ou encore un arbre dont les branches seraient mille bras.

Le bonhomme de neige est au sommet de la montagne, il n'y a, au dessus de lui que ce nuage changeant dont la voix résonne en écho sur toute la montagne.

- Je suis le grand sorcier des glaciers, dit la grosse voix. Le petit bonhomme de neige jusqu'ici bien courageux, tremble devant tant d'autorité.

- N'aies pas peur, petit homme. Tu n'es qu'un petit bonhomme de neige bien sale, ton chapeau est en piteux état, mais ton âme est pure, tu n'as que de bonnes intentions car tu as été façonné avec amour, un pur amour de petit garçon.

Soudain, une énorme quinte de toux fait trembler la montagne et les forêts. Se raclant la gorge, le grand sorcier continue :

- Maudite toux ! Petit homme, sais-tu que c'est moi

qui, en soufflant sur les nuages l'air glacé d'ici forme la neige qui tombe en hiver ?

Et comme pour démontrer ce qu'il vient d'annoncer, il gonfle les joues de l'immense tête en laquelle il vient de se transformer et souffle longtemps et puissamment. Alors, comme par magie, des millions de petits cristaux s'agglutinent et s'assemblent en flocons qui tombent doucement, dans un silence total, sur l'immensité de la montagne. Très vite, le petit bonhomme de neige souillé par la neige d'en bas se recouvre d'une belle couche d'un blanc lumineux ! La toux du grand sorcier reprend, encore plus violente cette fois, le souffle en arrache le vieux chapeau tout troué posé sur la tête du bonhomme. Tous les animaux de la montagne sont sortis de leur terrier, les oiseaux sont posés sur les quelques branches des rares arbres qui se dressent encore si haut. Tous, à l'exception d'un petit lapin blanc, d'un chamois vigoureux et d'un aigle royal, tous se demandent qui est ce magnifique petit bonhomme de neige, d'une neige si éclatante. En effet, là haut sur la montagne, la neige est féérique, mais aucun petit garçon n'habite si haut pour fabriquer un seul bonhomme de neige.

- Ah, cette toux ! Sais-tu petit homme que c'est cette ville là bas tout en bas de la montagne qui est responsable de ma toux ? Elle rejette tellement de fumée que celle-ci m'irrite et me fait tousser, et cracher. Je n'ai plus le souffle d'antan. Bientôt, très bientôt je le crains, je ne pourrai même plus souffler une seule fois pendant l'hiver pour faire tomber une neige belle et éclatante.

Le petit bonhomme de neige est ému par la tristesse soudaine du grand sorcier, si puissant et pourtant à cet instant si faible. Il pense en effet, que ce serait un drame si plus aucun flocon ne tombait du ciel. Et une nouvelle quinte de toux le rend lui aussi bien triste.

- Toi qui vient d'en bas, près de la ville, peux-tu faire quelque chose pour arrêter toute cette fumée de sortir de cette gigantesque cheminée ?

Le petit bonhomme se sent investi d'une mission bien trop grande pour lui, mais comme chaque animal de la montagne le fixe intensément et que le grand sorcier lui même s'est transformé en un innocent petit moineau, il promet de redescendre à la ville et empêcher cette fumée de se répandre partout, pour que le grand sorcier puisse à nouveau souffler tant qu'il veut pour faire tomber la neige si blanche, si lumineuse, si éclatante.

Le petit bonhomme de neige descend alors la montagne. Très vite il est en bas, traversant la forêt qui ne lui fait plus peur, les sapins s'écartant d'eux même en le voyant passer entre leurs branches. Toute cette blancheur retrouvée lui a donné confiance en lui. Il glisse rapidement vers la ville, vers l'usine à la grande cheminée.

Il a décidé d'aller voir le gros Monsieur directeur de l'usine pour lui demander de stopper cette fumée, peut-être de la mettre dans des bouteilles bien fermées pour que plus jamais elle n'incommode le géant sorcier des glaciers. Il sait, qu'en le voyant recouvert d'une neige si blanche, le gros monsieur s'attendrira.

Mais, au fur et à mesure que le petit bonhomme de neige s'avance vers la ville, il fait plus chaud, et la couche de neige qui le recouvrait depuis le sommet de la montagne commence à fondre, et bientôt, il ne lui reste plus que la mauvaise neige souillée dont il a été fait par le petit garçon.

Quand le bonhomme de neige se tient devant la grande porte de l'usine, il ne sait pas qu'il est redevenu le petit bonhomme tout sale, sans même porter de chapeau sur la tête. Arrive alors le gros monsieur dans sa grosse voiture

noire qui souffle une épaisse fumée à l'arrière. Le gros monsieur ne descend même pas de sa grosse berline, il baisse sa vitre, un nuage de fumée grise sort de la bouche alors qu'il retire son énorme cigare.

Il hurle quelque chose que le petit bonhomme ne comprend pas bien, il lui semble seulement que le gros monsieur est très en colère. Avant même que le petit bonhomme de neige ait pu plaider sa cause, la grosse voiture noire l'écrase en laissant des marques bien sales de gros pneus sur ce qu'il reste du bonhomme...

La nuit retrouve son calme. Là haut dans la montagne, le grand sorcier attend, inquiet en toussant souvent. Les animaux n'osent pas faire un seul geste, même la forêt semble s'être tue. La gigantesque cheminée de l'usine continue de cracher une grosse fumée grise, noire. Au bout de la ville, au bout du pré qui remonte vers la forêt, un petit garçon dort tranquillement dans son lit, en rêvant aux jeux du lendemain avec son nouvel ami, son bonhomme de neige. Puis, on entend quelques pas. Quelqu'un approche.

C'est le vieil homme assis sur son trottoir sous l'unique sapin de la ville. Il se penche sur la masse de neige salie au milieu de la rue. Il reste ainsi quelques minutes. Puis, lentement, il ramasse ce paquet de neige, poignée par poignée, l'emmène au pied du sapin sous lequel il s'assoie tous les jours et entreprend de remodeler un bonhomme de neige.

Il y a bien 50 ans qu'il n'a pas façonné ainsi un bonhomme de neige.

Quand il était petit garçon, c'est lui qui construisait toujours le plus beau bonhomme du village. Chaque hiver, un grand concours opposait tous les gamins du village, le gagnant était celui qui avait réalisé le plus beau

et le plus grand bonhomme de neige. En cadeau, le boulanger lui confectionnait un bonhomme en brioche orné de chocolat, des pâtes de fruits, des dragées en guise de boutons et autres friandises.

Le vieux monsieur retrouve vite les gestes oubliés de son enfance . Cependant, il manque de la neige pour finir le bonhomme et celui-ci est encore plus sale, plus souillé qu'avant.

Impuissant, le vieux monsieur lève son regard vers la cime du sapin et pleure.

Demain matin, à la première heure du jour, un gros bucheron employé par le gros monsieur de l'usine va venir avec une hache bien aiguisée et abattra l'arbre. Le gros monsieur directeur l'a décidé. L'arbre menace de s'effondrer sur son usine si le vent souffle plus fort. En réalité, le gros monsieur de l'usine n'aime pas les sapins.

Quand il était petit garçon, ses parents n'ont jamais voulu décorer un sapin pour Noël, lui disant que tout cela était puéril, que dans la famille on ne jouait pas à ramener un sapin dans le salon pour le décorer. Dans la famille, on travaillait même le jour de Noël pour gagner davantage d'argent. Qu'un sapin c'était sale et qu'on avait pas le temps pour ça. Le petit garçon était triste tous les Noëls sans sapin, mais il grandit et il continua de travailler, même le jour de Noël et gagna encore plus d'argent.

Le gros monsieur n'aime pas non plus les bonhommes de neige, car enfant, il n'a jamais gagné le concours des bonhommes de neige au village, et n'avait même pas la consolation de retrouver un beau sapin illuminé dans son salon la journée écoulée.

Demain matin, à la première heure....

Des larmes coulent sur les joues ridées du vieux monsieur. Imperceptiblement d'abord, les branches supérieures du sapin commencent à frissonner, puis se sont toutes les

branches qui secouent l'air de la ville. Le vieux monsieur, assis à coté d'un bonhomme inachevé, pleure, le visage dans ses mains usées. Les branches du sapin pourtant commencent à brasser l'air environnant. Ce courant d'air se transforme en un vent qui gonfle, qui grossit, qui devient tempête et repousse la fumée de l'usine, dégageant ainsi un ciel aux milliers d'étoiles, même la lune apparaît de toute sa rondeur blanche. Alors, un autre souffle, bien plus puissant celui là retentit du haut de la montagne. Déjà quelques flocons voltigent dans la nuit glaciale. Le sapin continue d'agiter ses branches alors que la ville dort. Le vieux monsieur ne sent pas les premiers flocons se déposer sur sa tête, ses épaules. Il est prostré, le visage en larmes caché dans ses mains toutes crevassées, et bientôt autour de lui, c'est blanc comme au sommet de la montagne. Une neige bien pure, d'un blanc éclatant, reflétant la lune et les étoiles dans ses cristaux.

Le vieil homme lève alors la tête et un flocon tombe dans son œil. Il sort de ses pensées et remarque qu'une épaisse couche de neige recouvre toute la chaussée, tout le trottoir, toute la ville.

Sans comprendre, il termine le bonhomme inachevé le rendant miraculeusement d'une blancheur inouïe par dessus la neige salie dont il avait été construit auparavant. Exténué, le vieil homme s'endort.

Le bonhomme de neige retourne dans le pré, juste à l'orée de la forêt. Tous les arbres se penchant sur lui comme si la montagne entièrement lui rendait hommage.

Le lendemain.

C'est une journée exceptionnelle, comme on n'en a en pas vu depuis des années, depuis que l'usine s'est installée.

Le soleil brille dans le ciel pur. Une bonne couche de neige scintille sous les rayons de l'astre et, déjà, on entend des cris d'enfants dans les rues, dans les prés. Certains confectionnent des boules et se les jettent comme des

cailloux inoffensifs, d'autres forment des boules bien plus grosses, une grosse et une plus petite.....

Des mois passèrent. L'hiver suivant, il neigea pour Noël. Le petit garçon construisit son bonhomme de neige au même endroit que l'année passée, mais sous ces airs immaculés rendus par une belle neige profonde, le bonhomme de neige semblait lui rappeler quelqu'un, un autre bonhomme de neige sans doute.

Le vieux monsieur a changé de voiture, celle-ci est toute blanche et ne pollue plus, il mâche des bonbons à la menthe à la place de fumer ses gros cigares et, pour la première fois de sa vie, un superbe sapin tout illuminé trône au milieu du salon, faisant la joie de ses petits enfants.

La gigantesque cheminée de l'usine ne rejette plus de fumée dans le ciel.

Le vieil homme a branché un tuyau qui alimente une fabrique bien originale.

La fumée récoltée par le tuyau arrive dans une machine qui compresse tellement la souillure de la fumée qu'il en ressort de gros morceaux de charbon bien durs.

Le bonhomme de neige semble être le seul un peu triste. Bien sûr, c'est grâce à lui que le petit garçon a remporté le concours du plus beau bonhomme de neige cette année, mais il rêve de repartir là haut, au sommet de la montagne, de retrouver ses amis animaux, ses sapins aux branches immenses et surtout, le grand sorcier des glaciers, qui souffle régulièrement une neige douce et lourde sur toute la vallée.

9 - Le petit caillou

Les yeux de l'assistance étaient émerveillés. A part le jeune garçon tout juste pubère et le philosophe élégant que je situais dans la trentaine, tous avaient dépassés le demi siècle et pourtant ils avaient tous gardé une âme d'enfant, s'extasiant devant quelques jolis chapitres. Finalement, sous des dehors d'impitoyables critiques, le club était bon public. Cette concentration extrême n'était de mise non pas pour saquer une histoire un peu faible ou mal dite, mais au contraire toute dévouée à leur propre plaisir d'entendre raconter une belle histoire. Je reprenais confiance.

L'amateur de peinture sorti sa montre à gousset du logement prévu à cet effet dans son gilet à rayures bleutées. Son visage était encore plus rouge qu'à mon arrivée. Sa tête ronde lui donnait l'aspect d'une tomate bien mûre. Mais bientôt, c'est l'ensemble de la pièce qui allait être cramoisie, tordue par le rire, les yeux noyés dans des larmes de bonheur et l'estomac secoué de fous rires incontrôlables. Sans en avoir l'air, en avançant à petits pas au milieu du salon, le petit homme, dont le tic était d'accrocher ses deux pouces dans deux petites poches situées sur sa poitrine, allait nous faire passer un très bon moment.

D'une voix rayonnante, il attaqua.

Il marchait sur un large chemin de terre laissant apparaître de jolis petits cailloux. Quelques nuages tapissaient un ciel inondé de lumière lui donnant son relief et sa profondeur. Deux haies de mûriers bordaient le

chemin serpentant tantôt au milieu des prés, tantôt longeant la lisière d'une majestueuse forêt aux tons allant du vert bouteille à la nuance qu'ont parfois les lacs de montagne.

Son esprit était libéré de toute contrainte par une marche soutenue. Ses pensées trouvaient leur chemin, bien loin de l'itinéraire suivi par ses pas.

Un petit caillou attira soudain son attention, distrait de la contemplation des nuées blanches évoluant dans le ciel, piqua son intérêt alors en vagabondage.

D'un beau gris bleuté simplement traversé par une ligne blanche tel un coup de pinceau donné par une main invisible à l'origine des temps. Ses arêtes étaient polies par des années de passage de semelles, seul un éclat lui donnait du caractère, une personnalité de caillou.

Il s'agenouilla, contempla le minéral comme on détaille une façade d'église du XII^e siècle. Il sentit d'emblée un grand soulagement intérieur, du plus profond de lui-même montait un apaisement longtemps oublié, un calme régénérant inonda tout son être. Il sentait le sang dans ses veines propulsé par à coups, sa respiration se fit lente comme au début d'un repos ardemment souhaité.

Toute son attention était dirigée vers ce minuscule morceau de granit. Il se pencha, tendit sa main gauche, déploya ses doigts autour de l'objet maintenant tant désiré. Ses doigts pouvaient sentir la douceur du minéral, sa chaleur de pierre et cette petite aspérité qui brisait une harmonie autrement trop molle, lui rendant une sauvagerie issue de la violence du magma d'où il venait. Cette cassure lui chatouilla l'index. Il su à cet instant précis qu'il apprivoiserait ce morceau d'éternité venu du fond des âges.

Il tire d'abord doucement, puis plus fermement.

Le caillou ne bouge pas.

Il se recule, observe l'objet de ses désirs comme on juge un adversaire avant la lutte. Il place ses doigts différemment et essaye une traction plus importante.

Le caillou reste en place.

La frustration échauffe son esprit, le sang dans ses veines circule plus rapidement, pulsé par un cœur nourri d'un ressentiment naissant.

Il essaye d'autres prises sous de nouveaux angles, se relève, s'éponge machinalement le front où apparaît quelques perles de sueur. Il fouille dans la poche gauche de son pantalon, en ressort un petit couteau multi-usage qu'il déplie par défi.

De la pointe en acier chromé il dégage un fossé autour du caillou. Cette minuscule douve improvisée lui permet d'enfoncer le canif afin de s'en servir comme d'un levier.

Pourtant le caillou reste immobile, telle une statue façonnée par des millions d'année de vents, de pluies, agressé de toutes parts, mais restant droit et fier.

Encore quelques essais de ses doigts, quelques tentatives à l'aide du couteau qui finit par abdiquer, la lame brisée.

Il se relève, jette un regard chargé de mépris au frêle petit caillou, et part à grandes enjambées.

Il est aussitôt de retour, un crochet à la main. Il s'applique à dégager davantage le pourtour du caillou, le déloger de son écrin. Ponctué d'essais à la main qui, à défaut de remuer le minéral, finissent de lui abîmer ses doigts, écorchés, râpés, meurtris davantage qu'après une ascension des grandes Jorasses. Il laboure les alentours à l'aide du crochet formant maintenant un fossé où le pied peut s'enfoncer. Il n'hésite pas à entreprendre de déloger le caillou du bout de ses chaussures sans meilleur succès. Dépité, il donne un coup sur l'innocent roc de la semelle de son talon qui n'a pour résultat qu'une douleur à la plante de son pied et la confirmation éclatante de son échec, de son impuissance, de sa faiblesse.

Humilié, vaincu, outragé, il laisse le crochet et s'en retourne une nouvelle fois.

Lorsqu'il réapparaît, il porte une large pioche sur son épaule droite.

Le pas assuré, déterminé, il s'avance vers le petit caillou, Christophe Colomb fendait l'atlantique à la recherche d'improbables Indes, à la rencontre de son destin, tout simplement.

Crachant dans ses mains puis empoignant fermement le manche de la pioche, il donne de grands coups dans le sol soulevant une poussière grise et envoyant des éclats de pierre à la ronde. Très vite, le petit caillou est entouré d'une tranchée lui apportant une importance inédite, une ampleur toute nouvelle. Au fur et à mesure que le trou s'élargit, le petit caillou s'agrandit. Sa partie visible n'est plus que le chapeau d'un plus gros rocher tirant sur le noir mais toujours strié de veines blanches seulement salies par la terre qui le protège.

A l'aide de la pane de sa pioche, il essaye de dégager le petit rocher.

Sans succès. Juste l'a-t-il à peine remué comme une molaire de vieillard.

Dépité, rageant, il s'en retourne après avoir sauvagement jeté la pioche dans le fossé.

Quand il revient, c'est assis derrière les manettes d'un engin trépidant, agité de secousses de toutes parts et rejetant une large fumée grisâtre et un ronronnement poussif agrémenté de petites explosions disparates. Il stoppe l'engin grotesque devant le caillou, érigé telle une statue grecque devant un visiteur du colisée.

Il reste debout un instant face au caillou, jugeant un adversaire trop vite sous estimé, attendant une réaction, une communication qui ne viendra pas. Non, les pierres, même de nos jours, ne parlent pas.

Juché sur son engin pétaradant, asphyxiant la grande

majorité des insectes voletant autour de la scène tels des badauds curieux, il manipule différentes commandes et la pelle automatique creuse autour du petit rocher, obéissant sagement à la volonté de son maître.

Il ne compte plus les heures, acharné, entêté, obstiné à dégager le petit caillou de son robuste écrin terreux. Les jours et les nuits se succèdent sans manger ni même se reposer. Lorsque le carburant vient à manquer, l'engin cesse de polluer et un silence d'église s'installe. Le cœur de la nuit ne laisse d'autre clarté que le scintillement des étoiles lointaines, un parfum d'infini. Le rocher n'est baigné que de la lumière jaunâtre de phares maculés de poussière lui donnant un aspect menaçant, ses arêtes tranchantes jouant avec les ombres de la nuit. Le petit caillou dépasse maintenant de plusieurs mètres l'engin de pelletage semblant ainsi ridicule, un jouet devant une bâtisse.

Il essaye à nouveau de pousser l'immense rocher, qui ne frémit pas. Submergé de fureur, il donne des coups de pied dans la terre fraîchement remuée, soulevant une poussière noire se mêlant aux ténèbres à peine éclairées d'une lueur déclinante au fur et à mesure que la batterie de l'engin se décharge. Le sommeil enveloppe de ses gants de velours le corps et l'esprit de l'archéologue en herbe...

Le soleil au zénith aplanit tout relief excepté l'arrogante masse du petit caillou devenu une petite montagne de schiste et de granit. Il trône dans un trou gigantesque creusé par la volonté, l'entêtement, la persévérance, l'opiniâtreté, en un mot la folie et la démence d'un esprit obstiné et fier.

Il revient tenant à bout de bras une petite caisse de planches mal clouées comme on offrirait un présent. Il la jette plus qu'il ne la pose à terre. Sous le choc, les planches se disloquent laissant s'échapper quelques bâtons

de dynamite.

Dégoulinant de sueur, les yeux hagards, le regard fixé sur l'énorme rocher, d'un geste vif, il tire de sa poche de pantalon une boîte d'allumettes et s'emploie aussitôt à enterrer les explosifs autour du caillou. Sa chemise sale pend au-dessus d'un pantalon déchiré, maculé de boue, de terre séchée. Des mèches de cheveux lui tombent sur son front, ses yeux, recouvrent ses oreilles. Il les remet en place d'un geste las et pourtant autoritaire, ce qui ajoute davantage de saleté sans pour autant maintenir les mèches rebelles dans une position voulue par la bienséance et par un souci d'esthétique. Ce n'est plus un visage humain, c'est le diable fait homme, le masque de la folie tirant ses traits. Lorsqu'il craque l'allumette, ses yeux envoient des étincelles, une fièvre enserre son crâne. Il n'est plus lui-même.

Très vite, les explosions retentissent, violentes, dispersant des myriades de poussière lourde, de terre chargée d'eau, de millions de minuscules cailloux. De larges minutes sont nécessaires à un éclaircissement de l'atmosphère. Le soleil transperce de ses ardents rayons la quantité phénoménale de poussière soulevée, retombant aux amples alentours telle une pluie minérale, recouvrant les abords d'une couche de terre ébène.

Il se relève, époussette quelques grains de terre sur ses épaules. En quelques pas il est devant le gigantesque menhir qu'il toise de sa base à son sommet d'un air de défi. La scène rappelle deux combattants qui, à l'issue d'un match serré, âpre, incertain, se feraient face, attendant le jugement, la désignation du vainqueur.

Il s'approche jusqu'à toucher le rocher du bout de la pulpe de ses doigts. Toute rage, toute colère évacuée, disparue, envolées avec des millions de mètres cubes de terre, il pousse l'immense pierre... qui cède, elle vacille sur son socle, il n'a plus qu'à le soulever et l'emmener chez lui.

Le soulever ? Le caillou bouge, libre d'être enlevé, mais son poids le condamne à rester cloué au sol.

Une nouvelle fois dépité, ses épaules s'affaissent, son regard retrouve un vide abyssal, une résignation fugitive traverse ses yeux, puis, tel un ressort qui soudain se détend, une énergie nouvelle l'emporte à grandes enjambées.

De retour, poussant une brouette dernier modèle avec freins hydrauliques, direction assistée ainsi que d'autres gadgets tout à fait inutiles mais rassurants.

Il entreprend de faire basculer le rocher sur la caisse de l'engin... qui n'est bientôt plus qu'une crêpe informe sous le poids du minéral accompagné du bruit caractéristique de la coquille de noix que l'on écrase.

Une lueur de défi s'allume dans ses yeux et sa fierté l'emporte à nouveau avant de revenir quelques instants plus tard au volant d'un camion flambant neuf avec freins hydrauliques assistés électroniquement, direction assistée munies d'une correction de trajectoire, ordinateur de bord, Gps, vitres teintées, fauteuils en cuir, benne basculante, gonflage automatique des pneumatiques selon la charge transportée ainsi que quantité de gadgets parfaitement inutiles mais tellement rassurants !

Une pichenette suffit à faire à nouveau basculer l'immense monolithe sur la benne en acier. L'engin accuse le chargement par différents grincements de tôle, ses pneus augmentent automatiquement leur pression. Pendant deux secondes le pari semble gagné. Le sourire de satisfaction à peine esquissé, son contentement s'efface et un air de dépit l'enveloppe lorsque un à un les pneus éclatent sous l'effet de la pression infernale exercée, que les parois d'acier se tordent et que l'ensemble ne finisse en une sorte d'œuvre artistique aplanie, aux formes étranges tantôt insolites, tantôt loufoques.

De retour à nouveau, accompagné d'un air décidé,

volontaire et intransigeant ainsi qu'une grue colossale munie d'une poulie dernier modèle, de freins radicalement hydrauliques, d'une direction totalement assistée, d'un siège du meilleur cuir, bref tout le superflu nécessaire.

Il installe de larges lanières de cuir renforcées de fils métalliques tels un gigantesque baudrier autour du rocher immobile. Remonte dans la petite cabine de l'engin gigantesque et, actionnant diverses manettes, poussant d'innombrables boutons, commence à soulever le caillou empreint d'une sérénité exemplaire. Les poulies émettent quelques grincements, tout le mécanisme agit comme un haltérophile tentant de battre le record du monde de lever de poids à l'arrachée. Les rouages de l'engin gémissent, puis, imperceptiblement d'abord, le minéral est soulevé de son socle.

Un léger sourire de satisfaction retrouvée se dessine sur ses lèvres tandis qu'il actionne plus fermement un levier situé à sa gauche.

Le caillou tourbillonne en l'air, se sentant pour la toute première fois de son existence l'âme d'une plume, évoluant parmi les lointains volatiles qu'il n'osait jamais côtoyer de si près. Le minéral sent des courants apportés par un vent tiède lui effleurer ses arêtes tranchantes, parcourir ses tonnes de matière inerte. Il est grisé par ces nouvelles sensations.

Un immense soulagement accompagne les gestes précis du conducteur de l'engin de fer et d'acier rejetant une fumée noircie par tant de tension, ainsi que la respiration de l'athlète se charge davantage de vapeur d'eau au cours de l'effort, ajoutant en guise de transpiration un mince filet d'huile s'échappant de la carcasse bruyante de son moteur.

Puis tout s'accélère. Un grincement plus appuyé, un gémissement plus grave de la structure métallique et, d'un

seul coup, l'armature de la grue cède, cassant net, laissant retomber l'imposant rocher dans sa niche et par effet de rebond, envoyant la cabine de pilotage à quelques dizaines de mètres dans l'azur toujours aussi pur.

S'extirpant difficilement de l'amas d'acier et de verre brisé, fulminant, pestant, agité comme un parieur du Pmu, il s'en retourne, invectivant la terre entière.

Quand il revient, c'est à la tête d'une armada qui impressionne même les fleurs. L'ombre du dispositif efface la lueur et la chaleur du soleil sur plusieurs hectares de prés aux alentours du caillou, fièrement posé, éternellement solidaire de cette terre qui l'a vu naître, qui d'une certaine manière est sa mère porteuse.

Un hélicoptère ressemblant davantage à un engin spatial, modèle spécialement conçu pour soulever des masses dépassant l'entendement, équipé des dernières avancées technologiques de la Nasa, de freins puissants toujours autant hydrauliques, d'une direction on ne peut plus assistée, d'un siège en velours de cuir, d'airbags et d'un parachute en fil de soie, une nouvelle fois tout le superflu absolument nécessaire.

D'épais câbles pendent des entrailles de ce volatile géant, enserrant l'immense rocher pris dans un étau de fer et d'acier.

Les manettes de l'appareil volant poussées au maximum, les liens tendus à la limite de leurs capacités, le soulèvement commence. A nouveau, le caillou ressent l'air lui chatouiller tous ses angles. Il pend majestueusement, enivré par l'altitude relative qu'il atteint en quelques minutes. Une jubilation partagée par son découvreur, les traits de son visage détendus et fatigués à la fois, comme après un marathon couru les pieds enchaînés à de lourds boulets. Le caillou fend les airs. C'est difficile à imaginer. C'est beau à voir.

Le rocher colossal déposé devant son habitation la rend

encore plus minuscule qu'elle lui apparaissait. Impossible de faire entrer l'immense caillou à l'intérieur.

Un nouveau travail d'Hercule. Aussitôt, pierres, planches, poutres, carrelages divers, tuiles et ardoises, pots de peinture, ciment. Un vrai chantier s'installe devant l'ex petit caillou, ravi de cette nouvelle distraction, de ce spectacle inattendu.

La demeure est reconstruite autour du rocher...

Donnant plein sud, la porte d'entrée s'ouvre sur une vaste pièce, sans le moindre vestibule. Au sol, de grandes plaques de marbre allant d'un rosé pur aux teintes prune les plus soyeuses. De grandes baies vitrées illuminent l'immense pièce tapissée de boiseries travaillées telles des tableaux de maître. Le plafond semble se confondre avec le firmament, on distingue juste les larges poutres soutenant le toit flirtant avec les nuages. Au milieu de cette unique pièce, délicatement posé sur un socle en or massif orné de pierres précieuses, trône le petit caillou qu'une multitude de spots illuminent le soir venu, l'habillant comme pour participer à une soirée donnée par la reine d'Angleterre.

En détournant le regard, et en fixant attentivement un coin du lointain plafond, on peut apercevoir un petit réduit situé juste sous le toit, traversé d'une poutre au diamètre indécent. Allongé sur le minuscule lit prenant toute la place de cette chambre lilliputienne, il contemple l'objet de tous ses désirs...

10 - Pourquoi les Sapins ne perdent-ils pas leurs aiguilles en Hiver?

Ce n'est pas tant l'effet comique du récit que la posture de l'homme au visage cramoisi qui provoquait cette hilarité soudaine. Les mots et les phrases annoncées avec fatalisme, comme si le raconteur était lui-même la victime de l'histoire, s'adressaient non plus à notre entendement mais faisaient vibrer directement tout notre corps, jouaient sur nos muscles mieux que sur notre esprit, parlaient à nos membres plus qu'à notre raison. Une récréation. Il fallut un long entracte pour recouvrer un peu d'aplomb et même à cet instant, on ne pouvait retenir un gloussement, une salve encore présente dans nos entrailles. Le corps s'exprimait, parfaitement déconnecté de notre esprit. J'étais vidé de toute énergie comme après avoir couru un marathon. Lessivé par une simple histoire. Je ressentais même quelques courbatures, mon ventre était douloureux. Je n'aurais pas imaginé un tel pouvoir des mots, une tornade qui balayait tout, un séisme qui secouait le moindre nerf.

Le vieil homme au visage tellement ridé qu'il paraissait

cent cinquante ans, comme si la Mort l'avait oublié lors de son appel suprême se racla la gorge, voulant exterminer un dernier relent d'hilarité. Le silence tomba sur la pièce encore empreint de nos rires. Le militaire attisa le feu avec des gestes toujours précis et vifs, la vieille dame se recomposa une contenance, l'homme à la pipe bourrait à nouveau son fourneau, le jeune garçon était appuyé contre un mur, le visage aussi rouge dorénavant que celui de l'homme à la montre qui jetait machinalement un regard à sa breloque et j'étais convaincu qu'il n'avait absolument aucune intention de connaître l'heure qu'il fut mais que cela lui permettait de retirer l'objet de sa petite poche et de l'y remettre, ces simples gestes suffisaient à son contentement. Le séduisant philosophe s'était assis sur un bras de fauteuil avec cette suffisance qui lui était propre et qu'il cultivait ardemment, le grand échalas avait retrouvé une mine impassible tandis que l'homme au cigare soufflait une fumée bleutée vers le plafond et que le maître de maison inscrivait quelques notes dans un carnet qu'il replaça dans sa poche revolver. L'homme ridé offrit de nous renseigner sur un mystère de la nature.

C'est une belle et imposante forêt de montagne, comme il en existe tant, tapissant les douces inclinations des collines bombées d'une infinie tonalités de verts. Si les résineux sont en majorité, alignant leurs troncs rectilignes dressés vers le ciel telle une armée de lances, les autres essences se sont mêlées à ces flots verdâtres, apportant une fantaisie de couleurs et de formes. L'austérité des sapins côtoie la finesse des bouleux dont l'écorce mue en délicates peaux blanches juste zébrées de traits plus sombres. La force des pins se mélange à la rigueur verticale des ormes et des aulnaies. Le chêne mêle ses branchages tortueux pour chatouiller le triste épicéa alors que mélèzes sont égaillés

par d'innombrables noisetiers et merisiers.

Toute cette population sylvestre cohabite en aussi bons termes que l'exigent un voisinage non dénué de tensions, d'envies et de jalousies. Les arbres aussi ont leurs coquetterie, leur minauderie. Certains s'allient mieux que d'autres, il y en a qui ne peuvent pas se voir tandis qu'on rencontre des essences copains comme cochon.

S'il fallait résumer toute cette agitation ostensible dans leur feuillage, on pourrait scinder cette population bigarrée en deux clans que (presque) tout oppose.

D'un côté, les princes arborant leur magnifique livrée, éclatante de milliers de feuilles comme un feu d'artifice qui resterait figé au moment de l'explosion de la fusée. Un bouquet décliné sur tous les verts de l'alphabet chromatique, aux formes infinies et uniques, atours indispensables d'une apparence magnifique.

Ceux-ci sont les galants de la forêt, toujours joyeux et agitant sans cesse leur appareil, mille plumes vertes d'un plumage que le vent s'amuse à chatouiller déclenchant une salve de fou rires qui agite leur plus grosses branches. Parfois le vent du nord secoue vivement l'ensemble mais ces séducteurs aiment les sensations fortes, ils ne pensent qu'à s'amuser. Ils étalent au maximum leur feuillage n'espérant rien moins qu'un formidable bain de soleil, n'hésitant pas une seconde à pousser du bout de leur rameau le feuillage du voisin et profiter de la chaleur de l'été dont ils semblent se nourrir. Tous les animaux paressent à leurs pieds, profitant d'une ombre fraîche et salubre. Ce sont des seigneurs, jouissant du moment présent, d'une humeur joyeuse et enjouée.

La seconde catégorie est tout l'opposé.

Regardez-moi ces grands dadais tristes et sérieux, jamais l'amorce d'une blague, incapables de ressembler à autre chose que de sombres et amers gardiens de prison. Ils tendent leurs cimes vers le ciel, laissant leurs dizaines de

bras pendre le long de leur tronc, pas la moindre fantaisie, tout semble d'un ordre tracé au cordeau, aucune dissymétrie, un bataillon de morts vivants bien parallèles. Pas une feuille ne vient égayer cette insondable monotonie, nulle chlorophylle pour rajeunir leur teint déjà vieux à peine nés. Des aiguilles recouvrent leurs branchages, véritables hérissons insaisissables, où le vent traverse sans rencontrer la moindre résistance. On ne rencontre guère qu'un ou deux écureuils frottant leurs flancs qui les démangent sur cette brosse austère et rêche. C'est le printemps et les bourgeons éclosent, explosion de verdure, la sève jaillit dans les premières nervures des jeunes feuilles. Et c'est une révolution de verdure, le paysage est colorié d'une vague de chlorophylle. Le monde du vivant n'a d'yeux que pour les ramures qui s'étoffent de verts tendres, la forêt revêt ses habits d'été qu'elle offre sans complexe aux ardents rayons d'un soleil prometteur.

Les tristes silhouettes rigides des résineux sont moquées, pire les aiguillettes d'un vert plus tendre qu'elles tendent au bouts de leurs doigts sombres n'intéressent personne. Toute la faune et la flore les ignore superbement. Ces graves majordomes n'existent plus du haut des quarante mètres de leurs tiges. Leurs tristes silhouettes sont gommées par l'exubérance magistrale de leurs congénères.

Toutes les feuilles de la forêt s'allongent au vent d'Avril, prennent des formes artistiques tout droit sorties de l'esprit en ébullition du meilleur styliste, les verts s'affermissent sous la lumière du mois de Mai.

La forêt entière frissonne de ses parures. Les arbres relèvent leurs têtes, agitant leurs branches dans un ballet chorégraphié par le vent. Orgueil et vanité. Tout l'été, ils vont charmer la nature entière, se pavanant sous un soleil brûlant, offrant leur foliation généreuse aux averses

orageuses, s'ébrouant ensuite au vent frais des soirées estivales. Au plus fort de la canicule, leurs robes se fanent à peine, chaque feuille protégeant sa voisine des brûlants rayons qui cuisent la sève irriguant cette cape qui les enveloppe telles les plumes cuirassant l'oiseau ou les écailles habillant le poisson. Mais devant ses assauts répétés, l'astre puissant aura raison de la fraîcheur mâtinée de chlorophylle. La sève s'assèche aux premiers jours de l'automne, tandis que le rayonnement solaire s'horizontalise.

C'est alors une explosion sans égale mesure à celle qui éclata au printemps. Car toutes les couleurs s'invitent et se mélangent harmonieusement, formant le plus coloré des tableaux. Les grands seigneurs verts se transforment alors en arlequins aux tons de l'arc-en-ciel. Toute la forêt devient une fête où les résineux sont une nouvelle fois écartés. Toujours aussi raides, toujours aussi éplorés, amers, moroses, vilains gardiens du temple, portiers rigoureux postés aux coins de cette salle de bal où, bientôt, un étrange ballet aura lieu.

Une pluie de confettis volette entre les habits de bal des feuillus, jaunes, rouge, ocre, cuivre, bordeaux, orangé. Les feuilles deviennent des danseuses qui voltigent au vent, simples nuances de couleurs venant s'additionner sur la fresque enluminée et se répandant sur le sol acide. Toute la chevelure verte qui s'agitait au gré des courants d'air s'est transformé en un abondant tapis bariolé, un océan de couleur épais et doux.

Un cycle s'achève. Tous ces majestueux seigneurs de la forêt qui se sont pavanés toute la saison se retrouvent nus, les racines plongeant dans un sol immaculé de teintures qu'ils ont eux-mêmes semées.

Dénudés à l'approche du rigoureux hiver, ils ont perdu toute leur superbe. Ils sont de petits enfants fragiles et délicats. Leur aisance a fait place à la plus grande timidité.

On entend parfois des craquements douloureux, arthrose précoce rongant leurs nœuds, leurs branches dépouillées. Ils tendent alors leurs centaines de bras décharnés vers le ciel, implorant un pardon pour tant de suffisance lors des beaux jours, demandant grâce au Roi Hiver de les épargner, se repentant de leur orgueil, faisant acte de contrition dans le grand confessionnal. Ces cigales demandent grâce.

Mais le froid et le gel dont le vent si joyeux l'été dernier s'est fait le complice sont implacables, incorruptibles, sans pitié.

Alors les gémissements remplacent les rires et les chants. Des plaintes s'élèvent de la forêt nue. Seuls les résineux, immuables, ont gardé leur livrée qui ne paraît plus aussi austère dès lors que tout voyant apparaît à disparu. On les remarque davantage, on s'extasie devant leur rigueur, celle-là même qu'on moquait au cœur de l'été. On est impressionné par leur rectitude qu'on avait superbement ignoré jusque là, on les envie après les avoir plaint, on les admire après les avoir moqués .

Puis, un matin glacial, le soleil n'arrivant même pas à se réchauffer lui-même, le sol est recouvert d'une épaisse couche neigeuse. Les cristaux des flocons ont constitué ce miraculeux puzzle qui réjouit les enfants et émerveille les parents.

Les silhouettes des arbres de la forêt sont d'une tristesse sans nom. Ce ne sont plus des branches qu'ils brandissent vers le ciel d'un air revanchard, mais il semble que ce soient leurs racines qui déploient leur laideur dans l'air gelé. Plus aucun regard ne se pose sur leur silhouette dépenaillée. Ils sont ignorés comme ils avaient été glorifiés.

Ca et là, de vigoureux et valeureux troncs bien droits s'élèvent verticalement, laissant pendre des branches où leurs millions d'aiguilles se sont fardées de cristaux dont

la blancheur resplendit sous les rayons horizontaux du soleil. Une lumière les illumine de l'intérieur, ils flamboient de toute leur hauteur, nouveaux seigneurs de la forêt devant lesquels tous se prosternent, demandant un improbable pardon. Même la nuit ne parvient pas à éteindre cette splendeur. A la faible lueur des étoiles, relayée parfois par un quartier de lune, les aiguilles illuminent de mille étincelles la nuit froide. La plus petite source de lumière allume et éteint toutes les facettes des cristaux collés aux aiguilles éternelles. La forêt devient magique.

C'est pour cela que les sapins ne perdent pas leurs aiguilles pendant l'hiver.

11 - Le chant du Coq

Cette plongée sylvestre eut le mérite de faire à nouveau régner un calme régénérant dans la pièce, comme une bouffée d'oxygène, une cure de chlorophylle.

La nuit était bien avancée. Je n'avais, fidèle à mon habitude, pas la moindre montre bracelet et n'avais plus aucune notion du temps. Cette soirée me faisait l'effet ressenti lors d'un long voyage en supersonique. Si le vol ne dure qu'une paire d'heures, les fuseaux horaires vous ont déstabilisé totalement. Parlant de dépaysement, j'avais plus voyagé en une seule soirée que durant toute ma vie. Je n'avais, à ce moment, qu'une vague idée où j'étais et ce que j'étais venu y faire. J'étais sans dessus dessous.

Alors le maître de maison s'avança au milieu de la pièce, remercia chacun de nous avoir fait l'honneur de sa présence et quelques autres amabilités de circonstance. Il y eut des soupirs de satisfaction, on grommela quelques paroles indistinctes mais semblant marquer la joie d'être là, en excellente compagnie, passant une magnifique soirée.

Et celui qui m'avait accueilli plutôt froidement, qui avait testé le bon fonctionnement de mon passe (mon téléviseur), m'avait expliqué sans entrer dans les détails le fonctionnement du club, puis sans me présenter outre mesure m'avait fait entrer dans le cercle très fermé de raconteurs au talent face auquel je me sentais très petit, celui qui jouait à la perfection le rôle du maître loyal dans cette assemblée, prit à son tour la peine de nous gratifier d'une histoire de son cru. La voici.

Bien avant que la mémoire du plus ancien ne puisse se

souvenir, il existait un village au pied d'une montagne. Montagne est un bien grand mot pour cette douce colline, arrondie au sommet. Mais elle dominait les habitations qu'elle plongeait dans une ombre glacée les mois d'hiver. Le village semblait blotti tout contre pour se protéger, comme un louveteau se pelotonne contre les flancs chauds de sa mère.

Oh, ce n'était qu'un tout petit village où tous se connaissaient par leurs noms et leurs habitudes. Le père Mathieu, maréchal-ferrant de son état, n'allumait son feu qu'après avoir sifflé un grand verre de rouge cul sec qu'il ponctuait d'un significatif claquement de langue. Certains crachent dans leur mains avant de se mettre à l'ouvrage, lui c'était son rituel quotidien. Et ça, tous les habitants du petit village le savaient. L'instituteur contait fleurette en cachette à la fille du boucher. Belle fille, blonde et grande, elle mettait un point d'honneur à ne pas être vue avec le maître d'école en public. Et pourtant chacun savait qu'après la classe, le jeune et timide instituteur partait d'un bon pas vers la grange des Claudel ou bien se dirigeait, l'air motivé, vers les premiers arbres de la sapinière. Il jetait des regards de bête traquée et chacun faisait semblant de s'occuper à autre chose lorsqu'il les surprenait à l'épier. Le boulanger ne passait pas une soirée sans se faire rétamé par Monsieur le curé dans une partie de dames. Le pauvre homme, systématiquement blanc de farine, contournait l'église posée sur la place du village comme un centre de gravité où s'affairaient les villageois tout autour, s'y réunissant chaque Dimanche matin à dix heures précises sur le parvis de l'édifice. Alors les cloches tintaient à toute volée, le curé mettant tant d'ardeur dominicale à se pendre aux cordes que sa soutane se soulevait comme les robes des danseuses parisiennes. Sans commentaire, la foule se séparait en deux. Les femmes, les enfants et les vieillards entraient

dans la maison de Dieu et les hommes entraient Chez Dudule.

Si tout le monde savait tout sur chacun, personne n'était capable de résoudre cette simple énigme: pourquoi le troquet qui faisait face à l'église se nommait Chez Dudule alors que le patron, tout le monde le savait bien, était Didier Planfain. Avec les années, on avait fini par l'appeler Dudule, le Didier. Au début, il bougonnait que son nom c'était Planfain, Didier Planfain. Et puis, comme un combat perdu d'avance, il s'était résigné. Il était devenu Dudule pour tous les habitants du village. Même sa femme le nommait ainsi, sauf peut-être dans leurs moments tendres, mais ça, personne ne pouvait le savoir.

La communauté vivait tranquillement, en parfaite harmonie, sans anicroche ni tourment. Si les habitudes de chacun n'étaient que des secrets de polichinelle, tous s'entraidaient de bon cœur. On avait même mis au point une sorte de tour de rôle.

Chaque matin, bien avant que le jour ne se lève, un homme que le sort avait désigné, se réveillait alors que ses congénères dormaient encore d'un lourd sommeil, enfouis sous des édredons dont l'épaisseur évoquait les ballons boisés qui s'élevaient à l'horizon. Il y avait autant de candidats à cette corvée que de jours séparant le retour de la nouvelle lune. L'homme avalait rapidement un bol de café noir, puis il s'éloignait dans la nuit aussi sombre que le breuvage. La fraîcheur nocturne coupait sa respiration comme une grande claque que l'on reçoit pour nous réveiller tout à fait. Il pressait alors le pas. En gravissant la colline, ses muscles se réchauffaient. Les belles journées d'été, c'était une promenade, presque un plaisir. Mais durant les longs mois où le vent vous tourneboulait en tout sens, où une pluie glacée venait vous gifler comme le dernier des malotrus, ces semaines interminables où le gel et la neige ralentissaient la progression, où toutes sortes

d'ombres maléfiques semblaient vous épier, n'attendre que le meilleur moment pour fondre sur vous et vous dévorer à belles dents, la balade se transformait en chemin de croix. Pourtant il était de leur devoir de perpétuer cette tradition. Arrivé au sommet de leur montagne, les villageois, chacun leur tour, attendaient... que le jour se lève. Lorsque le ciel s'éclaircissait, plus rarement, lorsque le soleil laissait échapper son premier rayon, ils lançaient un joyeux yodle à pleine voix. Les habitants savaient qu'un nouveau jour s'était levé et qu'ils allaient pouvoir entreprendre leurs occupations. Le désigné redescendait la colline à toutes jambes pour s'atteler lui aussi à la tâche. Et chaque matin c'était la même obligation. De mémoire d'homme, on avait toujours agi ainsi. Si par malheur, le guetteur s'endormait au sommet de la colline et oubliait d'annoncer le commencement d'un jour nouveau, personne ne se réveillait et il n'y avait pas de pain, les champs n'étaient pas labourés, l'herbe point coupée, les lessives restaient dans les bassines, personne à confesse et le café résolument vide.

Mais cela n'arrivait que rarement. En réalité, juste une fois à chaque lune, lorsque c'était le tour d'Alphonse de guetter le lever du jour.

Alphonse n'avait pas de métier. Il n'était ni boulanger, ni charcutier, il n'élevait pas de murs, de coupait jamais un rondin de bois, ne travaillait pas la terre. Il ne travaillait pas. Jamais on avait vu Alphonse faire quoi que ce soit. Et lorsque son tour venait, il s'endormait arrivé sur la colline et ne se réveillait que lorsque le soleil était à son zénith. On pestait, on fulminait, on maudissait, mais au final on ne lui en voulait guère. Alphonse n'avait jamais fait de mal à personne. Il était d'une joyeuse humeur quotidienne, se levait certes après que les douze coups de midi furent sonnés par Monsieur le curé, mais toujours le sourire aux lèvres. Il avait systématiquement un mot

gentil pour chaque personne qu'il croisait, parfois une histoire drôle à raconter aux vieux leur faisant oublier leurs rhumatismes, un doux poème qui enchantait les jeunes filles, des contes fantastiques pour les enfants. Chacun tolérait ce champion de la paresse dans le village. Il y avait à chaque table toujours une assiette prête pour qu'il puisse partager le repas de la famille. Il dormait n'importe où, n'importe quand. Dans quelque grenier rempli de foin tendre et craquant, au délicieux parfum d'herbe séchée. Il pratiquait de longues siestes au pied des plus beaux arbres de la forêt. Le reste du temps, il rêvassait assis sur le banc de la place du village, ou sur les marches du parvis de l'église. On l'aimait bien, finalement, Alphonse le rêveur. Il plaisait même sacrément aux femmes, le bel Alphonse. Mais les maris étaient rassurés: il était trop paresseux pour leur faire la cour. Ainsi coulaient les jours heureux pour le plus grand fainéant que la terre n'ai jamais porté. Mais un jour, à chaque lune, les villageois étaient excédés. Alphonse leur faisait perdre une journée de labeur. Ce n'était pas admissible. Il fallait faire quelque chose, trouver une solution. Travailler un jour à chaque lune, ce n'était quand même pas bien sorcier. Alphonse pouvait faire un effort tout de même! Et encore, quel travail! Juste guetter le lever du soleil! Il y avait plus épuisant comme activité.

Monsieur le curé parla longuement à Alphonse. Cela eut-il un effet? En tout cas, on ne revit pas Alphonse pendant toute une lune.

Le village sombra dans une tristesse sans fond. Tous regrettaient le doux rêveur. Après tout, il ne faisait pas de mal. Il était gentil. Toujours de bonne humeur, remontant même le moral aux plus pessimistes. Personne ne savait où il était parti mais tous pensaient qu'un village, loin vers la plaine, bénéficiait du caractère bienheureux d'Alphonse. Quelle pitié! On accusa le curé d'avoir eu des

mots trop durs. Celui-ci se défendit en arguant que le boulanger l'avait menacé de ne plus lui donner de pain. Ce dernier renvoya la responsabilité à Dudule qui aurait, paraît-il, refusé de lui servir à boire. Dudule, offusqué, révéla que le père Mathieu menaçait le paresseux de lui fermer son grenier. Or, tous savaient que le foin du père Mathieu était le plus tendre de toute la vallée. Ce fut la zizanie en quelques jours. D'autant plus que le jour de guet d'Alphonse approchait et qu'il fallait le remplacer. Le fils d'Albert était trop jeune et on n'allait pas envoyer une jeune fille, seule là haut sur la colline.

Un beau matin, ou était-ce plutôt en fin de journée, on vit réapparaître Alphonse dans le village. Il tenait un étrange animal dans ses bras. On aurait dit une perdrix mais ses plumes étaient plus colorées. C'est un geai avança l'instituteur qui s'y connaissait en sciences naturelles. Bien trop gros! Lui renvoyèrent les paysans avec leur bon sens habituel. Quel était donc cet étrange animal pourvu de plumes mais incapable de voler plus de cinq mètres, ne pondant même pas d'œuf qu'on aurait pu déguster au repas. On pensa qu'ils allaient bien ensemble Alphonse et son étrange oiseau coloré. Beaux et gentils, mais d'aucune utilité. Alphonse caressa le plumage soyeux de l'oiseau et leur dit: attendez demain!

Le lendemain c'était son jour de guet.

Tous les habitants du village étaient inquiets. Visiblement, Alphonse n'avait pas changé du tout et son compagnon ne l'aiderait sûrement pas à acquitter son labeur mensuel.

Le lendemain, à la première heure, les habitants furent tous sorti de leur lit par un puissant cri, bien plus fort que le yodle du père Mathieu, pourtant sacrément vigoureux. Le chant faisait trembler les vitres aux fenêtres, résonnait d'une colline à l'autre, réveilla Monsieur le curé qui entendit les voix du paradis au sommet de son église. Tous les villageois se rassemblèrent sur la place du village,

devant l'entrée de l'église. Alphonse était assoupi sur les marches du parvis, enveloppé d'une épaisse couverture à carreaux. Le jour pointait. Le soleil n'allait pas tarder à lécher le toit de l'église. On leva la tête. Perché sur le toit de l'église on ne sait comment, l'oiseau excentrique rapporté par Alphonse la veille, s'époumonait dans la fraîcheur du petit matin. Il lançait son cri en un joyeux chant, tirant du lit les plus endormis.

Depuis ce jour, chaque matin, le compagnon d'Alphonse réveille les habitants du village sans qu'aucun ne soit obligé d'aller guetter l'arrivée du jour là haut sur la montagne.

12 - Portraits

Pendant toute l'éloquence parfaite que notre hôte déployait en nous contant cette fable, hymne à la fainéantise, apologie de la paresse, je me laissais engoutir dans mon fauteuil, observant chacun d'un œil tout neuf.

Et si je m'étais trompé?

A commencer par notre hôte. Il semblait si méticuleux, si précis dans ses gestes, son attitude, qu'on ne l'aurait pas imaginé vantant les mérites de l'oisiveté, bien que ce fut au travers d'une simple histoire il est vrai. Je détaillais alors plus intensément ses traits, la façon qu'il avait de prononcer chaque mot, l'intonation précise qu'il mettait dans sa narration, impeccable. Et je fus ébloui par l'évidence. Mais oui, si cet homme était à la frontière de la maniaquerie, s'il choisissait avec soin et préciosité autant les rares mots qu'il exprimait que son économie de gestes et le dénuement d'artifices de son attitude, c'était avant tout par paresse. A la façon que donnent parfois ceux en qui nous ne voyons que des forçats de travail et qui, pour éviter de faire deux voyages, chargent davantage leur arrimage. Je m'étais donc fourvoyé dans une première impression qui, n'en déplaise à ceux qui sont friands des formules toutes faites, n'est rarement la bonne.

J'examinais tour à tour chaque membre de ce club si particulier en y ajoutant le récent souvenir de leur prestation.

L'homme au pull à la couleur indéterminée, appliqué à considérer sa pipe comme l'accessoire indispensable à sa contenance m'était apparu comme un homme relativement imbu de sa propre personne, utilisant cet accessoire odorant pour nous montrer sa supériorité à

laquelle nous n'avions que peu de chance de nous élever. En réalité, je découvrais un homme timide, presque effacé, qui devait se construire une posture afin de masquer un parfait manque de confiance non pas en soi, mais dans le jugement des autres. Cet être hautain n'était en définitive qu'un homme simple et modeste qui détestait autant se produire devant un public, même si celui-ci n'était formé de proches connaissances, qu'il affectionnait raconter une de ces petites histoires qui malgré tout, faisait retomber leur charme sur ses épaules. Afin d'échapper à une glorification imméritée à ses yeux, il entra dans la peau de son récit, s'effaçant derrière des personnages et des scènes qu'il interprétait avec brio.

Ne dit on pas que les plus grands acteurs sont des personnes d'une grande timidité et mal dans leur peau, se cherchant systématiquement une personnalité différente dans leurs rôles, si possible bien éloignée de la leur. Que le manque de confiance en soi est souvent le socle des plus grandes provocations?

De la même façon, je m'étais laissé berné par l'homme au cigare qui se consumait encore entre ses doigts. Il avait joué avec tout ce qui pouvait l'être dans cette pièce et je lui trouvais, outre un talent inné de conteur, une belle aisance à la limite du sans-gêne. Le toupet qu'il affichait en se prenant pour le maître des lieux, occupant l'espace en entier, touchant à tout et se permettant de remettre à sa place, à la place qu'il entendait que soient les objets de cette pièce. Il me donnait alors le sentiment de celui qui aime à manipuler son auditoire. Or, assis dans son fauteuil comme un élève bien sage, j'avais maintenant l'impression que, tout comme son compagnon amateur de tabac, il cachait ainsi une difficulté de s'exprimer devant les autres. Que ses nombreux pas étaient la conséquence d'une gêne qu'il ne pouvait dissimuler qu'en arpentant la pièce autant en longueur qu'en largeur, que les objets qu'il

saisissait, manipulait, changeait de place n'étaient que de multiples béquilles qui lui permettaient de reposer sa fragilité sur quelque chose de concret.

Sous des dehors dédaigneux pour l'un et désinvolte pour l'autre, ces deux hommes masquaient habilement leur infinie sensibilité, leur dramatique faiblesse.

Et je songeais à la frêle vieille dame qu'on avait envie de protéger, suscitant la compassion du monde entier. Je contemplais ses yeux. Ce n'était pas le regard fatigué d'une vieille personne, exténuée par les années trop longues, épuisée de souffrances tant physiques que morales. Non, il y avait au contraire une lueur vive dans ce regard-là. Un regard qui jugeait en permanence avec toute l'acuité possible. Elle ne laissait rien passer, pas la moindre faiblesse. Son enveloppe avachie n'était que le déguisement dans lequel un esprit alerte vivait. La pitié lui était étrangère. Son vote allait être redoutable.

Je me tournais vers le séduisant philosophe qui se tenait debout près du feu. Les flammes envoyaient une pâle lueur sur son visage, reflétant des traits que je n'avais pas remarqué au prime abord. Et je compris alors tout. Une évidence qui me traversait maintenant le corps. Son élégance rive gauche, ses manières de professeur, son allure savamment raffinée jusque dans sa coiffure qui lui demandait sûrement une bonne heure pour arriver à cette désinvolture capillaire, tout cela n'était, une fois de plus, qu'un masque.

Il n'était à l'évidence pas plus philosophe que moi. Il s'en donnait les aspects jusque dans le choix des histoires qu'il racontait. Il avait dû lire « le prophète » et « l'alchimiste » et cela avait radicalement changé sa petite vie d'employé de bureau ou de peintre en bâtiment. Là, devant la lueur troublée des flammes qui éclairaient mollement son visage, il n'était plus qu'un enfant apeuré qui ambitionne seulement de faire partie d'un groupe, d'obtenir une place

dans le monde, désir de reconnaissance, envie de légitimité.

Et notre ami l'ancien militaire? Je doutais à présent qu'il servit ne serait-ce qu'une heure sous les drapeaux. Connaissait-il seulement l'échelle des grades? Dans la pénombre, enfoncé dans un antique fauteuil, voué entièrement à l'écoute, son œil ne mentait plus. J'y voyais toute la déliquescence, le fabuleux éparpillement et l'immense désordre de sa vie. Tout était allé de travers, c'était une évidence. Restait à savoir à quel moment cela avait dérapé. Dès le collège où, après avoir été un enfant modèle, il se révéla incapable de suivre le rythme dans une course au savoir où les retardataires sont irrémédiablement mis sur la touche, écartés. Était-ce son incapacité à s'insérer dans le monde du travail ensuite? Peut-être un refus de l'armée de l'accueillir dans ses troupes en raison d'un trouble physique invisible mais rédhibitoire. Sa vie était-elle partie en lambeaux suite à une déception amoureuse, la pire des désillusions. Ou bien un séjour en prison pour une broutille, un concours de circonstances. Un échec professionnel était également à envisager. Le moindre grain de sable qui avait, à un moment donné et peu importe lequel, enrayé la belle machine, faisant naître le doute et le chaos.

Dès lors, il ne cherchait plus qu'à se rassurer sur ses capacités, ses aptitudes, et se reconstruire en adoptant une attitude stricte, sévère et droite, bien réglée, ordonnée. En affectant cette fermeté toute militaire, il croyait remettre en ordre les fragments éparpillés de sa vie. Cela devenait clair.

Quant au géant tout en longueur, difficile de travestir un aspect physique, bien que la science de la morphologie tendrait à prouver qu'une vie, des habitudes, des gestes un million de fois répétés, des tics, des automatismes inconscients laissent leur marque sur un visage. Observez

attentivement les vieux couples. Des personnes vivant ensemble, partageant un quotidien identique. Ne finissent-elles pas par se ressembler physiquement?

Cependant, cette tige étirée verticalement restait une énigme pour moi. Peut-être était-ce le seul ce soir à ne jouer aucun jeu? Son choix d'un conte de Noël alors que Décembre était bien loin révélait peut-être une nostalgie du temps de l'enfance ou bien le désir d'un monde féérique. Ce grand échalias était un utopiste. Mais ce n'est, après tout, qu'une histoire qu'on raconte lors d'une veillée entre membres d'un même club très fermé pour passer de délicieuses heures ensemble. Rien de plus.

Le vieil homme à la face parsemée de rides paraissait si effacé que j'en venais à lui imaginer une vie trépidante. Un aventurier qui aurait trainé ses basques sur des chemins infréquentables, et son radieux visage aurait essuyé toutes les tempêtes, balayé par des vents glacés et bruni par un soleil brûlant. Lui aussi jouait un jeu. Celui d'enfouir sous ces rides, chacune étant un savoureux souvenir, une vie bien remplie. A présent, ayant tout vu, tout expérimenté, du plus grand danger (avait-il été un espion du temps de la guerre froide?) au ravissement le plus extrême (était-il un de ces rares astronautes qui aient eu la chance d'apercevoir en un seul coup d'œil l'ensemble de notre planète?) carburant à l'adrénaline pure (était-ce un voleur au grand cœur, de le trempe d'un Robin des Bois moderne?) jouissant de la satisfaction de répandre le bien (le missionnaire contemporain: médecin du monde sauvant des vies au milieu de la mitraille, biologiste défendant les espèces menacées face au fanatisme des braconniers?) le vieil homme se reposait maintenant, caché sous des dehors de vieillard inoffensif, dont la seule joie était de raconter les aventures dont il n'était plus le héros et d'en écouter d'autres qui lui étaient peut-être arrivées dans la vraie vie.

L'homme rondouillard au visage écarlate qui tripotait sans cesse sa montre m'était apparu comme un bon vivant, amateur de peinture puisqu'il n'y avait que cela de succulent à se mettre sous la dent ce soir, excepté sa petite histoire désopilante qui nous avait bien tordu les boyaux. Nul doute que l'homme à la face vermillon aurait préféré un bon repas bien arrosé et qu'il lui aurait fait honneur avec autant de gourmandise qu'il avait mis à nous raconter sa petite fable humoristique. Pourtant, maintenant que sa prestation était derrière lui, il me faisait penser à ces êtres si tristes à l'intérieur qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire rire la terre entière. Son accablement, il le gardait bien caché au fond de lui-même. Une désolation qui aurait rendu suicidaire toute l'assemblée réunie ce soir, il l'avait enfouie sous des couches de bonhommie ostensible. Cette morosité qui le consternait, il la dissimulait sous des dehors rieurs, profitant de chaque plaisir de la vie. Hédoniste, épicurien pour tenter de dissimuler l'acre goût qui restait constamment dans sa bouche. Un clown. Hilarant mais radicalement triste. A en pleurer.

Et moi? Quelle image projetais-je et quelle impression avais-je donnée à mes compagnons d'un soir? Personne ne peut être parfaitement conscient du jeu qu'il joue, spécialement lorsque celui-ci est inconscient.

Enfin, voici l'ultime participant qui se lève et s'apprête à nous formuler son histoire. Je n'avais pas compris pourquoi notre hôte l'avait gardé pour la fin. La courtoisie aurait voulu que cette place fut réservée à la vieille dame, pas à ce jeune garçon baignant encore dans l'adolescence. Pourquoi le maître de maison n'avait-il pas conclu lui-même cette soirée? Le jeune homme imberbe se posta au milieu de la pièce et je remarquais son attitude maniérée, son aspect précieux, une posture à la limite de la

minauderie. Une fulgurance traversa mon esprit. C'est la fragilité de ce petit bonhomme, encore un enfant, qui lui procurait cette place de choix dans la soirée. Avait-on à faire à un génie, un Mozart de la nouvelle, sachant choisir le bon texte et l'interpréter avec brio. Le talent n'attend pas les années.

Ou bien, tout simplement, l'ordre s'était organisé par le plus grand des hasards, chacun prenant sa place comme savent le faire une équipe de sportifs sur le terrain. Ou encore, y avait-il eu un tirage au sort?

Je compris dès que le garçonnet ouvrit la bouche.

Il n'avait plus quinze ans.

N'était pas un animal de cirque.

Mais avait un talent à rougir.

Et ce garçon était une...

Fille.

13 - Bulles d'Espoir

Fatiguée de cette journée riche en émotions, elle somnole sur la banquette en cuir crème d'une grosse berline confortable sans toutefois être luxueuse. Le conducteur du taxi ralentit à l'approche d'un carrefour où la circulation est plus dense. Elle tourne machinalement la tête et elle voit sur le trottoir une jeune fille debout contre un mur, soufflant des bulles de savon dans la nuit éclairée par les lumières de la ville. Fugitive vision dont les détails lui parviennent comme si elle avait observé la scène pendant plusieurs minutes.

La jeune fille semble absente, plongée dans une méditation profonde. Les minuscules globes s'élèvent lentement dans le ciel, donnant l'impression de flocons de neige tombant à l'envers. De simples bulles de savon. Elles se hissent lentement comme si l'attraction terrestre n'a plus aucun pouvoir sur leur légèreté, tourbillonnant dans le ciel à peine sombre. La jeune fille souffle et souffle, machinalement, sans prêter attention au ballet aérien qui l'entoure. Le taxi accélère et l'image poétique disparaît comme elle était apparue. De lointains souvenirs remplacent la scène nocturne. Elle y avait joué elle aussi quand elle était enfant. Des bulles de savon. Elle s'en souvient encore très bien. Comment pouvoir oublier?

Elle est assise sur l'évier en inox, ses jambes pendent au rythme d'un air connu d'elle seule. Le gadget offert dans le paquet de lessive timidement tenu dans sa main, trempé dans l'eau savonneuse puis porté à ses lèvres qui n'osent à peine souffler craignant de faire apparaître un monstre hideux tout droit sorti d'un conte de fées. Une

première bulle se détache de la babiole, éclate aussitôt. Elle fronce un sourcil contrarié. Recommence. Bientôt des bulles de différentes dimensions aux reflets colorés s'échappent du jouet. L'une d'entre elles flotte quelques secondes devant ses yeux illuminés, tel Ali Baba découvrant la célèbre caverne. Elle se concentre sur la sphère plus légère que l'air. Y distingue vaguement une forme dans la lueur des miroitements scintillants. L'image se précise, ses contours s'affinent, le contraste s'améliore. Une jeune fille impeccable, cheveux tirés, robe de gala, crispée mais radieuse, salue un public invisible, un archet dans une main, son violon dans l'autre. On vient la féliciter lorsque la bulle s'évanouit. L'émerveillement a laissé la place à un étonnement propre aux enfants. La jeune violoniste semblait lui ressembler, les mêmes traits, le visage juste un peu plus émacié.

La fillette recommence. Bientôt se détache une nouvelle bulle magique. Une scène fugitive se déroule à l'intérieur. La même jeune fille devenue jeune femme dans les bras d'un garçon si beau que l'esprit exalté de la fillette le prend pour le prince charmant en personne. Ils s'embrassent. L'ébahissement laisse place à une attention absolue.

D'autres bulles suivent.

Elle voit au milieu de couleurs douces une chambre d'hôpital, des infirmières, un petit lit blanc contenant les gesticulations désarticulées d'un bébé. La jeune femme se penche pour rassurer l'enfant, son enfant. La modeste cuisine où s'entrechoquent les bulles n'existe plus. La petite fille se sent au centre de la salle de bal dans le palais royal dont elle serait la princesse.

Puis la suivante est lumineuse au-delà du raisonnable. Tant de blancheur qu'elle semble illuminer la pièce d'un soleil éclatant. Eblouie, la gamine plisse les yeux. Elle est sur une banquise, attentive, en embuscade. Un ours

polaire déambule à quelques pas. Il renifle l'air chargé de son odeur. S'arrête. Hume une nouvelle fois. La bulle explose. La réalité n'existe plus. La fillette est assise sur un nuage, porté par une douce brise qui emmêle ses cheveux d'or.

L'ultime bulle révèle une scène semblable à celle de la première vision à cette différence près que c'est une femme épanouie qui monte sur scène et non plus une timide adolescente. Un large public se tient debout, applaudissant non plus pour encourager des débuts prometteurs mais pour consacrer l'œuvre de la musicienne qui reçoit en récompense un disque d'or de son dernier enregistrement.

De nouvelles bulles s'échappent dans la petite cuisine, de différentes dimensions, aux reflets brillants et flamboyants, toutes somptueuses de fragilité, comme une poésie aérienne virevoltant mais aucune autre ne renfermera ces images féériques que la fillette ne comprend pas bien. Pourtant elle s'en souviendra par delà les années.

Elle n'a jamais oublié cette matinée heureuse, assise sur le rebord de l'évier en inox, les jambes pendues et immobiles à présent. Quelle était la signification de ces images furtives? Fallait-il y accorder quelque crédit? A sept ans, l'esprit d'une fillette est aussi léger qu'une bulle de savon.

Allongée sur son lit, elle ne trouve pas le sommeil. Trop d'émotions, trop de fatigue. Pas de cet anéantissement musculaire résultant d'importants efforts physiques, plutôt celui d'un épuisement mental qui accable l'esprit sans espoir de sommeil.

Elle se lève. Ouvre la porte de l'imposante armoire. Sur la dernière étagère, elle empoigne un épais album de photos. S'assoit sur le lit. Le feuillète machinalement. Des souvenirs remontent à la surface, autant de bulles patinées

par le temps.

Elle a douze ans sur le premier cliché qui attire son attention. La main gauche bandée. Un banal accident de vélo. Trois doigts sectionnés. La veille du grand concours d'entrée à l'école de musique.

Elle se rappelle avoir pleuré toutes les larmes de son corps, puis plus rien. Pas une larme. Les yeux secs lors de l'enterrement de sa mère atteinte d'un cancer, deux ans plus tard. Plus aucune larme ne vint la soutenir dans les dures épreuves de sa vie.

Elle n'a plus voulu entendre parler de violon. N'écoula plus la moindre mélodie. Jeta toutes ses partitions. Rangea l'instrument au fond de sa mémoire. Elle avait rayé de son esprit toutes les espérances qu'elle portait, soutenue par une famille unie à ses côtés. A l'évocation de ce douloureux souvenir, son corps se crispa, son cœur se serra. Elle vit l'image d'un oiseau prenant son envol et mortellement touché par une balle assassine.

Elle tourna la page.

Une autre photo. Elle a dix neuf ans. Un jeune homme aux cheveux fous porte une chemise largement ouverte sur un torse où elle a posé sa tête. Un sourire éclatant de toute sa jeunesse. Son bras vigoureux l'enserme comme s'ils allaient passer le restant de leurs jours côte à côte.

284 jours. Ils ont été éternellement ensemble pendant 284 jours. Même pas un an. Le souvenir de Marc la hante encore parfois. Il était l'amour, la vie, le bonheur à venir. C'était lui tout simplement, comme une évidence. 284 jours.

Un après midi de Juin l'a fauché sur une petite route, robuste épis de blé moissonné bien avant la saison. La moto n'était plus qu'un amas de ferraille. Triste tombeau. A l'annonce de la terrible nouvelle, elle n'a pas pleuré. Elle ne pleurait plus désormais. Elle encaissa le coup

d'assommer comme un boxeur. Se renferma davantage. Elle entra pour la première fois depuis des années dans un magasin de musique. Acheta plusieurs rames de papier à musique.

284 jours.

Elle tourne plusieurs pages de l'album. Les clichés se succèdent, heureux, moins heureux. Joie et tristesse au fil des pages remplies de photos à peine jaunies par les années.

Elle s'arrête devant la frimousse d'un bébé rebondi. Le bébé d'une vague amie, oubliée depuis. Elle tente de savoir la raison entre mille pour laquelle elles se sont perdues de vue. N'y parvient pas. Et ce bébé joufflu, qu'est-il devenu? Il aurait approximativement l'âge qu'elle avait alors. Jeune plante pleine d'espoir.

Un matin de Décembre, un de ces matins où l'on préférerait rester chez soi. Le ciel bas comme s'il désirait happer la vie qui grouille à la surface de la terre. Un grand immeuble bourgeois. Quelques marches et la lourde porte. A côté du digicode, une plaque dorée. Docteur Lambert, Gynécologue. Ascenseur. Poignée de main franche et douce néanmoins. Le cabinet de consultation. La table où elle s'allonge. L'examen impersonnel.

Maintenant, elle est assise face à un bureau fonctionnel. Le médecin tente de la rassurer. Prévoir d'autres examens. On ne sait jamais. D'autres méthodes. Conception assistée. Adoption. Elle n'écoute plus. Elle s'est, une fois encore, réfugiée dans son monde. Toutes ces phrases consolantes, tous ces mots pour cacher la triste réalité. Ils s'échappent dans la pièce, ne la concernent même plus. Elle rentre, résignée comme cette journée de Décembre qui aurait dû ne jamais avoir eu lieu. Le soir, il neige. Pas une larme pour la soulager. Elle couche sur le papier les vagues

notes qui résonnent dans sa tête.
Elle n'aura jamais d'enfant.

Un imperceptible tremblement fourmille dans ses doigts lorsqu'elle tourne les pages suivantes.

Des clichés plus proches d'elle dans la grande course du temps et en même temps si loin, lui semble-t-il. Des journées s'allongeant dans un quelconque bureau à noircir des documents sans intérêt. A classer des fiches dérisoires. Boucler des dossiers vains. Dès qu'elle s'échappait de cet emploi strictement alimentaire, elle griffonnait des pages et des pages de papier à musique. Dans le métro. Le soir dans son lit. Le Dimanche à la campagne.

Une photo retient davantage son attention.

Une immensité blanche. Le grand nord. La banquise. Une étendue partagée entre la glace et le ciel. Souvenir éclatant de luminosité, encore bien présent dans sa tête. Un froid polaire. Le soleil qui, à peine avoir effleuré l'horizon reprend sa course dans un ciel illuminé d'aurores boréales. Rien ne bouge. Pas même l'ours blanc qu'elle est venue rencontrer sans plus y croire. La folie et la démesure des hommes, leur soif insatiable d'en vouloir toujours plus, encore et encore, de plus en plus vite. Cette fuite en avant a rayé de la carte le majestueux plantigrade. Il n'est plus besoin d'aller « se les geler au pôle nord », pour reprendre une expression triviale d'un de ses collègues, pour admirer l'imposant prédateur. Il n'arpentera plus les étendues glacées que sur un écran plat 16/9° à haute résolution numérique. « Mieux que si on y était ». Elle jeta le dvd. Ne versa pas une larme.

Et noircit des pages et des pages de papier à musique.

Un profond chagrin s'installa en elle. Non seulement elle aurait manqué à tous ses espoirs, échoué dans ses envies, ruiné ses espérances, mais elle se rendait compte que le

monde alentour n'allait pas mieux. L'humain aurait-il aussi raté sa vie?

Dans l'album, les années filaient à la vitesse où elles se sont écoulées en réalité. Moins de clichés pour immortaliser la routine, la platitude des jours, la banalité des semaines, l'insignifiance des mois puis des années. Le temps semblait s'être accéléré. Les souvenirs les plus lointains étaient plus précis, plus contrastés que les plus récents.

Il ne restait plus maintenant que des pages encore vierges dans l'album. La vie n'est pas encore finie pensa-t-elle.

Elle se lève lentement. Fouille dans la poche intérieure de son manteau qu'elle avait laissé pendu dans le vestibule. Elle en retire une poignée de bostols qu'elle étale sur le lit. Parait longuement choisir le meilleur polaroid pour évoquer cette soirée inoubliable. Finalement, elle dispose son choix dans l'album à la suite de tous ces instants figés qui, mis bout à bout, racontent une vie entière.

Sur le cliché, elle est resplendissante dans sa sombre robe de gala. Elle avait fait un effort vestimentaire, si habituée aux vieux jeans et aux pulls informes. Son regard rieur la rend irrésistible. Elle pose aux côtés du plus grand chef d'orchestre au monde. Derrière eux, un orchestre philharmonique au grand complet, tous les musiciens impeccables dans leur tenue de concert. Ils saluent humblement un public déchainé. L'ovation semble durer éternellement. Tous les spectateurs sont debout, applaudissant leur joie à tout rompre. Le théâtre résonne de l'acclamation comme il a vibré plus tôt aux notes de la symphonie qui vient d'être interprétée. Une œuvre magistrale. Encensée dès le lendemain par tous les critiques. Un succès sans précédent. Le travail de toute une vie. Son travail. Sa réussite. Pendant quarante ans, elle a composé chaque jour, ne posant parfois qu'une ou deux

notes, rectifiant un silence, corrigeant un dièse ou un bémol, modifiant un tempo mal choisi, un staccato inadapté ou la consonance trop faible, jonglant avec adresse entre les triples croches, les sixtes, le legato et les tritons, recommençant inlassablement.

Sur la scène où on la prie de monter sous les ovations, elle se sent un peu gauche, pas à sa place. La scène est le lieu des interprètes, pas celui des créateurs. C'est maintenant tout l'orchestre qui la salue dans le remerciement de leur avoir proposé pareille symphonie à jouer. Un plaisir. Une fierté. Un honneur.

Alors, debout sur la scène, elle se met à pleurer. Silencieusement, sans hoquet, juste des larmes qui roulent sur ses joues fardées.

Elle referme l'album. Le range précautionneusement sur l'étagère d'en haut. Boucle l'armoire. Elle se déshabille. Dépose sa tenue de gala sur le dossier d'une chaise, soigneusement pliée. Elle se couche. Et s'endort. Dans ses rêves, une fillette souffle des bulles. Des milliers de bulles colorées qui s'élèvent très haut dans le ciel immense. Des bulles d'espoir.

14 - Le Vote

Je constatais une fois de plus que mes sens et ma première impression m'avaient trompé dans toutes les largeurs. Je me rendais compte alors que cette douceur qui avait parlé d'une voix claire comme si ses cordes vocales étaient faites du cristal le plus noble, que cette fragilité apparente était finalement de nous tous la plus solide, la plus forte.

Elle nous avait tous subjugué avec sa délicatesse qui cachait à peine une vigueur incroyable. Elle était de cette race qui permet à une chanteuse d'avoir de la voix sans forcément pousser des cris épouvantables qui sont le lot de trop d'interprètes de nos jours, qui confère au professeur cette autorité naturelle sans avoir à recourir à l'autoritarisme qui écrase ou qui révolte, qui accorde persuasion et assurance à tous les chefs et les leaders sans qu'ils aient nul besoin de menacer ou de récompenser.

Le maître de maison fit taire la légère rumeur qui naissait inmanquablement dès qu'un groupe réuni se retrouve désœuvré, livré à lui-même.

- Il est temps de passer au vote, Messieurs Dames. Vous connaissez tous le principe.

Puis il s'avança vers moi et m'expliqua comment cela procédait-il.

Il me remit un carton de la taille d'une feuille de papier et un marqueur avec lequel je devais inscrire le titre de mon histoire et je saisis alors pourquoi chacun avait annoncé avec tant de solennité l'intitulé de leur conte. Il m'accompagna dans le hall où s'alignaient une dizaine de boîtes aux lettres, toutes identiques, que je n'avais pas remarqué en entrant. Les détails ne nous apparaissent pas totalement lorsque nous sommes captés par un endroit

inconnu, distraits par de nouvelles rencontres ou encore tourmentés par une idée, obnubilés par une pensée. Les magiciens connaissent bien ce processus qui leur permet d'attirer l'attention du public où bon leur semble afin de pouvoir réaliser en toute discrétion les tours les plus inconcevables.

Je fixai mon carton au-dessus de l'une des boites ainsi que tous les participants présents ce soir.

Nous reprîmes nos places dans le salon.

Chacun, à tour de rôle, se rendait cérémonieusement dans le vestibule et l'on entendait un bruit de métal lourd qui tombe dans une petite cavité en bois.

Pour éviter toute tricherie, chaque votant décrochait sa propre boite et la déposait au milieu de la pièce où était réunie l'assemblée des conteurs pendant qu'il élisait son histoire préférée.

La carte en or massif que m'avait remis notre hôte à mon arrivée en échange de mon « passe » télévisuel allait me servir à voter. Je devais choisir entre toutes les histoires entendues ce soir quelle était, à mes yeux, la meilleure et surtout, la mieux interprétée. Je crois que jamais de toute ma courte vie je n'ai eu un tel dilemme à résoudre. Il m'aurait fallu dix cartes pour pouvoir récompenser toutes ces histoires merveilleuses qui avaient enchanté ma soirée.

Tant de cérémonie pour un simple vote? Mais l'enjeu était crucial car je comprenais que cette carte d'or devenait l'assurance de ne trouver que des lauréats dans les réunions à venir. Ne pouvant entrer qu'une personne possédant ce passe, le téléviseur ne permettait que de faire son entrée dans ce club si fermé, je le voyais maintenant. Et je me souvins de ce que mon vague ami m'avait dit. Il n'avait été invité qu'une seule fois, n'ayant à l'évidence pas récolté un seul vote. J'étais persuadé de n'obtenir aucun suffrage, tellement ma prestation fut déplorable,

navrante, pitoyable, lamentable, désolante.

Chacun déposa sa boîte et allait déposer son vote dans l'une de celles restées dans le hall. Parfois, on entendait un son métallique, comme si deux cartes s'entrechoquaient. L'heureux propriétaire de la boîte pouvait s'estimer heureux: il avait récolté au moins deux votes.

Lorsque la jeune fille que j'avais prise toute la soirée pour un garçonnet déposa sa boîte sur la petite table de la pièce où nous attendions notre tour, il me sembla entendre tinter plusieurs cartes à l'intérieur, et le vote n'était pas fini! Allait-elle faire le plein? Nous ne le saurions jamais, à moins d'avoir la chance d'obtenir un vote et de pouvoir la rencontrer à nouveau lors d'une prochaine réunion, chaque multiple de sept du mois.

Vint mon tour. Je laissais ma boîte au milieu de mes collègues d'un unique soir je le craignais et, malgré mes efforts, je ne pu dire si elle était vide ou si une carte magique était tombée par erreur à l'intérieur. Il ne restait qu'un seul vote après le mien, et je ne pouvais donc pas voter pour moi.

Mais quelle histoire m'avait emballé ce soir?

Toutes, assurément!

J'avais aimé la fable parfaitement maîtrisée par l'homme au pull over de couleur incertaine, tripotant davantage sa pipe qu'il n'en tirait de bouffées. Il avait su donner du suspense à cette histoire d'échanges d'objets.

L'homme au visage bronzé fumant un cigare qui n'était à peine entamé à la fin de cette veillée avait ridiculisé mon ascension du Mont Blanc par la vieille dame portant les cendres de son défunt mari et une foule de souvenirs. Lui, avait opté pour des rencontres surnaturelles qui jonchaient le long chemin d'un vieil amnésique.

La petite recette pour écrire une belle histoire que nous avait donné la vieille dame était remplie de tendresse.

Le faux philosophe, j'en étais convaincu désormais, nous

en avait pas moins donné un parfait récit initiatique.

Le semblant militaire qui devait être un grand amateur de vélo m'avait réjoui avec son histoire d'ascension de col entre un père et son fils, qui se découvraient dans l'effort.

Le grand homme allongé comme un gratte ciel avait réveillé le petit enfant qui sommeille en chacun de nous. Son conte de Noël, anachronique, nous ferait regarder d'un tout autre œil les bonhommes de neige que nous croiserions l'hiver venu.

Je me souvenais aussi de l'histoire du petit caillou, enfin davantage mes zygomatiques et mon estomac encore douloureux d'avoir trop ri.

L'homme au visage ridé m'avait ému avec son explication de sapins qui gardaient leurs aiguilles en hiver. Il y avait mis le ton juste, comme si c'était un grand résineux qui racontait sa vie.

La fable paresseuse du coq produite par notre hôte était réjouissante. Lui aussi avait été parfait.

Enfin, les bulles d'espoir de la jeune femme avaient été dites avec une légèreté qui les faisaient s'envoler bien au-dessus de la mêlée.

Vraiment, dans quelle boîte allais-je déposer ma carte.

Et vous, laquelle préférez-vous?

